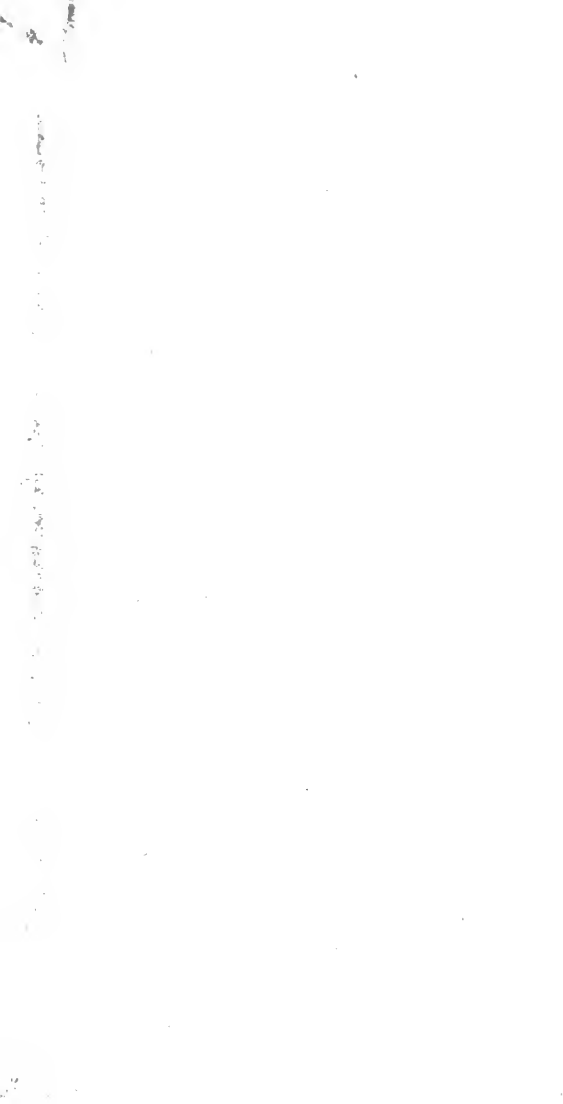




3 1761 05645342 6



536

20

I



LES ŒUVRES

DE MONSIEUR

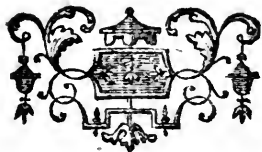
D'ANCOURT.

TROISIÈME EDITION.

*Augmentée de plusieurs Comedies qui n'avoient
point été imprimées.*

Ornées de Figures en taille-douce,
à chaque Piece.

TOME SECOND.



Imprimé à Reims, & se vend

A PARIS,

Chez la Veuve de **PIERRE RIZOU**,
Libraire, rue des Fossés S. Germain des
Prez, vis-à-vis la Comedie Françoise.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



PIECES CONTENUES

dans ce second Volume.

LA FEMME D'INTRIGUES.

LES BOURGEOISES A LA
MODE.

LA GAZETTE.

L'OPERA DE VILLAGE.

L'IMPROMPTU DE GARNI-
SON.

LES VENDANGES.

PQ

1794

D3

1729

L. 2

LA
FEMME
D'INTRIGUES,
COMEDIE,

Représentée pour la première fois le 30.
Janvier 1692.



A C T E U R S.

MADAME THIBAUT , *Femme d'Intrigues.*
GABRILLON , *sa Servante.*
LA BRIE , *Cousin de Gabrillon.*
LA RAME'E , *Fourbe , sous le nom de Cleante , son Capitaine.*
JOLICOEUR , *Soldat de Cleante.*
LE MAISTRE A CHANTER.
LE MAISTRE A DANSER.
DORISE , *Precieuse.*
ANGELIQUE , *Fille déguisée en homme.*
LE JEUNE COMTE.
MADEMOISELLE GOGO.
CHAMPAGNE , *Ami de la Ramée.*
ERASTE , *Officier.*
ARAMINTE , *prétendue femme d'Eraсте.*
LE CHEVALIER , *Amant d'Araminte.*
LE MARQUIS.
LE COCHER.
LEANDRE , *Fils de Dorante.*
DORANTE , *Pere de Leandre.*
MELINDE , *Femme de Dorante.*
MONSIEUR DU BOIS.
MONSIEUR DE LA PROTASE , *Poëte.*
ORGON.
ARDALISE , *sa Femme.*
LISETTE , *leur servante.*
LE PETIT DRAGON , *Neveu de Gabrillon.*
MAD. TORQUETTE , *Marchande de mariés.*
CASCARET , *Laquais.*

La Scene est à Paris.



L A

F E M M E
D'INTRIGUES,
C O M E D I E.

A C T E I.
S C E N E P R E M I E R E.
L A B R I E , G A B R I L L O N .

G A B R I L L O N .



H ! vous voilà donc à la fin. Bon jour ,
Monsieur de la Brie.

L A B R I E .

Bon jour , Cousine : que me veut
ta maîtresse ? On m'a dit à l'Auber-
ge qu'elle avoit envoyé me chercher. La besogne
donne-t-elle ? car elle ne m'emploie que lors qu'il
y a ici des affaires à tout rompre.

A ij

Les grands génies ne se mettent pas à tous les jours.

LA BRIE.

Ecoute , ne pense pas rire , tout homme qui travaille pour Madame Thibaut ne doit pas être un sot. Malepeste ! il se fait ici les plus belles affaires de Paris : voulez-vous des Charges , des Offices , des emplois ? on vous en fera voir de tous les échantillons. Estes-vous dans le goût de vous marier ? on vous y fournira des femmes de toutes tailles , de tous âges ; & si vous plaidez , vous y trouverez des Solliciteuses depuis une pistole jusqu'à trente : voilà ce qu'on appelle une bonne boutique ; il n'y a point ici de nenni. Mais mon zèle l'emporte sur ma curiosité : dis-moi donc , qu'y a-t-il de nouveau ?

GABRILLON.

Bien des affaires , ma foi.

LA BRIE.

Et dis-moi donc vite.

GABRILLON.

Elle se marie.

LA BRIE.

Elle se marie ! & contre qui ?

GABRILLON.

Contre un homme qui aura un jour plus de vingt-cinq mille livres de rente. Il s'appelle Cleanthe : il est Capitaine d'Infanterie.

LA BRIE.

Gentilhomme ?

GABRILLON.

Belle demande ! il est Gascon ; en vient-il d'autres de ce pays-là ?

LA BRIE.

Il est Gascon ?

GABRILLON.

Et ma maîtresse Normande.

D'INTRIGUES.

LA BRIE.

Voilà de quoi faire un bon haras. Le Gascon & le Normand sont dans le monde ce que le Singe & le Renard sont dans la Fable. Mais que tu es extravagante de croire. . .

GABRILLON.

Je te dis moi qu'il donne tête baissée tout au travers de la nôce, & que Madame Thibaut lui paroît un parti de douze mille livres de rente, & cela en attendant encore une succession de vingt mille écus.

LA BRIE.

Oh ! l'affaire change bien de face.

GABRILLON.

Il ne sçait point qu'elle a demeuré au Marais & il y a si peu qu'elle loge en ce quartier-ci, que personne ne s'est encore aperçu de la ruse que je vais t'apprendre. Ce logis a deux issues. Par la petite porte elle est ce qu'elle a coutume d'être, elle se mêle d'intrigues, fait des mariages, prête sur gages ; & par la porte cochée elle est veuve d'un Conseiller de Bretagne, qui depuis quelques jours est venu s'établir à Paris. Comme on lui donne à vendre des nipes de toutes parts, la magnificence des meubles, la richesse des pierreries, & l'abondance de vaisselle d'argent que le Capitaine voit dans ce logis, lui font paroître ma maîtresse un des meilleurs partis de la Robe.

LA BRIE.

La fine mouche ! Eh ! dis-moi un peu, comment t'a-t-elle connue ?

GABRILLON.

Par aventure. Ne connoissons-nous pas tout le monde par aventure, nous autres ?

LA BRIE.

Mais encore que veut-elle de mon-petit ministère ?

L A F E M M E
G A B R I L L O N.

Tu ne le sçais pas ?

L A B R I E.

Qui me l'auroit dit ?

G A B R I L L O N.

On ne t'a donc pas donné la lettre ?

L A B R I E.

Non vraiment ! on m'a dit simplement qu'elle vouloit me parler.

G A B R I L L O N.

Comment diantre ! va vite te la faire rendre, & reviens sur tes pas ; on pourroit la décacheter & l'on y verroit trop le caractère de ma maîtresse, & le tien.

L A B R I E.

Tu as raison, cela me décrierait à l'Auberge. De quoi diantre s'avise-t-elle de confier ces choses au papier ?

G A B R I L L O N.

Ne perds point de tems en réflexions, & songe à réparer la faute qu'elle a faite.

L A B R I E.

Je ferai diligence, ne te mets pas en peine.

G A B R I L L O N.

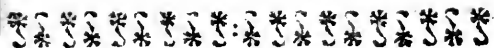
Par où vas-tu ? fors par la grande porte, tu abrégeras ton chemin de la moitié.

L A B R I E.

Fort bien.

G A B R I L L O N.

Monsieur de la Brie est un trésor pour Madame Thibaut, & Madame Thibaut est un petit Perou pour Monsieur de la Brie, & je ne sçais pas comment ils pourroient se passer l'un de l'autre. La voici qui revient de la Ville : quel équipage pour une femme qui couche en jouë un parti de cent mille écus !



SCENE II.

Me THIBAUT, GABRILLON.

Me THIBAUT.

JE n'en puis plus, donne-moi une chaise.

GABRILLON.

Vous vous tuez.

Me THIBAUT *lui donnant ses coëffes*.

Ote-moi cela.

GABRILLON.

Vous voilà toute en eau.

Me THIBAUT.

Porte ce paquet dans ma chambre. Prends garde à ce coulant, mets cette montre sur ma table, & sur tout aies soin que ce colier ne s'égaré point.

GABRILLON.

Mais où avez-vous donc diné ? il est quatre heures.

Me THIBAUT.

A peine ai-je eu seulement le loisir de manger un morceau chez une de mes amies.

GABRILLON.

Hé ! que ne quittez-vous ce gueux de métier ? C'est bien à vendre des hardes ma foi que vous gagnez le plus.

Me THIBAUT.

Ton cousin, Monsieur la de Brie, est-il venu ?

GABRILLON.

Oùi, Madame, il s'en est retourné même.

Me THIBAUT.

Il s'en est retourné ! Il faut qu'il soit fou : Y a-t-il un moment à perdre ? Cléante revient

8 L A F E M M E

aujourd'hui de Versailles , quelques mesures que je prenne pour paroître à ses yeux ce que je ne suis pas , avec le tems tout se sçait ; & si je ne l'oblige à m'épouser avant qu'il soit deux jours , peut-être ne l'épouserai-je jamais.

G A B R I L L O N.

Mon cousin va revenir , ne vous emportez pas.

Me T H I B A U T.

Monsieur de la Brie devient furieusement libertin. A-t-on écrit les gens qui sont venus me demander ?

G A B R I L L O N.

Oùi , Madame.

Me T H I B A U T.

Qui sont-ils ?

G A B R I L L O N *tirant de sa poche un Agenda.*

Monsieur l'Abbé Castoret , qui a envoié deux fois.

Me T H I B A U T.

L'Abbé ?

G A B R I L L O N.

Monsieur l'Abbé Castoret.

Me T H I B A U T.

Celui-là vous étoit recommandé , sans doute , puisque vous le nommez des premiers. Monsieur l'Abbé Castoret vous auroit-il par quelque petit bénéfice mis dans ses intérêts ?

G A B R I L L O N.

Lui , Madame ?

Me T H I B A U T *lui arrachant l'Agenda.*

Donnez cela. L'Abbé Castoret , puisqu'il est tant de vos amis , dites-lui que le Prieur Coffard n'est pas dans la volonté de le mettre en possession de rien qu'aux conditions qu'il sçait. Ce Major de milice est-il venu ?

G A B R I L L O N.

Oùi , qui peste comme un beau diable de voir que rien n'avance.

Me THI-

D'INTRIGUES.

9

Me THIBAUT.

Est-ce ma faute ? si le Commis de qui dépend son affaire a révoqué sa maîtresse , qu'il prenne des mesures d'ailleurs : car pour moi je n'avois que ce canal-là. Comment mettez-vous-là , cet homme tout nud.

GABRILLON.

Dame , je ne sçai pas son nom : c'est ce grand homme tout déguenillé , à qui vous avez promis un emploi dans les Gabelles.

Me THIBAUT.

Qui , ce jeune fou qui a joué & mangé tout son bien ?

GABRILLON.

Justement.

Me THIBAUT.

Hé , a-t-il dit qu'il reviendrait ?

GABRILLON.

Où.

Me THIBAUT.

Où ? Hé ! bien dites-lui qu'il n'y a rien à faire pour des Commissions , qu'à l'autre bail , à moins qu'il n'épouse cette fille dont je lui ai parlé : encore faut-il que dès le lendemain de ses nœces il la laisse à Paris , pendant qu'il ira faire sa Commission au fond du Périgord.

GABRILLON.

Bon , comme s'il ne voudra pas l'emmenner.

Me THIBAUT.

Oh ! je lui conseille d'avoir des volontez. Messieurs les Fermiers lui donneront des femmes pour les emmener ! il n'a qu'à s'y attendre. Un homme pour un Privilège. Concernant quoi ce Privilège ?

GABRILLON.

Je ne sçai ce qu'il chante. Il dit qu'il a trouvé l'invention de faire un fard à l'épreuve de tous les temps , des couleurs qui une fois seu-

lement appliquées sur un teint, durent autant que la peau ? en un mot il se vante d'avoir trouvé le secret de farder un visage à Fresque.

Me THIBAUT.

Oh ! oh , celui-là va avoir bien de la pratique.

GABRILLON

Vraiment il n'y sçauroit suffire à l'heure que je vous parle. Il a sept ou huit douzaines de visages à rendre avant qu'il soit la fin de la semaine.

Me THIBAUT.

Vous deviez bien écrire sa demeure.

GABRILLON.

Oh ! que je m'en ressouviendrai bien ; c'est quelque part vers cette rue saint Martin : rien n'est plus facile que de le trouver ; il n'y a qu'à demander le Peintre sur cuir , ou la Manufacture des visages.

Me THIBAUT.

A propos de la rue saint Martin , vous êtes-vous souvenu d'aller à ce Messager de Roüen , sçavoir si ce quartier de veau de rivière , ce muid de cidre , ces pots de noix confites , & ces deux témoins sont arrivez.

GABRILLON.

Il n'y a encore que les témoins devenus. Comme l'affaire presse , & qu'il faut du tems pour les instruire , on a crû.

Me THIBAUT.

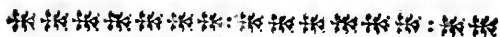
Belle avance , comme si le Procureur voudra recevoir l'un sans l'autre. Je ne vois point ici que ce Maître à Danser , ni ce Maître de Musique soient venus.

GABRILLON

Voici le Maître à Danser.

Me THIBAUT.

Va vite serrer toutes ces hardes pendant que je lui parlerai.



SCENE III.

Me THIBAUT , LE Me A DANSER.

Me THIBAUT.

HE ! bien , avez-vous été chez cette petite personne ? Nôtre Financier attend la réponse avec impatience.

LE Me A DANSER.

Je fors de chez elle.

Mr THIBAUT.

Lui montrez-vous à danser ?

LE Me A DANSER.

Non.

Me THIBAUT.

Vous n'avez donc pas dit à la mere que c'étoit vous qui montrez à cette Marquise de leur voisinage , qui a cinquante-cinq ans danse le menuet aussi proprement qu'une fille de quinze ?

LE Me A DANSER.

Pardonnez-moi vraiment.

Me THIBAUT.

Sçait-elle que c'est vous qui montrez la Sarabande au petit bichon de Madame la Maréchale ?

LE Me A DANSER.

Oùi ; mais tout cela ne sert de rien.

Me THIBAUT.

Et la raison , s'il vous plaît ?

LE Me A DANSER.

La raison ? La raison est qu'ils ne veulent donner qu'un louis par mois.

Me THIBAUT.

Et c'est-là ce qui vous arrête ? avez-vous

perdu l'esprit dites-moi ? quoi regarder à un louis quand il s'agit d'en gagner trente ! avec cette belle conduite là je veux vous voir bientôt réduit à vendre le cheval que je vous ai fait donner par le Milord pour avoir... Ne me faites pas parler.

LE ME A DANSER.

Ne me faites pas parler vous-même , & comp-
tez , quoi qu'il puisse arriver , que je ne montre-
rai jamais pour une pistole , ce seroit le moien
de me décrier.

ME THIBAUT.

Vraiment , mon petit ami , vous faites bien le
rencheri depuis que je vous ai donné les moiens
de vous faire un des Syndics de la danse.

LE ME A DANSER.

Ma foi , Madame , dans routes les affaires
que nous avons faites ensemble vous avez
gagné plus que moi ; & je n'ai point rendu de
billet dont vous ne vous soiez fait paier le
port.

ME THIBAUT.

Voila encore une veste & une cravate , que
vous n'auriez jamais eues sans moi.

LE ME A DANSER.

Oùi , fort bien , vous me paiez de vieilles
nippes qui vous restent , & vous gardez l'argent
comptant.

ME THIBAUT.

Monsieur le Maître à Danser ?

LE ME A DANSER.

Madame la...





SCENE IV.

LE Me A CHANTER, LE
MAITRE A DANSER,
Me THIBAUT.

LE Me A CHANTER.

QU'est-ce dont que tout ceci ? Vous voilà
tous deux en colere.

Me THIBAUT.

J'ai bien sujet d'y être , & si la musique est
aussi déraisonnable que la danse , je n'aurai qu'à
pendre l'intrigue au croc.

LE Me A CHANTER.

Comment donc ? lui est-il arrivé quelque dis-
grâce qui le dégoûte du commerce ? n'auroit-il
sçu prendre le temps que son écoliere étoit seu-
le ? Un pere seroit-il survenu , un rival , un ma-
ri. . . Expliquez-vous donc si vous voulez , à gens
de nôtre profession il ne peut guères arriver de pi-
re accident que je sçache.

LE Me A DANSER.

Si l'on vouloit vous contraindre à montrer à
chanter pour la moitié moins que vous n'avez
côûtume de prendre , de bonne foi le seriez-
vous ?

LE Me A CHANTER.

Oùi , si je trouvois d'ailleurs quelque profit
plus considerable.

Me THIBAUT.

Ne voila-t-il pas ce que je dis ? Dans toutes

14 LA FEMME

les affaires dont je lui ai donné la conduite ,
je voudrois bien sçavoir s'il s'est tenu à une
pistolet.

LE Me A CHANTER.

Vous vous moquez je crois.

Me THIBAUT.

Il n'a jamais fait de marché seulement.

LE Me A DANSER.

Est-ce avec les écoliers qu'on en fait : c'est
avec ceux qui nous les donnent.

Me THIBAUT.

Avez-vous parlé à ce vieux Commandeur
pour cette petite marchande , dont la mere est
si surveillante ?

LE Me A CHANTER.

Où : mais je lui ne monterai point.

Me THIBAUT.

A l'autre. Ils ont tous deux résolu de me faire
enrager , je pense.

LE Me A DANSER.

Je suis ravi de n'être pas seul de mon senti-
ment.

LE Me A CHANTER

Non , ce n'est point l'argent qui m'arrête.

Me THIBAUT.

Et qu'elle raison pouvez-vous donc avoir ?

LE Me A CHANTER.

Elle ne veut apprendre que des Airs de l'Opera.

Me THIBAUT.

Ne vous voila pas mal.

LE Me A CHANTER.

De quoi me serviroit donc l'heureux genie que
le Ciel m'a donné pour la composition ?

Me THIBAUT.

Il faut le laisser-là cet heureux genie , & s'ac-
comoder au genie des autres.

LE Me A CHANTER.

Je vous baise les mains , je fais de la musique ,

D'INTRIGUES. 15

c'est mon métier, & tous les Commandeurs du monde ne me feroient pas montrer à de petites filles qui ne veulent point apprendre de mes Airs, & les trouver plus beaux que ceux de l'Opera même.

Me THIBAUT.

Voilà un étrange entêtement.

LE Me A DANSER.

Et moi je verrois crever tous les Financiers du Roïaume plutôt que d'apprendre à danser à leurs maîtresses pour une pistole.

Me THIBAUT.

Quelle extravagance!

LE Me A CHANTER.

Je trouve qu'il est de fort bon sens, moi.

LE Me A DANSER.

Vous me paroissez avoir grande raison.

Me THIBAUT.

Diantre soit des impertinens; mais finissons. Vous y perdez tous deux plus que qui que ce soit. Cà cette lettre?

LE Me A DANSER.

La voilà.

Me THIBAUT.

Le portrait, vous?

LE Me A CHANTER.

Le voici.

Me THIBAUT.

Cette bourse?

LE Me A DANSER.

Tout à l'heure.

Me THIBAUT.

Cette attache de diamans?

LE Me A CHANTER.

Je vous la vais donner.

Me THIBAUT *reprenant la bourse.*
Au moins le compte y est?

LE Me A DANSER.

Pour qui me prenez-vous ?

Me THIBAUT.

Eh ! je vous connois , vous ne seriez pas le premier du métier qui aiant ordre de faire un présent à une Dame , auroit en homme habile partagé le differend par la moitié.

LE Me A DANSER.

Vous êtes en colere , serviteur.

LE Me A CHANTER

Je n'ai plus rien à vous que ce petit enfant sans pere , dont la mere est morte il y a quinze jours. La nourrice doit le rapporter , vous trouverez bon que je vous l'envoie.

Me THIBAUT.

Oh ! pour ce bijoux-là vous n'avez qu'à le garder , c'est le fruit d'une intrigue où vous avez eu plus de part que moi.

LE Me A CHANTER.

Nous verrons pourtant à qui il demeurera. Je ne vous dis pas adieu.

Me THIBAUT.

Peste soit de la danse , & de la musique. Sans les travers qu'ont ces gens-là quelle fortune ne pourroient-ils point faire ?



SCENE V.

Me THIBAUT, LA BRIE.

Me THIBAUT.

HE' bien , Monsieur de la Brie , vous sçavez les services dont j'ai besoin.

LA BRIE.

J'ai vû tout cela d'un coup d'œil.

Me THIBAUT.

Hé que vous en semble ?

LA BRIE.

Cela est bon , cela réussira , nous en viendrons à bout.

Me THIBAUT.

Il y a cent pistoles à gagner.

LA BRIE.

Cent pistoles ! ce n'est guères. Il y a cuvrage & ouvrage , voiez-vous. Si nous n'avions qu'un Bourgeois à duper , ce ne seroit pas une grosse affaire : j'en entreprendrai , moi qui vous parle , à dix pistoles pièce , tant que vous voudrez : mais lors qu'il s'agit de tromper un Capitaine , c'est une besogne diablement verilleuse.

Me THIBAUT.

Combien voudriez-vous donc , Monsieur de la Brie ?

LA BRIE.

Vous-même je vous en fais juge. Tenez , le seul personnage de Notaire , si je ne le faisois pas moi-même , il me reviendrait à moi sans les beuveries , à plus de cent pistoles. Malepeste on ne vient pas à bout des gens de cette profession à si bon marché que vous le croiriez bien

Me THIBAUT.

Vous serez content de moi , Monsieur de la Brie.

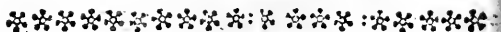
LA BRIE.

Je vais donc me préparer.

Me THIBAUT.

Allez.





SCENE VI.

DORISE, Me THIBAUT.

DORISE.

Il y a quinze jours, Madame, que j'épie l'occasion de pouvoir vous entretenir en particulier, ce que je n'ai pû trouver jusqu'aujourd'hui.

Me THIBAUT.

Vous prenez encore bien mal vôtre tems Madame.

DORISE.

Je n'ai que deux mots à vous dire.

Me THIBAUT.

Voions donc vite, de quel s'agit-il ?

DORISE.

D'un brevet de bel esprit, Madame : cela vous suffit-il ?

Me THIBAUT.

Je vous avouë, Madame, qu'avant que d'avoir eu l'honneur de vous voir, je n'avois point encore osé dire qu'il y eût de beaux esprits à brevets.

DORISE.

C'est que pour m'exprimer à vous, Madame, d'une maniere plus élégante, je me suis servi du figuré : mais à parler au propre cela veut dire que je postule une place à l'Academie.

Me THIBAUT.

Vous, Madame, une place à l'Academie ? Oh ! je crois que vous direz encore cela au figuré.

D O R I S E.

Pourquoi pas, Madame, une place à l'Académie, parce que je suis femme peut-être, oh! si vous le prenez-là, c'est nôtre vrai ballot que les ouvrages de langue.

M^c T H I B A U T.

Des femmes à l'Académie! Oh il faudroit donc du moins se garder de leur donner des jettons; car au lieu de travailler au Dictionnaire, elles joueroient à l'Ombre ou à la Bassette.

D O R I S E.

S'il est besoin de faire preuve de beau génie, grâces au Ciel il court dans le monde des Sonnets & des Madrigaux de ma façon, qui ont fait dire à plus d'un connoisseur, qu'en matière de Poésie je ne pouvois manquer d'être bel esprit à la première promotion.

M^c T H I B A U T.

La folle!

D O R I S E.

Pour la Prose, c'est en quoi j'excelle. Je travaille à mettre en beau langage le Code, le Protocole des Notaires, & le Praticien François.

M^c T H I B A U T.

Quelle est divertissante!

D O R I S E.

Par mon moyen on parlera dorénavant au Palais comme on parle à la Cour.

M^c T H I B A U T.

Fort bien.

D O R I S E.

Les Exploits, les Ajournemens personnels, les Décrets & les Sentences de mort seront écrits de ce petit stile gai, coupé, enjôué, & fleuri, dont on écrit les Historiettes & les Romans.

Vous verrez que c'est cette précieuse dont on me parla hier.

D O R I S E.

Il n'y aura point de bel esprit qui ne veuille avoir vingt procez, & l'on plaidera moins à l'avenir par nécessité, que par galanterie.

M^e T H I B A U T.

Le merveilleux genie de femme!

D O R I S E.

Croiriez-vous bien, Madame, que je ne me suis ait séparer de corps & de bien d'avec mon penultième mari, que parce qu'il m'étourdissoit tous les ours de quelque barbarisme du Palais.

M^e T H I B A U T.

Votre penultième mari, Madame? vous avez donc été mariée bien des fois?

D O R I S E.

J'en suis à ma cinquième édition.

M^e T H I B A U T.

Oh! que vous n'en demeurerez pas-là, belle & jeune comme vous êtes: pour peu que votre mari soit vieux, vous serez bientôt réimprimée.

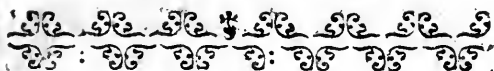
D O R I S E.

Adieu, Madame. Vous qui connoissez tant de gens, faites je vous prie, qu'on glisse dans le monde quelque mot en faveur de mes ouvrages, pour me procurer la place que je souhaite.

M^e T H I B A U T.

Fort bien. Fut-il jamais une plus extravagante créature. Mais apparemment Cleante ne peut pas tarder à venir; allons changer d'habit, & donner ordre à ce qu'il faut, pour le recevoir en veuve de qualité.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA RAME'E , JOLICOEUR.

LA RAME'E.

R ESENT EMENT que nous sommes seuls, viens que je t'embrasse, mon pauvre Jolicœur.

JOLICOEUR.

Quoi ! c'est-là la Ramée ?

LA RAME'E.

Lui-même.

JOLICOEUR.

La Ramée, Sergent dans la Compagnie de Cleante ?

LA RAME'E.

C'est lui-même, te dis-je, reculeras-tu toujours ?

JOLICOEUR.

Et qui diable t'auroit reconnu ? Tu sors d'un carrosse magnifique, & tu es vêtu comme un Colonel.

LA RAME'E.

J'ai mes raisons.

JOLICOEUR.

Oh ! je n'en doute pas. Mais enfin que fais-tu à Paris ? aurois-tu deserté

LA RAME'E.

Toi-même, que faisois-tu devant la porte

de ce logis lorsque je t'ai vû ? je mourois de peur que tu ne m'allasses donner du la Ramée devant mes gens ; c'est pourquoi je t'ai promptement entraîné ici. J'ai pris le nom de nôtre Capitaine , je me fais apeller Cleante , & je suis Gascon comme lui.

JOLICOEUR.

Me crois-tu assez indiscret pour appeller la Ramée un homme qui a un carosse & quatre laquais ? Combien y a-t-il de gens à Paris qui , comme toi , ont un bon équipage , & qui seroient bien fâchez qu'on les appellât par leur premier nom ?

LA RAME'E.

Que dis-tu de ce logis ?

JOLICOEUR.

Pourquoi me demandes-tu cela ?

LA RAME'E.

Quand tu voudras ce sera ton auberge.

JOLICOEUR.

Comment donc ?

LA RAME'E.

J'en épouse la maîtresse.

JOLICOEUR.

Tout de bon !

LA RAME'E.

La trouves-tu passablement logée ?

JOLICOEUR.

Comment diable ! voila une chambre magnifique.

LA RAME'E.

Qu'appelles-tu une chambre ? ce n'est qu'une salle à breland pour les laquais ; la maîtresse de ce logis est une femme de qualité , veuve d'un Conseiller de Bretagne , qui a amassé des biens considérables , & qui , de crainte de dépenser un fol , s'est laissé mourir de faim. Que je vais faire honneur aux acquêts du défunt ! Je veux

par ma magnificence immortaliser à jamais cette humeur sobre & laborieuse dont il étoit doué.

JOLICOEUR.

Et comment as-tu fait cette connoissance?

LA RAME'E.

Ma foi, mon pauvre Jolicœur, j'ai tenté fortune. Prévenu que pour prendre une femme un carosse étoit un merveilleux rebucher, j'ai donné dans l'équipage, & je me suis jetté dans le grand monde. Après quelques aventures; mon bonheur m'a conduit ici, & il ne s'est peut-être pas encore vu un plus beau coup de sympathie. Croirois-tu qu'à la première conversation la Dame me trouvant de l'esprit, elle se sentit toute émue de tendresse pour moi; & moi la voyant riche & toute brillante de pierreries, je me trouvai pour elle tout de flâme.

JOLICOEUR.

Mais de ton équipage, qui en a fait la dépense?

LA RAME'E.

Nôtre Capitaine, sans le sçavoir.

JOLICOEUR.

T'auroit-il envoyé en recrue?

LA RAME'E.

Tu l'as dit.

JOLICOEUR.

Combien t'a-t-il donné?

LA RAME'E.

Deux mille écus.

JOLICOEUR.

Combien en as-tu déjà dépensé pour toi?

LA RAME'E.

Près de sept cent pistoles.

JOLICOEUR.

Sur six cents pistoles en dépenser sept cents, voilà une belle économie.

Cela te surprend ? & tu verras que rien n'est plus facile quand tu sçauras la chose. Premièrement , je devois faire douze soldats , je n'en ferai point..

JOLICOEUR

Voilà déjà un gain assez considerable sur le premier article.

LA RAME'E.

Je devois paier pour lui quatre cens pistoles à son Drapier , je n'en ferai encore rien.

JOLICOEUR.

Oh ! il y a là-dessus plus de la moitié de profit.

LA RAME'E.

J'ai ordre de lui faire faire deux habits par son Tailleur , de les paier comptant ; je les prens à crédit , & je m'en fers.

JOLICOEUR.

Oh ! pour celui-là il y a de l'usure.

LA RAME'E.

Il ne faut point être scrupuleux, Jolicœur , quand on veut faire sa fortune.

JOLICOEUR.

Oh ! tu es comme il faut être.

LA RAME'E.

Mon ami , ce n'est pas-là mon coup d'essai.

JOLICOEUR.

Il y paroît.

LA RAME'E.

Je n'ai pas toujours été soldat , & tel que tu me vois , j'ai fait rouler pendant cinq ou six ans un fort bon carrosse à Paris.

JOLICOEUR.

Je t'ai vû un tems que tu n'en avois pas de fort beaux restes

LA RAME'E

Que veux-tu : les gens qui ne vivent que par

machines sont sujets à ces sortes de revers. Mon adresse & mon sçavoir faire m'avoient mis dans le monde dans une assez belle situation : mais mon bonheur m'y fit des jaloux , on me suscita des affaires , je m'enrôlai pour me garantir des brutalitez de la Justice.

JOLICOEUR.

Parle bas , quelqu'un vient.

LA RAME'E.

Fais toi mener chez moi par un de mes laquais. Je veux prendre de tes conseils pour m'assurer cette fortune.



SCENE II.

Me THIBAUT, LA RAME'E,
GABRILLON.

Me THIBAUT.

Quoi vous êtes ici , Cleante , & je n'en suis pas avertie ?

LA RAME'E.

Je donnois des ordres à un de mes Sergens , & regardois la beauté de votre salle.

Me THIBAUT.

Vous me trouvez donc meublée à votre goût ?

LA RAME'E.

Je n'ai encore rien vû de mieux entendu , de plus riche , ni de plus superbe que votre appartement.

Me THIBAUT.

Oh ! pour superbe non , cela n'est que propre. En faut-il tant pour une veuve ? Qu'est-ce , Gabrillon ?

LA FEMME
GABRILLON.

Votre Notaire, Madame, qui vous apporte
des papiers à signer.

Me THIBAUT.

Oh ! dites lui qu'il vienne une autre fois.

LA RAME'E.

Eh ! Madame, que je ne sois pas causé...

GABRILLON.

Bon, le voila qui entre.



SCENE III.

Me THIBAUT, LA RAME'E,
GABRILLON, LA BRIE.

Me THIBAUT.

HE' Monsieur, vous prenez bien mal votre
temps.

LA BRIE *en Notaire*.

Quel temps faut-il donc prendre ; Mada-
me ? ou vous êtes en compagnie, ou vous êtes
en affaires.

Me THIBAUT.

Croiriez-vous bien, Monsieur, que cet hom-
me-la donne cinquante mille écus à ses enfans ?
aussi il gagne tout ce qu'il veut.

LA BRIE.

Tout ce que je veux, Madame, cela étoit bon
autrefois : mais aujourd'hui pour épargner les
frais d'un contrat la plupart des gens se marient
sous seing privé.

GABRILLON.

Pour moi, je ne serai pas à la peine de frau-
der le Notariat ; car vous m'avez promis que
vous ferez mon contrat de mariage *gratis*.

L A B R I E.

Cà , commencerons-nous , Madame ?

Me T H I B A U T.

Croiez-moi , remettons la chose à une autre-fois.

L A B R I E.

Nous aurons fait dans un moment , Monsieur voudra bien...

L A R A M E' E.

Madame me défobligerait de...

L A B R I E.

Il n'y a que quatre baux , cinq quittances , & deux contrats de constitution : en voulez-vous la lecture :

Me T H I B A U T.

Le Ciel m'en préserve !

L A R A M E' E *bas*.

Deux contrats de constitution !

L A B R I E.

A propos je trouve à placer vos deux mille pistoles sur un jeune homme de famille , qui les emploiera à se faire un bon équipage pour donner dans la vûë à la veuve d'un Partisan. Nous ferions mention dans le contrat de l'emploi des deniers , cela est bon. Mon clerc est venu vous le dire.

Me T H I B A U T.

J'ai changé de sentiment. On me doit faire un remplacement de douze mille francs , je veux placer le tout ensemble.

L A R A M E' E.

Ce sont vingt-deux mille livres ; j'ai gens en main qui s'en accommoderont.

L A B R I E.

J'ai vôtre fait aussi , Madame , & nôtre pis aller sera de les prêter pour un nouvel établissement d'Opera. Autrefois qu'ils ne donnoient qu'une pièce en tout un an , je ne l'aurois

pas conseillé : & fy ! ils ne gaignoient pas de l'eau ; mais presentement qu'ils en donnent tous les mois , quand vous seriez ma sœur je ne pourrois pas en conscience vous indiquer une meilleure hypothèque

LA RAME'E.

Selon. Il faut sçavoir qui fait la musique premierement , & que quelque riche negociant mette son nom & son paraphe au bas du contrat de constitution.

Me THIBAUT.

Nous parlerons de cela quand on m'aura envoie mon argent : mais aujourd'hui que faut-il faire pour me débarasser de vous ?

LA BRIE.

Signer tous ces papiers , Madame.

Me THIBAUT.

Passons donc dans mon cabinet. Au moins vous voulez bien me permettre. . .

LA RAME'E.

Madame. . .

Me THIBAUT.

Entrez dans ma chambre. Je vous rejoins dans un moment.

LA RAME'E.

Non , Madame , je n'ai point été chez moi depuis mon retour de Versailles , j'ai quelque ordre à donner.

Me THIBAUT.

Qu'on vous revoie donc bien-tôt , je vous prie.

LA RAME'E.

en s'en allant.

Le plutôt qu'il me sera possible. Je suis plus pressé de conclure qu'elle ne pense.



SCENE IV.

Me THIBAUT, LA BRIE.

Me THIBAUT.

Monsieur le Capitaine a pris l'hameçon ;
il ne faut pas lui donner le temps de se
reconnoître.

LA BRIE.

Laissez-moi faire, tout ira bien. N'ai-je pas
fait le Notaire à merveilles ?

Me THIBAUT.

Assurément.

LA BRIE.

Il ne m'en manque que la Charge, car j'ai
d'ailleurs toutes les parties nécessaires pour faire
un parfaitement habile homme.

Me THIBAUT.

Voici quelqu'un, laissez-nous.



SCENE V.

GABRILLON, Me THIBAUT.

GABRILLON.

ON vous demande là-bas.

Me THIBAUT.

Qui ?

GABRILLON.

Une Dame, qui veut acheter le carrosse qui
est sous votre remise.

Comment ! vas lui dire qu'il n'est pas à vendre : ne vois-tu pas qu'il me fait honneur , & que Cleante le prend pour être à moi ? Ecoute , si cette Maîtresse des Comptes à qui il appartient venoit ici , ne vas pas lui dire qu'on le marchande.

GABRILLON.

Oùï ? Mais ce jeune Officier qui a déjà les chevaux , & qui n'entend plus qu'après l'argent du carosse pour achever son équipage , s'accommodera-t-il de cela ?

Me THIBAUT.

Qu'il s'en accommode s'il veut. Ne voudrois-tu pas que j'allasse préférer ses intérêts aux miens ? Va , va , te dis-je... Mais que me voudroit ce jeune Gentil-homme ?



SCENE VI.

Me THIBAUT , ANGELIQUE
en homme.

ANGELIQUE.

B On jour , Madame.

Me THIBAUT.

Monsieur , vôtre servante.

ANGELIQUE.

Touchez-là.

Me THIBAUT.

Monsieur.

ANGELIQUE.

Touchez-là , vous dis-je , je veux faire amitié avec vous.

Me THIBAUT.

Cela seroit bien de l'honneur.

ANGELIQUE.

Et à moi bien du profit. Comment diable ; on dit que la fortune & vous , vous êtes les deux doigts de la main , qu'elle vous met à même des emplois , & que vous rendez heureux qui bon vous semble.

Me THIBAUT.

Je ne ferai jamais tant de bien , que je souhaiterois d'en faire.

ANGELIQUE.

Il ne tiendra qu'à vous que je n'en fasse l'épreuve. Vous voyez un jeune homme tout frais sorti de l'Academie qui cherche à entrer dans le monde : mais qui aimeroit mieux n'y mettre jamais le pied , que de n'y pas entrer par une belle porte.

Me THIBAUT.

Il y en a plusieurs : il ne s'agit là-dessus que de consulter votre inclination. Voulez-vous être de robe ou d'épée ?

ANGELIQUE.

De robe ! regardez-moi bien , ai-je l'air d'un écolier en Droit ? d'épée morbleu , d'épée , s'il en fut jamais : on a toujours porté les armes dans ma famille.

Me THIBAUT.

Si c'est dans le service que vous souhaitez d'entrer , je ne puis rien pour vous.

ANGELIQUE.

Vous ne pouvez rien faire pour moi ?

Me THIBAUT.

Pas cela. Les Emplois de la guerre ne sortent point de ma boutique. J'en suis fâchée , quoiqu'au fond c'est bi-n dommage qu'un joli homme comme vous aille à l'armée.

LA FEMME
ANGELIQUE.

Lorsqu'on est né l'épée au côté, je crois que par tout ailleurs un homme de mon-âge fait une forte figure.

Me THIBAUT.

Vous êtes riche ?

ANGELIQUE.

Je suis tout l'opposé.

Me THIBAUT.

Tant pis.

ANGELIQUE.

Bon, bon, tant pis, quand on a de la naissance & de la valeur, le service donne le reste.

Me THIBAUT.

Oùï, mais pas toujours. Croiez-moi, mon beau Gentil-homme, ne méprisez point mes conseils : il y a tant de femmes qui ne s'appliquent uniquement qu'à réparer dans une jeunesse indigente le tort que lui fait la fortune, tâchez à vous associer avec quelque riche veuve ? quand un équipage est en desordre, il vaut mieux pour le remettre avoir recours à sa femme qu'à l'usurier.

ANGELIQUE.

Moi prendre une femme, & qu'en ferois-je ?

Me THIBAUT.

Ce que tous les autres jeunes gens qui épousent des femmes déjà surannées en font, leurs Intendantes & leurs Fermières. Si vous voulez avant qu'il soit deux jours je vous livre la veuve d'un Marchand de marée qui me persécute pour lui trouver un joli mari. Si le parti vous accommode elle vous mettra à la tête de vingt-cinq mille livres de rente.

ANGELIQUE.

Une femme de vingt-cinq mille livres de rente, le joli poste pour un jeune homme, si cela n'obligeoit pas à résidence !

Me THI-

Me THIBAUT

Qu'appellez-vous résidence ? Un homme de votre qualité est-il pour passer ses jours comme un Bourgeois cousu aux jupes de sa femme ? On passe six mois à l'armée, de là on revient à Paris. Madame y est-elle, on va à la Cour : vient-elle à la Cour, on retourne à Paris ; de manière qu'en tout un an un mari n'aura pas donné quarante jours à sa femme. Est-il, à le bien prendre, une plus douce condition ? où trouverez-vous encore un métier dont le travail de six semaines suffise pour vous défraier de toute l'année ?

ANGELIQUE.

Six semaines auprès d'une femme, ne contez-vous cela pour rien ?

Me THIBAUT.

Ouais, vous êtes donc bien libertin ?

ANGELIQUE.

Que voulez-vous ? chacun a son foible, & celui-là n'est pas le mien.

Me THIBAUT.

Vous ne voyez donc pas une femme ?

ANGELIQUE.

Je les verrois toutes, si elles étoient toutes faites comme toi.

Me THIBAUT.

Hé ! Monsieur, vous n'y pensez pas.

ANGELIQUE.

La folle qui ne reconnoît pas Angelique.

Me THIBAUT.

Mademoiselle Angelique ! & qui vous reconnoîtroit dans cet équipage ? Allez-vous courre le bal ?

ANGELIQUE.

Une affaire bien plus sérieuse me met en campagne.

Une affaire sérieuse ! cela ne m'a point encore paru.

ANGELIQUE.

Si je t'ai dit des folies , & que je ne me sois pas d'abord fait connoître à toi , ce n'étoit que pour faire l'épreuve de mon déguisement ; s'il a pû te tromper , il pourra bien en tromper d'autres.

Me THIBAUT.

Vous avez l'air tout à fait Cavalier. Mais encore quelle affaire ? ...

ANGELIQUE.

Une affaire de jalousie.

Me THIBAUT.

Une affaire de jalousie.

ANGELIQUE.

Je ne suis jalouse que de la bonne sorte , & je te jure que c'est sans être amoureuse moi-même.

Me THIBAUT.

Je le veux croire ; mais pourtant ce déguisement....

ANGELIQUE

Je ne l'ai pris que pour m'introduire dans une maison où mon perfide de Chevalier donne des rendez-vous à ma rivale. Il me dit tous les jours qu'il ne la voit point , & sous prétexte d'aller jouer , ils se trouvent ensemble dans le logis en question. J'y vais ce soir à la faveur de cet habit , je les observerai de près , j'étudierai jusques à leurs moindres gestes ; & si le cœur m'en dit , je les froterai tous deux comme tous les diables.

Me THIBAUT.

Et tout cela sans être amoureuse ?

ANGELIQUE.

Oùï , ie te jure , mon dessein n'est que de décrier ma rivale par une aventure d'éclat.

Me THIBAUT.

Vous ferez aussi parler de vous. Êtes-vous folle, dites-moi ?

ANGELIQUE.

Non. D'accord , je ne suis pas trop sage ; mais je serois fâchée de l'être assez pour changer de résolution.

Me THIBAUT.

Le Chevalier ne vous le pardonnera jamais, & voila le vrai moyen de rompre tout-à-fait avec lui.

ANGELIQUE.

La rupture est certaine de manière ou d'autre, & il me semble qu'en finissant une intrigue , c'est une espèce de consolation que de gourmer une infidèle.

Me THIBAUT.

Mais

ANGELIQUE.

Mais , tes discours sont inutiles , je ne suis point ici pour prendre de tes conseils , j'y viens pour te demander de l'argent.

Me THIBAUT.

De l'argent à moi ?

ANGELIQUE.

Oùi , mon enfant. A moins que de joier dans la maison du rendez-vous , on y fait mauvaise figure , & je prétends de la faire bonne.

Me THIBAUT.

Vous allez y briller , je vous en répons.

ANGELIQUE.

Voila un diamant de cent pistoles , prête-m'en cinquante , je te prie , je t'en paierai bien l'intérêt.

Me THIBAUT.

Vous vous moquez , je crois : il y a une heureusement cinquante pistoles dans ma bourse.

Je te suis obligée. Quand je devrois les perdre , je ferai beau bruit pour mon argent , & tu entendras parler de moi.

Me THIBAUT.

Adieu , mon beau Cavalier , adieu.



SCENE VII.

Me THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

M^{adame} ?

Me THIBAUT.

Qu'est-ce qu'il y a ?

GABRILLON.

J'attendois que ce jeune Monsieur fût sorti pour vous dire que cette nourrice est là-bas , qui fait un vacarme enragé , & qui veut à toute force que nous reprenions cet enfant.

Me THIBAUT.

Et pourquoi la laisser entrer ? la porte n'étoit-elle pas fermée ?

GABRILLON.

Tant de gens vont & viennent.....

Me THIBAUT.

Viens , viens , suis-moi , Madame la nourrice n'a qu'à se bien tenir , elle trouvera à qui parler.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Me THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.



A foi, Madame, il n'est rien tel que de faire du bruit, & d'avoir bonne ére. La pauvre Nourrice étourdie de vos discours, & intimidée de vos menaces, reporte l'enfant au Maître de

Musique, & je crois que nous en sommes toutes fait débarassées.

Me T H I B A U T.

Je ne sçai, le Maître de Musique est un mutin qui me fera peut-être assigner, pour le reprendre; mais au pis aller, j'ai des amis, & je me tirerai bien d'affaire.

GABRILLON.

Vraiment vous tenez toute la Justice dans votre manche, & voila encore un nouvel appui que vous allez avoir au Palais.

Me T H I B A U T.

Qui? ce fou d'Erasme, qui pour se raccommoier avec sa famille, a quitté l'épée pour la Robe, & d'Officier s'est fait apprentif Magistrat; c'est un homme d'un grand poids!

GABRILLON.

Il deviendra comme les autres. Oh! diantre, Madame, il va vivre désormais en honnête

homme , son laquais dit qu'il se va marier.

Me T H I B A U T.

C'est donc pour cela qu'il cherche une toilette ?

G A B R I L L O N.

Aparamment.

Me T H I B A U T.

Il faut aller chez cette Marquise qui mourut dernièrement , sçavoir quand on fera son inventaire.

G A B R I L L O N.

Il n'y aura point de toilette à cet inventaire , Madame , & je ne crois pas qu'on fasse d'inventaire même.

Me T H I B A U T.

Et la raison ?

G A B R I L L O N.

Cette Marquise a tout donné pendant sa vie. Il faut entendre là-dessus ses heritiers, ils ne délabrent pas mal sa réputation.

Me T H I B A U T.

Ce sont de bons impertinens de vouloir noircir une femme qui ne s'est occupée pendant tout le cours de sa vie , qu'à fonder des carolles à perpétuité à de jeunes gens de naissance ; que la nécessité mettoit hors d'état d'en avoir. Ah ! Gabrillon , l'étrange chose que le monde ! quelque bien que l'on puisse faire aux uns , on est presque toujours blâmé par les autres. Voici Cleante , qu'on dise à tout le monde que je n'y suis pas.





SCENE II.

Me THIBAUT, LA RAME'E.

Me THIBAUT.

N'avez-vous plus d'ordres à donner, & peut-on s'assurer de vous posséder autant de temps qu'on le souhaite ?

LA RAME'E.

Je vous consacre tous les momens de ma vie, Madame, & si les affaires du Régiment m'empêchoient d'être tout à vous, je me casse moi-même, & je remets ma Compagnie.

Me THIBAUT.

Il me semble qu'on parle du départ.

LA RAME'E.

Que fait cela, Madame ? homme de Cour & de qualité comme je suis, je ne pars que quand il me plaît. Je passe à Paris des demi-Erez *incognito* : je joins l'armée le jour d'une action ; cela fini je reviens triomphant mettre à vos pieds toute ma gloire, & vous sacrifier ma fortune.

Me THIBAUT.

Je ne crains rien tant que votre éloignement.

LA RAME'E.

Ah ! ma Princesse, que je suis heureux si ma présence.....

Me THIBAUT à *Gabrillon*.

Que veut-on ? Ne vous avois-je pas dit de

ne laisser entrer personne ?

GABRILLON.

Ce n'est pas vous , Madame , qu'on demande , c'est un essoufflé qui veut parler à Monsieur.

LA RAME'E.

Un essoufflé ? que veut-elle dire ?

GABRILLON.

C'est une façon de Courier , qui arrive de votre garnison peut-être.

LA RAME'E.

Un Courier , moi ? cela ne se peut ; qui lui auroit dit que je suis chez vous , Madame ?

GABRILLON.

C'est pourtant bien vous qu'il demande. C'est un de vos laquais qu'il a trouvé à votre logis , qui l'a amené ici. Tenez , le voila. Le reconnaissez-vous ?



SCENE III.

LA RAME'E , Me THIBAUT ,
GABRILLON , CHAMPAGNE.

LA RAME'E.

H E' ! cadedis , c'est Champagne le valet de chambre de mon pere. Que viens-tu m'annoncer , mon pauvre diable ?

CHAMPAGNE en Courier.

Je suis mort , Monsieur.

LA RAME'E.

Aprends-moi vite. . . .

CHAMPAGNE.

De Bordeaux à Paris en deux jours ! le dia-

ble , tout diable qu'il est , n'a jamais fait une telle diligence.

LA RAME'E.

Tu ne veux pas me dire...

CHAMPAGNE.

Votre pere.

LA RAME'E.

Hé bien mon pere , est-il blessé ? est-il mort ?

CHAMPAGNE.

Rien de tout cela. Il n'entre point de moralité dans mon message ; au contraire je suis un porteur de nouvelles toutes rissuës d'allegresses , c'est pour votre mariage qu'on m'en-voie.

LA RAME'E.

Mon mariage ! Ah ! Madame , mon pere sçauroit-il nos affaires ?

CHAMPAGNE.

Comment donc vos affaires avec Madame ? Vous alliez donc prendre une femme jusqu'à nouvel ordre ?

LA RAME'E.

Insolent , voudrois-tu bien te taire ?

CHAMPAGNE.

Et vous , voudriez-vous bien venir vous botter ? Les jours sont courts pour un homme qu'on attend à souper à cent cinquante lieues d'ici ; il n'y a pas un moment à perdre.

LA RAME'E.

Veux-tu toujours me parler énigme ?

CHAMPAGNE.

Vous parler de souper , c'est vous parler énigme ? il faut n'avoir ni faim ni soif pour n'entendre pas cela. Tenez , voions si vous comprenez mieux les choses par écrit.

Tu as une lettre.

CHAMPAGNE.

Oùi, Monsieur.

LA RAME'E.

Eh, que ne me la donne-tu donc ? fais vite. Que me voudroit mon pere ?

Me THIBAUT bas.

J'en suis plus en peine que lui.

GABRILLON bas.

Je tremble.

LA RAME'E lit.

MON FILS,

Je ne sçaurôis vous donner de plus fortes preuves de mon amitié, qu'en vous donnant Ismène pour épouse.

Me THIBAUT bas.

Qu'entens-je ?

GABRILLON bas.

Madame !

LA RAME'E continuant.

J'espère qu'après que vous l'aurez vûë, vous avouerez comme moi que les cent mille livres qu'elle vous apporte en mariage sont moins à estimer que sa beauté

Me THIBAUT bas.

Ah Ciel !

GABRILLON bas.

Quel contre tems !

LA RAME'E poursuit.

Prenez la poste dès qu'on vous aura rendu ma lettre, & comptez que quelque diligence que vous

fassiez, vous aurez peine à satisfaire l'impatience de ceux qui vous attendent

Vôtre affectionné pere,
LE MARQUIS DE CLEANTE.

LA RAME'E *après avoir lu.*

Madame, quel coup de foudre!

CHAMPAGNE.

Cela rompt vos mesures, mais il faut suivre l'ordre.

Me THIBAUT.

Hé bien, Cleante, qu'allez-vous faire?

LA RAME'E.

Renvoier cet homme à mon pere, Madame, lui promettre tout, & revenir sur mes pas me mettre, si vous voulez, hors d'état de faire ce qu'on veut de moi.



SCENE IV.

Me THIBAUT, GABRILLON.

Me THIBAUT.

C'En est fait, Gabrillon, toutes nos précautions vont peut-être devenir inutiles.

GABRILLON.

Diantre soit du maudit Courier. Si j'avois sçu cela, je me serois bien gardée de le faire entrer. Mais voici votre nouvel apui du Palais.



SCENE V.

Me THIBAUT, ERASTE.

ERASTE.

B On jour, ma chere Madame Thibaut.
Me THIBAUT.

Hé comme vous voila bâti, quelle métamorphose !

ERASTE.

Est-ce que tu ne trouves pas que j'aie bon air en manteau ?

Me THIBAUT.

Ma foi non. Vous êtes trop sérieux, & je trouve qu'un plumet étoit mieux vôtre fait qu'un rabat.

ERASTE.

Je n'y renonce pas tout à fait, & je le reprendrai quelquefois.

Me THIBAUT.

Pourquoi donc vous défaire de vos nippes ? Que voulez-vous que je fasse de ces deux écharpes que vôtre laquais m'a aportées ce matin ?

ERASTE.

Je veux les vendre ou les troquer. J'ai besoin d'une belle toilette, & je prétens que mes écharpes m'indemnisent de cette dépense.

Me THIBAUT.

Vous vous sentez déjà des mauvaises impressions de l'habit bourgeois. Vous devenez ménager.

ERASTE.

Je m'en avise un peu tard, ma pauvre Ma-

dame Thibaut , & ma foi ce n'est qu'à mon corps défendant : mais j'ai fait tant de dépense , que sans le bien de ma vieille tante je me trouverois aujourd'hui fort embarrassé.

Me THIBAUT.

C'est elle qui vous marie aparemment ?

ERASTE.

Tu l'as deviné.

Me THIBAUT.

Mais je vous trouve bien hardi de prendre une femme sans me consulter ?

ERASTE.

Sans ma tante je n'en aurois pris une que de ta main.

Me THIBAUT.

Quand épousez-vous ?

ERASTE.

Dés demain.

Me THIBAUT.

Et vous ne tremblez pas ?

ERASTE.

Pourquoi trembler ? C'est une veuve des plus modestes , & la conduite que tout le monde sçait qu'elle a eue avec son premier mari , m'est caution de celle qu'elle aura avec moi.

Me THIBAUT.

Voilà de fort bons-préjugez.

ERASTE.

Songez donc à mes écharpes ?

Me THIBAUT.

Pour vos écharpes , j'en attens réponse , je les ai envoiées chez une Provinciale qui s'en accommodera , je pense. Je ne sçai quelle inclination elle a pour ces sortes de nippes , mais elle achete plus d'écharpes & de nœuds d'épée , que de coëffes & d'éventails.

GABRILLON *revenant*.

Madame , voilà ces deux écharpes q'on ren-

voie , Madame la Baronne n'en achete plus. Elle s'est iettée depuis quelques jours dans le goût des petits colets.

Me T H I B A U T.

Nous ne lui vendrons donc plus que de la batiste ?

E R A S T E.

Comment ferons-nous pour la toilette ?

Me T H I B A U T.

Si nous trouvions moien d'en faire une des deux écharpes : déploie un peu cela , Gabrillon.

E R A S T E.

Comment ?

Me T H I B A U T.

Attendez , j'ai là-dedans une étoffe d'or qui vient parfaitement bien avec ce point d'Espagne ; je vais la chercher.

G A B R I L L O N.

Madame est une femme qui s'entend à tout.

E R A S T E.

Elle a des talens admirables.

G A B R I L L O N.

Vous le sçavez par experience. Mais quelqu'un monte ici , & Madame n'y veut pas être ; il faut que j'aille dire qu'elle est sortie.

E R A S T E *seul.*

Je suis le plus trompé du monde , si ce n'est ma maîtresse avec un jeune homme ! que vient-elle faire ici ? Voici un endroit propre pour me cacher , je ne tarderai pas à en être éclairci.



SCENE VI.

ARAMINTE, GABRILLON,
LE CHEVALIER, ERASTE *caché*.

GABRILLON.

MAis, Madame, ma maîtresse n'y est pas,
vous dis-je.

ARAMINTE.

Tu te moques de moi, ma bonne : si elle n'y est
pas, elle reviendra, & nous avons tout le loisir de
l'attendre.

ERASTE *caché*.

Je ne me trompois pas, c'est elle-même.

GABRILLON.

Puisque vous voulez attendre, je vais le dire à
ma maîtresse.

ARAMINTE.

Nous ne la tiendrons gueres : dis-lui seule-
ment qu'une Dame lui veut parler. Si je vous
avois crû, Chevalier, il m'auroit fallu atten-
dre seule, & vous seriez demeuré dans le caros-
se.

LE CHEVALIER.

Ces sortes de femmes connoissent toute la terre :
sait-on ce qui peut arriver ?

ARAMINTE.

Ah ! Chevalier, que peut-il m'arriver de plus fâ-
cheux, que de n'être pas avec vous autant de tems
que j'en ai l'occasion

ERASTE *caché*.

Ce début n'est pas mal.

Me THIBAUT *revenant.*

Qu'y a-t-il pour vôtre service , Madame ?

ARAMINTE.

On m'a dit , ma bonne , que tu sçavois quelquefois des carosses à vendre.

Me THIBAUT.

Quelle sorte de carosse voudriez-vous , Madame ?

ARAMINTE.

Un petit carosse coupé.

Me THIBAUT.

Pour Monsieur peut-être ?

LE CHEVALIER.

Justement , en sçauriez-vous un ?

Me THIBAUT.

Si vous n'en étiez pas si pressé , je connois un jeune homme qui s'est broüillé depuis peu avec la femme d'un Banquier : s'ils ne se raccommoient pas , son carosse sera bien vôtre fait.

ARAMINTE.

Que tient-elle-là , une écharpe ? elle est belle vraiment , cela servira bien à m'acquitter de la discretion que vous me gagnâtes hier , Chevalier.

ERASTE *bas.*

Mon écharpe !

LE CHEVALIER.

Je ne prétens pas cela , Madame.

ARAMINTE.

Et moi je le prétens : elle est à vendre aparemment ?

LE CHEVALIER.

Non , je n'y consentirai jamais.

ARAMINTE.

Hé , mon frere , que vous faites le badin !

ERASTE.

Son frere , & de quel côté ?

ARAMINTE.

Je le veux ; vous dis-je. Ne me la donneras-tu pas bien pour quinze pistoles ?

ERASTE *se montrant.*

Madame , l'écharpe est à moi , vous en donnerez ce qu'il vous plaira. *Scène*

ARAMINTE.

Ah ! Ciel !

ERASTE.

Adieu , Madame. Je vais remercier ma tante , & l'informer que vous avez un frere , que toute votre famille ne sçavoit pas que vous eussiez.

Me THIBAUT.

Je crois , Dieu me pardonne , que c'est la veuve qui a si bien vécu avec son premier mari.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends rien à tout ceci , Madame.

ARAMINTE.

Ah ! Chevalier , il y a pour en mourir. Un homme que je devois épouser demain , de qui la tante faisoit ma fortune.

LE CHEVALIER.

Quoi ! c'est-là cet Eraste ? j'avois raison de vouloir demeurer dans le carrosse.

ARAMINTE.

Ah ! je n'en puis plus.

Me THIBAUT.

Passiez dans ma chambre , Madame , pour vous reposer un moment.





SCENE . VII.

LE MARQUIS, GABRILLON.

LE MARQUIS

B On jour , la belle enfant ! pourroit-on dire un mot à votre maîtresse ?

GABRILLON.

Elle est empêchée.

LE MARQUIS.

Il faut pourtant que je lui parle.

GABRILLON.

Ce ne sera pas de long-temps du moins.

LE MARQUIS.

Quand je devrois l'attendre jusqu'à minuit.

GABRILLON.

Vous attendrez tant qu'il vous plaira , vous êtes le maître.

LE MARQUIS.

Voilà une fille qui me parle bien cavalierement. Est-il possible qu'elle ne reconnoisse pas à mes allures que je suis homme de qualité ?



SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE COCHER.

LE COCHER.

P Ar votre permission , Monsieur , n'est il point monté ici un Monsieur & une Madame ?

LE MARQUIS.

Ah ! mon enfant , c'est toi qui m'as mené cette nuit au bal , je pense ; pourquoi n'es-tu pas venu me reprendre ?

LE COCHER.

Ah ! serviteur , mon Prince , ma foi je vous demande pardon , ce n'est pas ma faute. Ces deux grosses femmes que vous me dites de voiturier , m'ont ~~fait~~ courir jusqu'à dix heures du matin , & encore ne m'ont-elle rien baillé pour boire.

LE MARQUIS.

Mon valet de chambre t'a païé ?

LE COCHER.

Je ne lui demande rien.

LE MARQUIS.

Et où as-tu remené ces Dames ?

LE COCHER.

Ces Dames , Monsieur ? J'ai mis l'une au bout d'une rue dans le marais ; & l'autre à la porte des grands Augustins. Il y a comme ça des especes de Dames qu'on ne remène jamais jusques chez elles , & je menons plus de celles-là que des autres.

LE MARQUIS.

Cela ne fait pas d'honneur à vos voitures.

LE COCHER.

Bon de l'honneur , qu'en ons-je affaire pourvû que je trouvions nôtre compte ? On a morbleu biau dire , tant que j'aurons des glaces de bois , & qu'on ne varra le jour que par une lucarne , je ne manquerons pas d'être emploiez.

LE MARQUIS.

Ah ! que tu sens le vin.

LE COCHER.

C'est que j'en ai bû.

LA FEMME
LE MARQUIS.

N'as-tu point de honte , au lieu de t'enivrer ,
ne vaudroit-il pas mieux t'acheter un habit ?

LE COCHER.

Cela ne dépend pas de moi.

LE MARQUIS.

Comment donc ?

LE COCHER.

Qu'un honnête homme , pour m'engager au
secrèt , me donne quelque argent , ne dit-il
pas : Tiens , mon enfant , voilà pour boire ?

LE MARQUIS.

Hé bien ?

LE COCHER.

Je ne puis pas en conscience aller contre l'in-
tention du fondateur , il faut que je boive d'o-
bligation. Si vous me voulez fonder chopine
par exemple....

LE MARQUIS.

De tout mon cœur , tu m'as assez diverti pour
bouteille.

LE COCHER.

Grand merci , Monsieur , grand bien vous
fasse.



SCENE IX.

LE MARQUIS, GABRILLON,
LE COCHER.

GABRILLON.

Que fais-tu ici maroufle ? tes gens attendent
là-bas après toi , on te cherche dans tous
les cabarets de la rue.

LE COCHER.

Je vais m'y rendre afin qu'on m'y trouve.

GABRILLON.

Ma maîtresse va venir tout à l'heure, Monsieur.

LE MARQUIS.

Qu'elle tarde tant qu'il lui plaira, tiens-moi seulement compagnie, je l'attendrai sans impatience.

GABRILLON.

Vous êtes trop honnête, Monsieur.

LE MARQUIS.

Non, Dieu me damne. Je m'accomode de tout moi. Ce Cocher même m'a réjoui, & sa conversation vaut bien la sienne.

GABRILLON.

Voici, Madame.



SCENE X.

Me THIBAUT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

S Erviteur, Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Monsieur, je suis votre très-humble servante.

LE MARQUIS.

Sçavez-vous que le bruit de votre réputation a percé jusqu'à la Cour, & qu'il a pénétré jusqu'à moi ?

Me THIBAUT.

Qu'y a-t-il, Monsieur, pour votre service ?

LE MARQUIS.

Vous ne le devinerez jamais.

LA FEMME
Me THIBAUT.

Mais encore ?

LE MARQUIS.

Je viens vous prier.... Je vois qu'il faut franchir le mot , de m'aider à faire une sottise.

Me THIBAUT.

Vous me faites bien de l'honneur.

LE MARQUIS.

Quatre Marquis de mes amis , que vous avez annoncés , m'ont mis en goût d'en faire autant. A la vérité les épouses que vous leur avez données ne sont pas belles : mais morte de ma vieillesse sont bonnes , la plus gueuse a....

Me THIBAUT.

Je vous entens , vous voudriez une douairière peut-être ?

LE MARQUIS.

Vous l'avez dit. Souvent on a pour rien ce qu'un autre a payé bien cher. Vous me regardez ?

Me THIBAUT.

Je crois avoir l'honneur de vous connoître.

LE MARQUIS *bas.*

Cela se peut.

Me THIBAUT.

Je vous ai vû quelque part.

LE MARQUIS.

Les gens de ma qualité se voient partout.

Me THIBAUT.

Je ne sçaurois dire où.

LE MARQUIS.

A l'armée peut-être ?

Me THIBAUT.

A l'armée , moi ?

LE MARQUIS.

C'est donc à la Cour ?

Me THIBAUT.

A la Cour ? non , je ne vais gueres en ce païs-là.

LE MARQUIS.

Ah ! j'y suis , Madame Thibaut : vous m'avez vû dans mon carosse ? il est remarquable oûi , mon carosse , & je suis autant connu de tout Paris par mon équipage , qu'estimé de la Cour par mes manieres.

Me THIBAUT.

Vous avez raison , je rapelle mes idées : c'est dans vôte carosse que je vous ai vû.

LE MARQUIS

En avez-vous remarqué la beauté ?

Me THIBAUT.

Il n'est rien de mieux entendu.

LE MARQUIS.

Je donne toujours dans le plus beau : j'ai des chevaux , morbleu , qui tourneroient sur la pointe d'une épée , un cocher qui a du poitrail , & pour le moins une once & demie de barbe : pour moi j'ai toujours aimé cela. Un cocher qui remplit bien son siege , & qui a tous ses crins , donne un merveilleux relief à la surface d'un équipage.

Me THIBAUT.

Sur tout quand le reste y répond.

LE MARQUIS.

Hé ; mais j'ai deux grisons , un coureur & quatre autres laquais : ce ne sont pas des geans à la vérité ; mais de larges ballets qui ne meublent point trop mal le derriere d'un carosse : pour le dedans , c'est moi qui l'occupe. Je ne sçai si je suis d'une tournure à faire dire que le poisson dément la coquille.

Me THIBAUT.

Bien loin de cela , vous m'avez tout l'air de

bien jouer le premier rôle d'un équipage. Voici la une jolie tabatiere.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas encore vingt-quatre heures qu'elle étoit boîte à mouche. Je l'ai prise ce matin sur la toilette d'une Duchesse, avec qui je suis en pour-parler de faveur.

Me THIBAUT.

Elle est magnifique vraiment. Mais ça voions puisqu'il s'agit de vous marier, peut-on savoir, Monsieur le Marquis, à combien peut monter votre revenu?

LE MARQUIS.

Si mon Intendant étoit-là; car nous autres gens de qualité, nous ne nous piquons gueres de savoir ce que nous avons de bien, cela est trop bourgeois.

Me THIBAUT.

Mais encore à peu près?

LE MARQUIS.

Hé, mais, il me reste du côté de ma mere assez considérablement de bien: mais comme mon pere m'a laissé encore plus considérablement de dettes, je ne vous ferai le détail que de mon revenu le plus liquide.

Me THIBAUT.

C'est bien dit.

LE MARQUIS.

Premierement, il n'y a point d'année, quelque mauvaise qu'elle soit, que je ne touche sept à huit cens pistoles par les mains de Gautier, cela en étoffes: mais qu'est-ce que cela fait, ne faut-il pas s'habiller?

Me THIBAUT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

De la Picardie, cela peut monter aux environs

rons de deux mille écus , sept mille francs , tantôt plus , tantôt moins.

Me THIBAUT.

En toile & en dentelles ?

LE MARQUIS.

Oùï , cela l'accommode & moi aussi. A-t-on jamais trop de linge ?

Me THIBAUT.

Bien loin de cela.

LE MARQUIS.

Croirez-vous qu'à Jame & à Bequet , tant en chevaux de selle que de carrosse....

Me THIBAUT.

C'est-à-dire , Monsieur le Marquis , que tout votre revenu est en fonds de crédit.

LE MARQUIS.

Fonds de terre ou fonds de crédit , qu'est-ce que cela fait ? ne touchai-je pas cela tous les ans ?

Me THIBAUT.

C'est quasi la même chose.

LE MARQUIS.

Mais à quoi rêvez-vous tant , s'il vous plaît ?

Me THIBAUT.

Je songe à vous bien assortir. Vous êtes un petit maître , & il y a de petites maîtresses en ce pays-ci. Si je vous allois donner une femme , dont le revenu fût comme le vôtre , tout en étoffes , la cuisine seroit bien mal fondée.

LE MARQUIS.

Vous avez raison. Comme j'ai grand fonds de crédit moi , il faudroit pour diversifier les choses que la Dame eût grand fonds de terre.

Me THIBAUT.

Je connois une certaine veuve de marchand de marée , qui a plus de quatre cens bonnes mille livres , si vous vouliez vous en accommoder ?

LA FEMME
LE MARQUIS.

Si je le veux ? quatre cens mille livres ! où loge-t-elle ? je veux qu'elle me voie dans mon carrosse.

Me THIBAUT.

Elle a soixante ans , Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous , je prends garde à l'argent , & non pas aux années Soixante ans ! je la trouve jeune , & si quelque chose me chagrine , c'est qu'elle n'en ait pas quatre-vingt. Quand la peut-on voir ?

Me THIBAUT.

Je vais tout à l'heure envoyer chez elle. Passez ici demain matin , je vous rendrai réponse.

LE MARQUIS.

A demain matin soit. Serviteur , Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Adieu , Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Si je deviens marchand de marée , tu peux compter sur trois cens pistoles.

Me THIBAUT.

La fatigante chose que le métier dont je me mêle ! si j'étois bien sûre de Cleante , je prendrais le parti d'y renoncer ; mais dans l'incertitude de pouvoir réussir dans mes affaires , il est toujours bon de continuer à me mêler de celle de tout le monde.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Me THIBAUT, LE Me A CHANTER,
GABRILLON.

Me THIBAUT.



H ! ah ! c'est vous , Monsieur , je vous trouve bien hardi de m'avoir renvoïé cette nourrice , & de revenir encore chez moi.

LE Me A CHANTER.

Ah ! qu'un ton de colere vous sied mal , Madame Thibaut ; fy vôtre voix ne peut aller jusques-là.

Me THIBAUT.

Ecoutez , ne me faites pas prendre mon sérieux à-dessus , je vous prie ; j'ai des amis qui...

LE Me A CHANTER.

Il ne s'agit plus de cette affaire. La nourrice est contente , & je vous répons que vous n'en entendrez plus parler.

Me THIBAUT.

Je suis bien-aïse de vous voir raisonnable.

LE Me A CHANTER.

Je le suis devenu de plus d'une maniere , & je sens tout le tort que j'avois de me vouloir brouiller avec vous.

Cela n'est rien , puisque vous revenez de bonne foi.

LE Me A CHANTER.

Je suis raccommode avec Monsieur le Commandeur ; je montrerai à sa petite marchande.

Me THIBAUT.

Vous prenez le bon parti.

LE Me A CHANTER.

Ils se sont mis à la raison , enfin.

Me THIBAUT.

Elle apprendra de vos airs préférablement à ceux de l'Opera ?

LE Me A CHANTER.

Monsieur le Commandeur est entré dans ce goût-là , & je dois lui faire entendre ici dès aujourd'hui un petit concert de ma composition, qui , à ce que je me persuade , achevera de le déterminer. Vous voulez bien nous prêter votre logis ?

Me THIBAUT.

Vous sçavez bien que je suis toute au service de Monsieur le Commandeur.

LE Me A CHANTER.

J'ai si fort compté là-dessus , que j'ai déjà donné ordre qu'on apportât tous les instrumens de musique dont nous aurons besoin.

Me THIBAUT.

Vous avez fort bien fait.

LE Me A CHANTER.

Vous serez charmée de ma musique.

Me THIBAUT.

J'en suis persuadée.

LE Me A CHANTER.

Je veux que vous en entendiez par avance un petit échantillon.

Me THIBAUT.

Je ſçai ce que vous ſçavez faire , il n'eſt pas beſoin.

LE Me A CHANTER.

Parbleu , vous l'entendrez en faveur de nôtre raccommodement.

Me THIBAUT.

Dépêchez-vous donc , j'ai quelques ordres à donner avant le concert.

LE Me A CHANTER *chante.*

La , la , la , la.

*Quel objet charmant à mes yeux
D'une campagne où tout abonde !
Sur un côteau délicieux*

*Une vigne fertile enchante tout le monde.
L'abondance plaît en tous lieux ;
Mais il n'eſt rien de plus fâcheux
D'une maîtreſſe ſeconde.*

Hé ! bien ce petit couplet , que vous en ſemble ?

Me THIBAUT.

Il eſt fort joli , vraiment.

LE Me A CHANTER.

Et fort vrai , Madame Thibaut. Vous le ſçavez ; qui ne peut mais de la ſecondité , en a ſouvent tout l'embarras.

Me THIBAUT.

Ne parlons plus de cela , je vous prie.

LE Me A CHANTER.

Juſqu'à tantôt , je ne vous diſ pas adieu.

Me THIBAUT *bas.*

Je ne ſuis pas fâchée de ſon retour , & ſi mon mariage avec Cleante ne réuſſit pas , j'ai intérêt de ne point perdre mes créatures. Qu'y a-t-il , Gabrillon ?



SCENE II.

Me THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

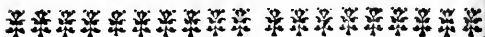
C'Est ce jeune Officier pour cette vaisselle d'argent.

Me THIBAUT.

Si Cleante venoit par hazard , fais-le monter dans ma^e chambre par cet escalier dérobé. Je ne voudrois pas qu'il vît tout le commerce.

GABRILLON.

Ne vous mettez pas en peine.



SCENE III.

Me THIBAUT ; LEANDRE.

LEANDRE.

A La fin je t'amene mon pere.

Me THIBAUT.

A quoi songez-vous donc ? avez-vous perdu l'esprit ? vous m'envoiez de la vaisselle avec ordre de ne la vendre qu'à lui , sans m'avertir de ce qu'il faut dire.

LEANDRE.

Mon pere va venir , ma chere Madame Thibaut. Nous étions ensemble ; il a rencontré son Procureur à sa porte , il cause avec lui dans son carosse.

Me THIBAUT.

Apprenez-moi donc vite ce que c'est que cette vaisselle , d'où elle vous vient , sur quel pied il faut lui vendre , & ce que vous voulez que je fasse de l'argent.

LEANDRE.

Je vais t'en instruire en deux mots. Cette vaisselle est celle de ma mere : tu sçais bien que mon pere & elle se sont volontairement séparés , parce que ma mere n'est pas bonne , & que mon pere s'est ennuié d'être trop bon.

Me THIBAUT.

Hé ? vite , vite finissons , je sçai tout cela.

LEANDRE.

Mais tu ne sçais pas que depuis la séparation ma mere a pris le temps que mon pere étoit à la campagne , pour faire enlever de chez lui pour sept ou huit cens pistoles de vieille vaisselle , que depuis trois jours elle a troquée pour de la neuve.

Me THIBAUT.

C'est donc une maîtresse femme , à ce que je vois ?

LEANDRE.

Moi qui suis aussi séparé de mon pere & de ma mere ; car il y a terriblement de séparations dans nôtre famille.

Me THIBAUT.

Cela n'en est quelquefois pas plus mal.

LEANDRE.

Je n'en suis pas fâché , je te l'avouë.

Me THIBAUT.

Dépêchez-vous donc de venir au fait.

LEANDRE.

M'y voicy. Irrité de l'injustice de ma mere , comme je suis de profession à sçavoir ce que c'est que le droit de représailles , j'ai pris le temps que la bonne Dame étoit au bal , j'ai en-

levé la vaisselle neuve , je l'ai fait apporter ici. Mon pere en veut acheter , tu vas la lui vendre , & par ce moien il l'aura à bon marché. La conscience de ma mere ne sera plus chargée de rien , & j'aurai de l'argent pour faire ma Compagnie.

Me T H I B A U T.

Mais si l'affaire vient à être scûë , à quoi m'exposez-vous ?

LEANDRE.

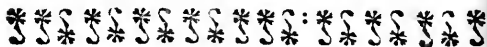
Je prens tout sur moi , ne te mets pas en peine. Il a sur lui trois cens pistoles qu'il faut toujours prendre à bon compte.

Me T H I B A U T.

Laissez-moi faire , vous pouvez compter ces trois cens pistoles dans votre poche.

LEANDRE.

Il en entrera quelques-unes dans la tienne. Mais voici mon pere.



SCENE IV.

DORANTE , LEANDRE ,
Me THIBAUT , GABRILLON.

DORANTE.

HE' ! bien , Monsieur le Capitaine , est-ce Madame qui me doit faire si bon marché ?

Me T H I B A U T.

Que vous avez là un honnête Gentilhomme de fils , mon cher Monsieur ! je lui suis vraiment bien obligée de me faire l'honneur de vous amener chez moi.

DORANTE.

D'où vient votre connoissance , Madame ?

Me THIBAUT.

Je connois tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ;
Monsieur.

DORANTE.

C'est un compere qui me dépense bien de l'argent :
il est Capitaine de Dragons , & il vit comme un
Colonel.

LEANDRE.

Madame Thibaut le sçait mieux qu'un autre :
voulez-vous que nous voions la vaisselle ?

DORANTE,

Je ne viens ici que pour cela , voions.

Me THIBAUT.

Est-elle là-dedans ? nous y passerons si vous vou-
lez.

DORANTE.

Très-volontiers , allons.

Me THIBAUT *à Gabrillon.*

Demeure là toi , & amuse Cleante en cas qu'il
vienne.



SCENE V.

LISETTE, GABRILLON.

LISETTE.

MA pauvre Gabrillon , ne sçais-tu point ce
qu'est devenu ce petit Dragon que tu as don-
né à Madame ?

GABRILLON.

Non vraiment : mais c'est mon neveu S'il a fait
quelque sottise . . .

LISETTE.

Il a jase mal à propos ; on lui a voulu donner le
bûet , il s'en est enfui ,

Ah ! le petit coquin !

L I S E T T E.

Ne t'inquiète point , Madame le fera chercher.

G A B R I L L O N.

S'il vient ici , je le remènerai par les oreilles. Mais à propos , il y a long-tems qu'on n'a fait de pressens à ta maîtresse ; car il y a pour le moins quinze jours que nous ne t'avons vûë.

L I S E T T E.

En voici un de fraîche date.

G A B R I L L O N.

Ah ! la belle garniture , Lisette !

L I S E T T E.

Madame Thibaut est elle ici ?

G A B R I L L O N.

Tu n'as qu'à me dire les intentions de ta maîtresse.

L I S E T T E.

Elle doit venir tantôt ici avec son mari : elle lui a fait croire que vous aviez un très-beau bureau à vendre.

G A B R I L L O N.

Hé bien , que faudra-t-il faire ?

L I S E T T E.

Hé , mais comme de coutume , montrer ces dentelles , dire qu'elles sont de hazard.

G A B R I L L O N.

Lui viennent-elles du même Marchand dont elle a eu ces beaux habits , ce colier , ces bijoux , & cent autres choses dont nous avons fait si bon marché à son mari ?

L I S E T T E.

Oh ! vraiment non.

G A B R I L L O N.

Elle se fournit donc à plusieurs boutiques ?

L I S E T T E.

Sil'on ne prenoit qu'à chez un Marchand, on seroit souvent mal assortie.

G A B R I L L O N.

A combien les faudra-t-il laisser ?

L I S E T T E.

Pour huit ou dix pistoles ? car vois-tu pour obliger Monsieur à les prendre...

G A B R I L L O N.

Qu'il est heureux de trouver de ces hardes-là pour entretenir sa femme à si bon compte ! Il faut assurément qu'il soit né coëffé.

L I S E T T E.

N'est-il pas vrai ?

G A B R I L L O N.

La bonne conduite de femme ! Des dentelles de l'un, des bijoux de l'autre : comme la dépense se partage, cela ne ruine personne, & avec le tems on ne laisse pas d'être des mieux nippées.

L I S E T T E.

Voici justement ton petit neveu.



SCENE VI.

LE PETIT DRAGON, LISETTE,
G A B R I L L O N.

G A B R I L L O N.

A H, ah, petit coquin, que venez-vous faire ici, d'où vient que vous pleurez ?

LE PETIT DRAGON.

Hin, hin, hin, hin.

L I S E T T E.

Parlerez-vous, petit garçon ?

Laissez-moi là , s'il vous plaît.

GABRILLON.

A qui en a-t-il donc ?

LE PETIT DRAGON.

C'est elle , ma tante , qui me fait toujours grander par Madame.

GABRILLON.

Vous avez fait quelque sottise ?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien , ne voila-t-il pas ? Elle vous a déjà fait accroire que c'est moi qui ai dit à Monsieur , que Madame se faisoit descendre tous les jours de carrosse dans la cour neuve du Palais , & puis qu'elle alloit trouver Monsieur le Chevalier , qui l'attendoit vis à-vis saint Barthelemy dans un Fiacre.

L I S E T T E.

Entendez-vous ce petit coquin ?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien , cela est vrai ; mais je ne l'ai pas dit , & si pourtant on me veut faire donner le fouet.

GABRILLON.

Qui , Madame ?

LE PETIT DRAGON.

Non , son petit mari

GABRILLON.

Monsieur ?

LE PETIT DRAGON.

Non.

GABRILLON.

Qui donc ?

LE PETIT DRAGON.

Hé , ce vilain Chevalier.

L I S E T T E.

Ce sera fort bien fait de vous étriller un peu ; pour vous apprendre à causer une autre fois.

D'INTRIGUES.
LE PETIT DRAGON.

69

Hin , il s'en repentira.

L I S E T T E.

Qu'est-ce que vous dites ?

LE PETIT DRAGON.

Il verra , il verra si je ne dis pas qu'il a mordu
Madame à l'œil.

G A B R I L L O N.

Et moi il me prend envie pour vous apprendre à
parler, de vous donner le fouet ici avant que de vous
remener.

LE PETIT DRAGON.

Ma bonne tante , mettez-moi autre part.

L I S E T T E.

Oùi , il faut le mettre auprès d'une gueuse qui lui
fera porter des sabots.

LE PETIT DRAGON.

Je me soucie bien où , pourvu que ce soit avec
une femme qui n'ait qu'un mari.

G A B R I L L O N.

Paix , petit coquin. Allons qu'on s'en retourne
tout à l'heure, & qu'on ne me le fasse pas dire deux
fois. Hé bien , ne le voila-t-il pas encore qui va
pleurer ?

LE PETIT DRAGON.

Monsieur dit qu'il veut que je lui dise tout ce que
Madame fait , & Madame dit qu'elle ne veut pas
que je lui dise.

L I S E T T E.

N'êtes-vous pas à Madame ?

LE PETIT DRAGON.

Hé bien , qu'est-ce que cela fait ?

G A B R I L L O N.

Ce que cela fait ? Il faut obéir à Madame , & ne
faire rien de tout ce que Monsieur vous commande.

LE PETIT DRAGON.

Oùi-da , cela est bien-aisé à dire , vraiment ;

Si je n'obéis pas à Monsieur, il me donnera le fouet, & si je lui obéis, Madame me le donnera. Le moien de ne pas l'avoir?

GABRILLON.

Ma pauvre Lisette, remene-le, je te prie, il nous tiendrait ici jusqu'à demain.

L I S E T T E.

Allons tout à l'heure au logis.

LE PETIT DRAGON.

Non-là, je n'irai pas.

L I S E T T E.

Vous y viendrez.

LE PETIT DRAGON.

Hé bien, si vous m'y menez de force, j'irai; mais vous verrez si je ne dis pas à Madame, que toutes les fois que Picard entre dans votre chambre, vous m'envoiez toujours quelque part.

GABRILLON.

Voilà un méchant petit fripon.

LE PETIT DRAGON.

J'aurai le fouet, mais je vous ferai bien enrager.

L I S E T T E.

Je reviendrai peut-être tantôt avec Madame.

GABRILLON.

Quelle imprudence à des femmes de se faire servir par des enfans, avec leurs petits Dragons! Je m'étonne que la mode en ait tant duré. Mais que veut cette Dame? elle paroît bien effarée.



SCENE VII.

MELINDE , GABRILLON ,
DORANTE.

MELINDE.

MA mie , ce Monsieur dont le carosse est là-bas , ne seroit-il point ici ?

GABRILLON.

Je ne sçai pas , Madame. Il y a un Monsieur là-dedans... ah ! tenez le voila qui sort.

MELINDE.

Ah ! Monsieur , j'allois chez vous....

DORANTE.

Ma femme dans cette maison !

MELINDE.

Mais voiant là-bas votre carosse...

DORANTE.

Qu'y viendroit-elle faire ?

MELINDE.

J'ai fait arrêter le mien.

DORANTE.

Hé bien , Madame , qu'y a t-il ?

MELINDE.

Vôtre fils , Monsieur ... vôtre fils.

DORANTE.

Hé bien mon fils , Madame , qu'a-t-il fait ?

MELINDE.

Il m'a volé cette nuit pour deux mille écus de vaisselle neuve.

DORANTE.

De vaisselle neuve ! Ah le fripon , il vous l'a volée , & me l'a vendue.

MELINDE.

Vous avez ma vaisselle , Monsieur ?

Oùi, Madame, j'ai la vôtre neuve, & vous-m'avez pris ma vieille; & mon coquin de fils a mon argent sans doute, car je ne le vois plus. Hola quelqu'un ?

GABRILLON *revenant.*

Que vous plaît-il, Monsieur ?

DORANTE.

Où est mon fils ?

GABRILLON.

Ce jeune Monsieur qui étoit avec vous ? Le voilà qui descend les montées quatre à quatre. Je ne sçai à qui il en a.

DORANTE.

Ah scelerate ! On s'entend ici avec lui pour me fourber : mais je te ferai pendre, & ta maîtresse aussi, sur ma parole.

GABRILLON.

Je m'en vais l'avertir de vos bonnes intentions, Monsieur.

DORANTE.

Morbleu, Madame, voilà les fruits de votre belle conduite.

MELINDE.

Fort bien. Votre fils m'a volée, & vous vous prenez encore à moi de son dérèglement.

DORANTE.

Oùi, Madame, vous en êtes cause. Seroit-il à la peine de vous voler, si nous étions ensemble, comme nous devrions être ? Mais le pere d'un côté, la mère de l'autre ; vous me volez ma vaisselle, il vous prend la vôtre, il ne pèche que par exemple.

MELINDE.

Oùi, je lui ai donné l'exemple, & c'est peut-être vous qui lui avez dit de le suivre.

DORANTE.

Eh ! Madame, revenez avec moi, c'est le seul

moïen de le remettre dans son devoir.

M E L I N D E.

Moi , Monsieur , demeurer avec vous ?

D O R A N T E.

Je sçai les moïens de vous y forcer quand il me plaira.

M E L I N D E.

Je sçai vos vûës , de concert avec mes parens ; vous voulez me contraindre à retourner avec vous, ou à choisir un Convent.

D O R A N T E.

Assurément.

M E L I N D E.

Et quel parti croiez-vous que je prendrai ; Monsieur ?

D O R A N T E.

Celui du Convent ; vôtre bizarrerie & vos traverses ne me permettent pas d'en douter.

M E L I N D E.

Tout au contraire.

D O R A N T E.

Comment vous reviendrez avec moi ?

M E L I N D E.

Avec vous.

D O R A N T E.

Avec moi !

M E L I N D E.

Oùi avec vous , avec vous , mais pour vous faire enrager plus que jamais. Je crierai nuit & jour ; je chasserai vos valets , j'engagerai vos meubles , je déchirerai vos papiers , je mettrai le feu dans vôtre logis , & peut-être je ferai pis encore. Voilà sur quel pied , Monsieur , je veux retourner avec vous.

D O R A N T E.

Le Ciel m'en préserve ; demeurons plutôt comme nous sommes.

LA FEMME
MELINDE.

Non , Monsieur , j'y retournerai si vous ne me rendez ma vaisselle.

DORANTE.

Et la mienne , qui me la rendra ?

MELINDE.

Si je ne l'ai pas dans deux heures , je fais porter ce soir ma toilette chez vous , & j'y couche.

DORANTE.

Ne vous en avisez pas , j'aime mieux vous renvoyer la vaisselle.

MELINDE.

Vous ferez bien n'y manquez pas , ou vous m'aurez bien-tôt à vos trousses.

DORANTE *seul*.

L'esprit du Diable est-il pire que celui-là ? M'en voila pour mes trois cens pistoles. Il faut pourtant que la coquine qui a aidé à me tromper. .. ouf. La voici avec un homme d'épée ; de peur de quelque inconvenient , allons faire mes plaintes chez un Commislaire.



SCENE VIII.

Me THIBAUT , LA RAME'E.

Me THIBAUT.

Uoi , Cleante , je vous revois ! Est-il bien vrai que vous me sacrifiez ainsi votre fortune ?

LA RAME'E.

Vous le voiez. Tout ce que je crains , c'est que quelques parens de consequence que j'ai malheureusement a la Cour , ne cherchent à

traverser la passion que j'ai pour vous. Ce coquin de valet de chambre de mon pere est un vieux domestique , espece de Pedagogue , il m'a menacé d'un certain oncle , dont je redoute la conversation : si je lui parle avant nôtre mariage , que sçait-on ! Je suis amoureux , mais je suis timide. Au nom de nôtre amour , Madame , brusquons les nôces , je vous prie , pour ne plus dire non.

Me THIBAUT.

Je veux tout ce que vous voulez ; mais ne vous repentirez-vous point de ce que vous faites pour moi ?

LA RAME'E.

M'en repentir ? Si vous me connoissiez , Madame , je me donne au diable , vous n'auriez pas cette pensée.

Un porteur d'instrument de musique paroît.

Me THIBAUT.

Que veut-on ?

LA RAME'E.

Comment sandis , c'est tout un Orchestre que cet homme a sur ses épaules.

Me THIBAUT.

Je voulois vous surprendre par un concert que je donne ici ce soir : mais vous en voiez les apprêts malgré moi. Qu'on mette ces instrumens là-dedans.

LA RAME'E.

Voulez-vous que je vous dise , Madame , vous vous amusez à la bagatelle ; ce n'est point un concert , c'est un bon contrat qu'il nous faut : votre Notaire est habile homme ?

Me THIBAUT.

Mon Notaire , Monsieur ? ha gardons-nous bien de lui rien dire de nos affaires ! c'est lui qui fait toutes celles de nôtre famille , &

j'ai des raisons qui m'obligent à vous épouser en secret.

LA RAME'E.

Je vous demande la même chose , point d'éclat , je vous en conjure.



SCENE IX.

Me THIBAUT , LA RAME'E ,
GABRILLON , UN LAQUAIS.

GABRILLON.

A H ! Madame , vous êtes volée.

LA RAME'E.

Que veut-elle dire ?

Me THIBAUT.

Je suis volée !

GABRILLON.

N'ont-ils rien pris ici ?

Me THIBAUT.

Que m'auroit-on pris ? es-tu folle ?

GABRILLON.

Je ne sçai ce que c'est : mais je viens de rencontrer deux hommes qui descendent vos dégrez comme si le diable les emportoit.

LA RAME'E.

Ce sont ces badauts d'Opera qui ont apporté le concert ; ils galopent parce qu'ils s'en retournent à vuide.

GABRILLON.

A voir comme i's couroient j'aurois crû. . .

UN LAQUAIS.

Madame , il y a un enfant qui crie dans cette basse de viole qu'on vient d'apporter.

LA RAME'E.

Un enfant !...

GABRILLON.

Voilà un instrument qui vous coûtera bien à entretenir.

Me THIBAUT *bas*.

Ah ! le traître de musicien.

LA RAME'E.

Cadedis , le concert accouche.

Me THIBAUT.

Le fourbe ! qui l'eût crû , Gabrillon ?

GABRILLON.

Que cela ne vous embarrasse pas. Dès qu'il sera nuit j'ai bien la mine d'envoyer ce petit instrument la donner une serenade à la porte d'un de nos voisins.

Me THIBAUT.

Voilà à quoi le veuvage m'expose : quel affront !

LA RAME'E.

Il vous faut un mari , Madame , absolument , vous avez raison.

Me THIBAUT.

Hâtez-vous donc de le devenir , Cleante.

LA RAME'E.

Vous n'avez qu'à parler , Madame , je cours au Notaire comme au feu.

Me THIBAUT.

Prenez le premier venu , Cleante ; faites-lui dresser les articles tels qu'il vous plaira , nous remplirons des noms & des qualitez quand le contrat sera dressé.

LA RAME'E.

Ordre charmant ! Commission toute adorable ! Je vole où vos ordres m'appellent , & je reviens promptement ici proceder au reste.

Me THIBAUT.

Hé bien , Gabrillon , que dis-tu de l'insolence

de ce coquin de Maître à chanter ?

GABRILLON.

Moi , Madame ? que je lui pardonne en faveur de l'invention.

Me THIBAUT.

Je me vangerai du tour qu'il me fait.

UN LAQUAIS.

Cet homme veuf qui presse si fort pour l'agrément de cette Charge.

Me THIBAUT.

Qu'on le fasse monter. Quoique je n'aie plus gueres besoin de pratiques , il est toujours bon d'expedier les vieilles ; quelque profession que l'on quitte , il en faut sortir avec honneur.



SCENE X.

Mr DUBOIS , Me THIBAUT ,
GABRILLON.

Me THIBAUT.

H E' bon jour , Monsieur Dubois , vous me paroissez bien affligé.

Mr DUBOIS.

Je me meurs de chagrin , Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Hé fy donc , vous n'y songez pas , après six semaines de veuvage , est-il seulement permis de se souvenir de sa femme , que pour se réjouir de n'en plus avoir ?

Mr DUBOIS.

Vous me soupçonnez de pleurer ma femme ? vous vous moquez de moi , je pense , ma douleur est bien plus raisonnable.

Me THIBAUT.

Hé, qui diantre la peut causer ? tout vous rit ,
la Charge est à vous , je suis seure de l'agrément.

Mr DUBOIS.

Il n'est plus temps. Je suis ruiné , Madame
Thibaut , ma petite fille vient de mourir entre
mes bras , d'une convulsion qui lui a pris tout
d'un coup sans àparence même de maladie.

Me THIBAUT.

Ah ! quel malheur ! Il faudra donc que vous
rendiez le mariage de votre femme à sa fa-
mille ?

Mr DUBOIS.

Vous voyez bien qu'il n'est plus question de
la Charge , & quand cette mort sera scüe.....

Me THIBAUT.

Elle ne l'est donc pas encore ?

Mr DUBOIS.

Il n'y avoit avec moi que la nourrice , à qui
j'ai donné vingt pistoles pour l'engager à ne
point parler que je n'aie mis ordre à mes af-
faires.

Me THIBAUT.

Cela est fort prudent. Et quel âge avoit la
petite fille ?

Mr DUBOIS.

Cinq mois & demi.

GABRILLON.

Madame ?

Me THIBAUT.

Paix.

GABRILLON.

Voilà à peu près l'âge de notre basse de
riele.

Me THIBAUT.

Tais-toi donc , sottre.

Mr DUBOIS.

Que dites-vous , Madame Thibaut ?

LA FEMME

Me THIBAUT.

Je songe à vous rendre un bon office.

Mr DUBOIS.

Comment ?

Me THIBAUT.

Certe femme n'y consentira jamais , Gabrillon ?

GABRILLON.

Que sçait-on ?

Mr DUBOIS.

Qu'elle est votre idée ?

Me THIBAUT.

Laissez-nous faire. Elle est pauvre , mais elle aime ses enfans.

GABRILLON.

Il n'y a que le prix qu'on y voudra mettre.

Mr DUBOIS.

Mais que je sçache....

Me THIBAUT.

Elle m'a fait souvenir d'une pauvre diablesse qui demeure à deux pas d'ici. Elle a une petite fille à peu près comme étoit la vôtre , si l'on pouvoit à force d'argent.... Je ne sçai si vous m'entendez ?

Mr DUBOIS.

Si je vous entens ! en suposant cette petite fille au lieu de la mienne , je pourrois acheter la Charge ; voyez , parlez , Madame Thibaut , je sacrifierai volontiers mille écus pour cette affaire.

Me THIBAUT.

Comment mille écus ? c'est trop de la moitié. Vous autres hommes vous jetez l'argent par les fenêtres , laissez-moi ménager la chose. Gabrillon , faites moi venir ici cette femme ?

GABRILLON.

• J'y vais , Madame.

Me THI.

Me THIBAUT.

Attendez , il vaut mieux que j'aille lui parler chez elle , & que vous ne paroissiez point dans tout cela. Pour rendre l'affaire plus secrète , il est bon qu'on ne connoisse pas seulement vôtre visage.

Me DUBOIS.

Que vous avez d'esprit , Madame Thibaut : Quel bonheur , si elle vient à bout de son entreprise !

SCENE XI.

Mr DUBOIS , GABRILLON.

GABRILLON.

Elle y réussira , je vous en répons. C'est la première femme de Paris pour toutes sortes d'affaires.

Mr DUBOIS.

Tu es heureuse de faire ton apprentissage sous une si habile personne.

GABRILLON.

Comme Madame est dans le goût de quitter , je vais bien-tôt me mettre en boutique.

Mr DUBOIS.

Elle doit être à son aise Madame Thibaut ?

GABRILLON.

Pas tant qu'on s'imagine , Monsieur , elle a fait de grandes pertes.

Mr DUBOIS.

Comment donc ?

GABRILLON.

La Justice lui a volé plus de la moitié de ses profits en amendes , en frais de Procureurs ,

droits de leurs Clercs , presens forcez , petites pensions involontaires à d'honnêtes personnes dont on a besoin. Cela monte au bout d'une année , & ceux qui se donnent le plus de peine ne sont pas ceux qui gagne le plus.

Mr D U B O I S.

Ta maîtresse n'a pas lieu de se plaindre ; elle fait souvent de bonnes affaires , dont tous les revenans-bons sont pour elle.

G A B R I L L O N.

Tout lui coûte , Monsieur , & vous ne sçauriez croire combien de gens elle tient à ses gages. Elle a douze Savoiards premierement.

Mr D U B O I S.

De ces froteurs ?

G A B R I L L O N.

Oùi , Monsieur , ce sont des émissaires admirables ; ces gens-là sçavent tous les tenans & les aboutissans des familles ; & nous en tirons de bons services. Nous avons outre cela près de trois douzaines de filles de chambre , une trentaine de cochers , & de plus de cent laquais.

Mr D U B O I S.

Voilà un grand équipage.

G A B R I L L O N

Nous les plaçons differemment dans les maisons où nous voulons avoir affaire , & il faut de petits gages particuliers à ces sortes de Messieurs-là.

Mr D U B O I S.

Ils les gagnent bien.

G A B R I L L O N.

Voici Madame.



SCENE XII.

Mr DUBOIS , Me THIBAUT,
GABRILLON.

Mr DUBOIS.

HE ! bien , ma chere Madame Thibaut ?
Me THIBAUT.

Laissez-moi un moment , je vous prie , j'ai
le cœur si serré que je ne puis parler.

Mr DUBOIS.

Qu'y a-t-il donc ?

Me THIBAUT.

Ce que c'est que la tendresse d'une mere.

Mr DUBOIS.

Nôtre affaire ne se fera point ?

GABRILLON.

C'est une femme qui aime sa petite fille au-de là
de l'imagination.

Me THIBAUT.

Ah ! Gabrillon , on a beau prêcher l'intérêt , la
nature est toujours la plus forte.

GABRILLON.

Cette pauvre mere , je lui sçai bon gré d'être
si sensible.

Mr DUBOIS.

Mais ne lui avez-vous rien offert ?

Me THIBAUT.

Pardonnez - moi vraiment ; cinq cens écus
d'abord , puis deux cens pistoles.

Mr DUBOIS.

Je vous avois dit d'aller jusqu'à mille
écus.

Mr THIBAUT.

C'est ce que j'ai fait.

Mr DUBOIS.

Hé bien ?

Me THIBAUT.

M'a-t'elle écoutée ?

Mr DUBOIS.

Ah ! Ciel !

Me THIBAUT.

Vous ne m'aviez point donné ordre de passer cette somme ; mais pourtant voici comme j'ai raisonné.

Mr DUBOIS.

Que je suis à plaindre !

Me THIBAUT.

Si Monsieur Dubois n'a cet enfant pour remplir le vuide que la petite fille défunte laisse dans sa famille, il sera obligé de rendre tout le bien de sa femme.

Mr DUBOIS.

Il m'en coutera plus de dix mille écus du mien, Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Je m'en suis bien doutée ; aussi je n'ai point hésité d'offrir encore un sac de mille francs.

Mr DUBOIS.

Hé bien ?

Me THIBAUT.

Elle est sourde. Autre sac de mille francs : car voyez-vous dans une affaire de cette conséquence, il n'est que d'aller vite en besogne.

Mr DUBOIS.

Cinq cens pistoles !

Me THIBAUT.

Comme si je n'avois point parlé.

GABRILLON.

Voilà une femme qui a bien du naturel ; Monsieur.

Mr DUBOIS.

J'en suis au desespoir.

Me THIBAUT.

Ne vous desesperez point. Deux mille écus l'ont émuë , les sept mille francs l'ont ébranlée , & les huit cens pistoles ont achevé de la déterminer.

Mr DUBOIS.

Huit mille francs , Madame Thibaut !

Me THIBAUT.

Dans le besoin pressant où vous en êtes , entre nous , Monsieur , c'est marché donné.

GABRILLON.

Assurément.

Me THIBAUT.

Allez vite prendre de l'argent, il n'y a point de temps à perdre.

Mr DUBOIS.

Sans aller chez moi , Madame Thibaut , voilà trois billets payables au porteur , les trois ensemble font quatre cens vingt mille livres plus que la somme.

Me THIBAUT.

Ah ! que vous êtes adroit , Monsieur Dubois , vous prétendez que pour mes épingles je me contente de ce petit surplus ; mais Gabrillon ?

Mr DUBOIS.

Voilà pour elle un diamant de quinze pistoles ; mais qu'elle prenne garde

Me THIBAUT.

Ne craignez rien , je vous répons.

GABRILLON.

Et moi je suis caution de Madame.

Me THIBAUT.

Adieu , retournez chez vous comme si de rien n'étoit , engagez la nourrice à se taire , & quand il fera nuit envoyez-moi votre carosse , je vous porterai l'enfant moi-même.

Adieu Madame Thibaut. Je n'aurois jamais cru que des enfans fussent une si chere marchandise.

GABRILLON.

Ma foi, Madame, voila la meilleure aubaine que vous aiez jamais eue.

Me THIBAUT.

Le Maître à chanter, ne s'en seroit pas défait à si bon compte.

GABRILLON.

En faveur des huit cens pistoles, vous devriez bien lui renvoyer son étui.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E , G A B R I L L O N .

L I S E T T E



MADEMOISELLE sera bien-tôt ici : on mettoit les Chevaux au carosse quand je suis sortie du logis. Son bon homme de mari est plus amoureux d'elle qu'il ne l'a jamais été : il faut sçavoir toutes les excuses qu'il lui a faites, d'avoir, cru ton

petit neveu. Enfin deux ensemble vont venir ici dans la meilleure intelligence du monde. Madame Thibaut est-elle avertie ?

GABRILLON.

Ne te mets en peine de rien : quoiqu'elle soit à la veille d'une grosse fortune , & prête à me remettre ses pratiques , elle fera encore cette affaire pour ta maîtresse : qu'elle vienne quand il lui plaira.

L I S E T T E.

Madame a besoin de ces dix pistoles pour paier cet Ingenieur qui a pratiqué cette trape dans son alcove.

GABRILLON.

Il est bien juste que ce soit le mari qui fasse ces frais-là.

L I S E T T E.

Assurément , ce sont des ameliorations qu'on fait à sa maison.

GABRILLON.

Voici quelqu'un.

L I S E T T E.

Adieu.



SCENE II.

Mr D E L A P R O T A S E ,
GABRILLON.

Mr D E L A P R O T A S E.

P Eut-on voir Madame Thibaut ?

GABRILLON.

Elle est empêchée.

Mr D E L A P R O T A S E.

J'aurois bien voulu lui parler.

Pour quelque habit de rencontre peut-être ?

Mr DE LA PROTASE.

Pour qui me prenez-vous ?

GABRILLON.

Monsieur . . .

Mr DE LA PROTASE.

Sçavez vous que vous parlez au premier homme du monde pour le Dramatique, à un bel esprit, à un Auteur du premier ordre ?

GABRILLON.

Vous êtes un bel esprit, Monsieur ? oh ! je ne m'étonne plus de vous voir si déguenillé, un habit en lambeaux est le just'au corps à brevet du Parnasse.

Mr DE LA PROTASE.

Ce que vous dites-là ne sont pas des vers à la louange de la Fortune ; néanmoins il n'est que trop vrai que c'est assez d'être bel esprit pour être mal avec elle.

GABRILLON.

Oh ! sur ce pied-là il faut que vous soiez plus bel esprit qu'un autre ; car il paroît qu'elle vous traite plus mal que pas un. J'ai bien vû des Auteurs ; mais tout franc, je n'en ai point encore vû de si mal relié que vous.

Mr DE LA PROTASE.

Patience.

GABRILLON.

Et si à le bien prendre, il vous en dévroit coûter moins qu'à qui que ce soit ; car votre taille ne peut passer tout au plus que pour un Indouze.

Mr DE LA PROTASE.

Laissez faire, si je puis parvenir à mettre une Pièce sur le Théâtre sans être sifflée, on me verra aussi bien étoffé qu'un autre.

GABRILLON.

Comment siflée ?

Mr DE LA PROTASE.

J'ai ce malheur là , je fais les meilleures pièces du monde , elles charment tous ceux à qui je les lis : mais à peine passent-elles dans la bouche des Comédiens , qu'on les sifle à faux bouton.

GABRILLON.

Il y a de certaines pièces comme cela , que les représentations gâtent. Si j'étois de vous , puisqu'elles réussissent si bien sur le papier , je me ferois apporter un fauteuil , & je les lirois moi-même en plein Théâtre.

Mr DE LA PROTASE.

J'ai un bien meilleur expédient que cela.

GABRILLON.

Qui est ?

Mr DE LA PROTASE.

D'aller directement au Roi.

GABRILLON.

Au Roi !

Mr DE LA PROTASE.

Où da , au Roi : ce n'est point son intention qu'on sifle personne , & c'est dans cette vue-là que je viens faire un accommodement avec ta maîtresse. Elle connoît toute la Cour : voici un Placet , qu'elle le fasse présenter par qui elle voudra , & je lui promets un quart de part dans toutes les pièces qu'on jouera dorénavant de moi , où l'on ne siflera pas.

GABRILLON.

Voilà pour elle un profit tout clair. Un Placet ! pourroit-on en avoir la lecture ?

Mr DE LA PROTASE.

Pourquoi non ? il n'est fait que pour être vu. Nous verrons , nous verrons , Messieurs du Par-

E s

terre , si vous sifferez à l'avenir les Auteurs & les Comediens , comme on siffe les linotes & les perroquets P L A C E T A U R O Y. Comme je ne puis faire pour moi , que je ne fasse en même tems pour tous les autres Poètes mes confreres , j'ai trouvé qu'il étoit à propos d'adresser mon Placet au nom de toute la communauté , des Auteurs de Paris s'entend.

G A B R I L L O N.

Oh ! c'est l'entendre.

Mr DE LA PROTASE lit.

A U R O I.

S I R E,

Les Auteurs modernes en Dramatique , tant en Vers qu'en Prose , de votre bonne Ville & Faux-bourgs de Paris , remontrent très humblement à Votre Majesté , qu'après avoir sacrifié leurs soins & leurs veilles aux plaisirs du public , leur zele seroit tous les jours mal reconnu par certains Quindans indiscrets , qui , de dessein prémédité , se transportent journellement és lieux où lesdits Auteurs font représenter leurs ouvrages , avec des apos à perdrix , des sifflets de Chaudronniers , & autres armes offensives , desquelles ils chargent sans miséricorde tout ce qui ose paroître d'Acteurs sur le Théâtre , avec tant de fureur . que le Comedien le plus intrepide est souvent contraint de lâcher pied , & de se retirer le cœur meurtri & tout percé de coups de sifflets.

G A B R I L L O N.

Malepeste , voila un stile bien concis.

Mr DE LA PROTASE.

Toutes mes piéces étoient écrites de cette location-là.

Et on les siffoit ?

MR DE LA PROTASE.

Il poursuit de lire.

Ecoutez , écoutez ceci. *Ah , SIRE , souffrirez-vous que le Théâtre qui est le symbole de la joie , devienne celui de la douleur ! Je ne doute point , SIRE , que les ennemis de la science ne représentent à V^ôtre Majesté que nous exigeons d'Elle une chose impossible , qu'il est naturel au Parterre de siffler , comme à nous de parler. Je n'ignore pas non plus qu'eux , SIRE , que Plin le Naturaliste dans son *Traité des Animaux* , au Chapitre du mouvement vocal , dit que l'homme parle , que le cerf brame , que le lion rugit , que le taureau meugle , que le cheval hannit , que l'âne brai , & que le parterre sifle ; je sçai , dis-je , tout cela comme eux , SIRE : mais V^ôtre Majesté fait tous les jours des choses si incroyables , que nous osons espérer. . . &c. Qu'en dis-tu ?*

GABRILLON.

Oh ! pour le coup , voilà les siffleurs pris pour dupes , & les marchands de sifflets ruinés.

MR DE LA PROTASE.

Je le crois comme cela Adieu , je te laisse mon Placet , fais-le voir à ta maîtresse ; si elle réussit , & que tu sois en goût de Comedies , tu n'as qu'à te renommer à la porte de Monsieur de la Protase , mon nom est le passe-par-tout du Théâtre.

GABRILLON.

Cela n'est pas de refus. Adieu , Monsieur de la Protase.

MR DE LA PROTASE.

Adieu ma fille , adieu.

GABRILLON.

Ah , ah , ah , l'extravagant personnage ! ce Monsieur de la Protase-là m'a la mine de n'être pas le moins fou de la communauté.



SCENE III.

GABRILLON, ERASTE.

E R A S T E.

Bonjour, ma chere Gabrillon.

G A B R I L L O N.

Ah, ah, c'est vous, Monsieur, je vous reconnois à présent. Vous voila dans vôtre naturel, je vais vous apporter une de vos écharpes.

E R A S T E.

Demeure folle, où est ra maîtresse?

G A B R I L L O N.

La voici tout à propos, comme si nous l'avions mandée.



SCENE IV.

Me THIBAUT, ERASTE,
GABRILLON.

Me THIBAUT.

QUoi, c'est vous, Monsieur le Conseiller? vous voila redevenu Officier.

E R A S T E.

L'habit bourgeois me portoit malheur, Madame Thibaut; je ne l'ai porté que vingt-quatre heures, il a pensé m'en coûter cher, je me suis remis dans mon centre.

Me THIBAUT.

Vous avez fort bien fait , le plumet vaut mille fois mieux que la robe.

ERASTE.

Le diable m'emporte si je le quitte. Je trouverai par ton moien peut-être quelque femme qui n'aura point de frere.

Me THIBAUT.

Vos affaires sont en mauvais état.

ERASTE.

J'ai cent mille francs de bien , je dois dix mille écus ; faute d'un peu d'argent comptant je suis ruiné.

Me THIBAUT.

Vous comptez deux fois le fonds , & vous oubliez la moitié des dettes.

ERASTE.

Non , je ne me flâte point , te dis-je ; mais avec cela je suis oberé.

Me THIBAUT.

En verité c'est grand domnage , & si vous disiez vrai , je me ferois une vraie affaire d'accommoder toutes les vôtres , & de vous marier avantageusement même.

ERASTE.

Tu plaisantes peut-être , Madame Thibaut ; mais je t'aurois plus d'obligation qu'à ma famille , & je n'en serois pas ingrat , sur mon honneur.

Me THIBAUT.

Vos manieres m'ont gagné l'ame. Entrez là-dedans , faites un memoire de votre bien , & de vos dettes sur tout ; mais qu'il soit fidèle : je me fais fort de trouver moien de vous tirer de l'embarras où vous êtes.

ERASTE.

Tu es une femme adorable.

LA FEMME
Me THIBAUT.

Entrez là-dedans , vous dis-je , voilà des gens qui ont affaire à moi ; quand j'aurai fini avec eux , je vous en dirai davantage.



SCENE V.

Me THIBAUT , ARDALISE ,
ORGON , GABRILLON.

GABRILLON.

C'est la maîtresse de Lisette , Madame.
Me THIBAUT.

Songez à m'apporter ces dentelles.

ARDALISE.

Ma pauvre Madame Thibaut , je ne sais pas ce que je ferois sans toi. Je ne puis me laisser de te venir voir.

Me THIBAUT.

Vous me faites bien de l'honneur , Madame.

ORGON.

Il est vrai que toutes les fois qu'elle sort , c'est toujours pour aller au Palais , ou chez Madame Thibaut. Si j'étois d'un temperament jaloux

Me THIBAUT.

D'un temperament jaloux ! fy , Monsieur , vous êtes pour cela une trop bonne pâte d'homme.

ARDALISE.

Lui ! croirois-tu bien , Madame Thibaut , qu'il a eu aujourd'hui la cruauté de me mettre de mauvaise humeur :

Me THIBAUT.

Ah ! quel meurtre , Monsieur,

O R G O N.

Je lui en ai demandé pardon , Madame Thibaut.

Me T H I B A U T.

Ah ! Madame , il n'y a rien à dire.

A R D A L I S E.

Vous pensez donc en être quitte ? vous sçavez la peine que je vous ai imposée.

Me T H I B A U T.

Comment ?

A R D A L I S E.

Quand il me fâche , je le mets à l'amande , & tu profites toujours de cet argent-là toi.

O R G O N.

Elle fait de moi tout ce qu'elle veut : pour l'affaire d'aujourd'hui elle m'a taxé à lui donner un bureau. C'à voions , ma petite femme on t'a dit que Madame Thibaut en avoit un , n'est-ce pas ?

Me T H I B A U T.

On ne me l'a point encore apporté ; je ne l'attens que dans deux jours.

A R D A L I S E.

Voilà nos pas perdus , je suis au desespoir.

O R G O N.

Ne te chagrine donc point , mignonne , tu te feras malade.

A R D A L I S E.

Cela vous est bien facile à dire , & vous vous croiez par-là dégagé de paier l'amende.

O R G O N.

Non , je suis prêt à consigner , tu n'as qu'à vouloir.

G A B R I L L O N *revenant.*

Madame , voilà cette garniture qu'on vous renvoie.

A R D A L I S E.

Qu'est-ce , Madame Thibaut ? voions cette garniture , elle est à vendre.

Vous qui êtes un si bon mari , Monsieur , vous devriez bien acheter cela pour Madame.

O R G O N.

Elle a tant de dentelle , Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

Elle n'en a point de si belles , sur ma parole.

O R G O N.

Ah ! fy , voilà un dessein bien broüillé.

A R D A L I S E.

Ah ! mon fils , vous n'y songez pas , il n'y a point du tout de confusion dans cet ouvrage.

O R G O N.

Non , mais les fleurs sont trop détachées , & elles courent trop les unes après les autres.

A R D A L I S E.

Que dites-vous ? c'est ce qui en fait la beauté , & pour moi je n'ai jamais rien vû de plus agréable.

Me THIBAUT.

Vous êtes de fort bon goût , Madame.

A R D A L I S E.

Je ne puis me lasser de le voir.

O R G O N.

Repliez , repliez cela , Madame Thibaut. Crois-moi , mignonne , rien n'use tant la vûë que de regarder fixement des dentelles.

G A B R I L L O N.

Celle qui les a achetées est bien fâchée de ne les pouvoir porter.

A R D A L I S E.

Et qui l'en empêche ?

G A B R I L L O N.

Son mari est mort subitement : il n'y a que trois jours qu'il est enterré.

A R D A L I S E.

HA!

O R G O N.

Mignonne , comme tu cries.

A R D A L I S E.

Ah ! mon fils , pour peu qu'une femme aime son époux , peut elle entendre parler de la mort d'un mari , sans mourir elle-même de douleur ?

O R G O N.

Voilà une femme qui m'aime bien , Madame Thibaut.

M e T H I B A U T.

Assurément.

A R D A L I S E

Ah Ciel ! que t'ont fait les maris , pour être sujets à la mort comme les autres hommes ?

O R G O N.

Là , ma mie , là , je ne mourrai point , tiens , va , je te le promets.

A R D A L I S E.

Je ne sçai comme vous l'entendez : mais pour moi cher petit mari , je prétends mourir la première.

O R G O N.

Hé ! bien oui , ma mie , tout ce que tu voudras. Elle avoit bien affaire aussi de lui parler de mort & d'enterrement.

M e T H I B A U T.

C'est une sotte qui ne sçait pas la conséquence des choses qu'elle dit.

G A B R I L L O N.

Dame , qui va deviner qu'une femme aime de cette force-là ?

O R G O N.

Cela n'est pas convenable.

A R D A L I S E.

Je serois bien injuste de ne vous pas aimer , un mari qui ne m'a jamais refusé la moindre chose.

Pour cela non , elle n'a qu'à souhaiter , Madame Thibaut.

Me THIBAUT.

A qui le dites-vous ? je le sçai mieux que personne. Voila un habit que je lui ai vendu , par exemple , elle le trouvoit trop cher ; n'est-ce pas vous qui le lui avez fait prendre malgré elle ?

ARDALISE.

En fait-il d'autres ?

ORGON.

Je ne m'en repens point : cet habit-là lui a fait honneur.

GABRILLON.

Et à vous aussi , Monsieur.

ORGON.

Et si vous ne me l'avez fait paier que treize pistoles en treize piéces.

Me THIBAUT.

Je donne tout pour rien : ces dentelles ne sont que de dix pistoles encore.

ORGON.

Dix pistoles , mignonne , dix pistoles ! ha ! je les donne de tout mon cœur.

ARDALISE.

Non , mon petit ami : croiez-moi , n'allez point mettre-là de l'argent , je vous fais faire d'ailleurs tant de dépenses inutiles.

ORGON.

Tais-toi , mignonne , c'est avoir les choses pour rien. Tenez , Madame Thibaut , voila dix louis d'or , la passe est pour le vin du marché.

Me THIBAUT

Vous faites trop bien les choses , Monsieur.

ORGON.

Mais à condition que vous avertirez ma pe-

cette femme quand il vous viendra de ces rencontres-là.

Me THIBAUT.

Oh ! Monsieur , je n'ai garde d'y manquer. Cascares , portez cela dans le carrosse de Madame.

ARDALISE.

Au moins , mon fils , c'est sans préjudice de l'amende.

ORGON.

Quand ce bureau sera venu , que nous le sçachions au moins.

Me THIBAUT *bas*.

Que ferai je de cet argent ?

ARDALISE.

Tu donneras cent francs à Lisette , le reste est pour toi.

ORGON.

Allons , ma mour , allons essayer la garniture. Je meurs d'impatience de voir si cela te siéra bien.

ARDALISE.

Adieu , Madame Thibaut.



SCENE VI.

Me THIBAUT , GABRILLON.

GABRILLON.

PAr ma foi , voila un bon homme , & une habile homme

Me THIBAUT.

Mais Erasme est long-temps après son mémoire , la liste de ses dettes est un peu longue. Ah , ah ! voici nôtre vieille Marchande de marée : elle

veut un mari à toute force , je ne sçai pas qui voudra l'être. Va dire à Erasme qu'il se dépêche.

SCÈNE VII.

Me TORQUETE , Me THIBAUT.

Me TORQUETE.

H Um , hum , avez-vous songé à moi , ma chere Madame Thibaut ? vous avez tant d'affaires. ...

Me THIBAUT.

Si j'y ai songé , Madame Torquette ? J'ai un magasin de maris à vous offrir. Vous n'avez qu'à me dire comme il vous le faut ; car nous ne nous sommes point encore assez expliquées.

Me TORQUETE.

Comme il me le faut ? Helas ma pauvre Madame Thibaut , j'aurai beau chercher , je n'en trouverai jamais qui vaille le défunt. Hum , hum.

Me THIBAUT.

Hé , qui vous contraint d'en chercher ? voilà de nos veuves ! le mari meurt à Pâques , portion de lit à louer pour la saint Jean.

Me TORQUETE.

Comment voulez-vous que je fasse ? Si vous sçaviez le peu de cas que l'on fait d'une veuve ; j'ai des enfans qui me manquent de respect , des fermiers qui ne me paient point , des creanciers qui me persécutent : il n'y a pas jusqu'à un fripon d'Apotiquaire , qui , comme je sortois de chez moi , a eu l'insolence de me donner ses parties en presence de dix personnes. Hum , hum.

Me THIBAUT.

Voilà une mauvaise toux, Madame Torquete.

Me TORQUETE.

Je ne l'ai que par habitude.

Me THIBAUT.

Mais vraiment cela m'étonne que vous soiez ainsi persécutée. Vous êtes si riche.

Me TORQUETE.

J'aurai, mes comptes faits, plus de quatre cent & tant de mille livres : mais comme il n'y a que cinq semaines & trois jours que le pauvre Monsieur Torquete est défunt ; nos affaires ne sont point encore réglées, mes enfans me font enrager ; & un mari, Madame Thibaut, m'est absolument nécessaire. Hum, hum.

Me THIBAUT.

Je vous entens, vous ne vous mariez simplement que pour avoir un appui

Me TORQUETE.

Justement.

Me THIBAUT.

Ainsi vous ne vous souciez pas fort d'avoir un jeune homme ?

Me TORQUETE.

Un jeune homme, ha l'horreur ! il seroit beau qu'on me prît pour la grand'-mere de mon mari, comme il est arrivé à des femmes de ma connoissance !

Me THIBAUT.

Oùï, mais il ne faut pas aussi qu'il soit si vieux ? car enfin quelle protection pourriez-vous attendre d'un homme de soixante ans, par exemple ?

Me TORQUETE.

Ah ! soixante ans, fy.

Me THIBAUT.

Eh bien, cinquante-cinq ?

Me TORQUETE.

Mais, Madame Thibaut, vous n'y songez pas. Qui est l'homme qui songe à se marier à cet âge-là ? Hem.

Me THIBAUT.

Et un de cinquante ?

Me TORQUETE.

Qu'elle est la femme qui en voudroit ?

Me THIBAUT.

C'est-à-dire que vous butez à un de quarante ?

Me TORQUETE.

Voulez-vous que je vous parle à cœur ouvert ?

Me THIBAUT.

Vraiment c'est plus vôtre affaire que la mienne.

Me TORQUETE.

C'est que comme mes enfans sont jeunes, pour les tenir plus long-temps dans leur devoir, ils auroient besoin d'un beau-pere qui ne vieillit pas si-tôt.

Me THIBAUT.

Et vous dites que vous ne voulez pas d'un jeune homme ?

Me TORQUETE.

Hé mais ! un homme est-il si jeune à vingt-sept ou vingt-huit ans, par exemple ? Je sçai bien ce que je fais ; voyez-vous.

Me THIBAUT.

On le voit bien.

Me TORQUETE.

Plus j'aurai d'enfans de ce mariage, & plus ce sera me vanger des enfans du premier lit.

Me THIBAUT.

Vous avez du fiel, Madame Torquete, vous aimez les vengeances qui durent.

Me TORQUETE.

Ce sont des coquins que je ne sçauois trop
unir.

Me THIBAUT.

Tenez , voila peut-être l'homme de Paris le
plus propre à vous vanger de vos enfans.

Me TORQUETE.

Ah ! que voila bien ce qu'il me faudroit.

Me THIBAUT.

Gardez-vous bien de toussler au moins.

Me TORQUETE.

Je me retiendrai , laissez-moi faire



SCENE VIII.

Me THIBAUT , Me TORQUETE ,
ERASTE.

ERASTE.

Tiens , ma chere Madame Thibaut , voila
le mémoire de mes dettes aussi fidele que
tu me l'as demandé.

Me THIBAUT.

Paix , remettez ce papier dans votre poche.
Voila une riche veuve que je prétens vous faire
épouser.

Me TORQUETE.

Hem , hem , hem.

ERASTE.

Voila une riche veuve qui a un vilain rhume.

Me THIBAUT.

Eh ! tant mieux. Combien de maris voudroient
que leurs femmes en eussent un semblable !

ERASTE.

Mais tu vois bien...

Serrez ce papier , vous dis-je , & retournez dans ma chambre , j'ai à vous parler.

Me TORQUETE.

Comme il me regarde , ma physionomie lui revient sans doute.

Me THIBAUT à Madame Torquete.

Je vais sonder un peu ses sentimens , & je reviendrai dans un moment vus en rendre compte.



SCENE IX.

Me TORQUETE seule.

Où , oui , faites Ah ! le beau jeune homme ! Il s'en faut bien , ma foi , que Monsieur Torquete fût coupé de ce sens-là. Mais qu'est-ce qui est tombé de ses proches ? ne seroit-ce point quelque lettre de galanterie ? Voions un peu cela. La jeunesse est sujette à caution quelquefois.

Elle lit.

Mémoires de ce que je dois.

Oh , ho , voici de quoi me rendre sçavante.

Premièrement , huit cent pistoles au Chevalier Codille , pour argent du jeu.

Ah , ah ! c'est donc un joüeur.

A la Touprix , pour façons de jupes & de manteaux , trois mille livres.

Où da , je me doutois bien qu'il y avoit ici du cotillon.

A Forel , tant en bouteilles de vin , que pour les repas portez en Ville.

Il est yvrogne par-dessus le marché.

A la Fresnaie...

Voions

Voions le total , je n'aurois jamais fait. Où donc est-il ? la légende est longue.

Somme totale , vingt-neuf mille livres.

Et je voudrois après cela de ce Damoiseau ? hem , hem : à quelque chose le malheur est bon , je n'ai qu'à tousser tout à mon aise.



SCENE X.

Me THIBAUT , Me TORQUETE ,
ERASTE.

• Me THIBAUT.

N Otre affaire va le mieux du monde.

Me TORQUETTE.

Hem , hem , hem.

Me THIBAUT.

Et fy , donc vous n'y songez pas.

Me TORQUETTE.

Laissez-moi tousser , l'affaire est rompuë.

Me THIBAUT.

Comment donc ?

ERASTE *revenant.*

Vous voilà terriblement enrhumée , Madame.

Me TORQUETE.

Vous voiez , Monsieur

ERASTE.

Il est cruel qu'une aussi aimable personne.

Me TORQUETTE.

Croiez-moi , Monsieur , ne faites point de dépense en complimens. Je ne suis point d'humeur à paier pour vous ni Forel , ni le Chevalier Codille.

Me THIBAUT.

En voici bien d'une autre.

ERASTE.

Que veut dire ceci ? aurois-je ? . . .

Me TORQUETE.

Il faut vous tirer de peine , Monsieur. Tenez , voilà ce qui m'en a tant appris.

Me THIBAUT.

à Madame Torquete. à Eraste.

Vous jouiez de bonheur. Quelle étourderie ?

ERASTE lit.

Du septième Octobre. Quatre francs pour une médecine. Vous me donnez des parties d'Apoticaire , Madame ?

Me TORQUETE.

Pardon , Monsieur , j'ai pris un papier pour l'autre.

ERASTE.

Non pas , s'il vous plaît. Vous avez vû mon mémoire , je profiterai de la méprise.

Me TORQUETE.

Cela ne se fait point.

ERASTE.

Memoire des drogues & médicamens qui ont été fournis pour l'entretienement de la santé de Madame Torquete.

Me TORQUETE.

Mais , Monsieur.

ERASTE.

Doucement , s'il vous plaît , Madame Torquete.

Premierement , pour avoir pendant quinze jours étudié le temperament de Madame , deux cens cinquante livres.

Oh ! je ne croiois pas que les Apoticaire fussent paier leurs spéculations.

Me TORQUETE.

Vous me poussez furieusement , Monsieur ,
Hem , hem.

ERASTE.

Donnez - vous patience , Madame Torque-
te.

*Pour avoir trois fois la semaine pendant un an ,
remonté de filasses neuve les pompes avec quoi Ma-
dame prend ses remèdes.*

Vous vous faites pomper , Madame Torque-
te ?

Me TORQUETE.

Mort de ma vie , rendez-moi mes parties , on
ne les a pas faites pour vous divertir.

ERASTE.

En donnant donnant , Madame , Torquette ,
rendez-moi mon mémoire , ce n'est pas pour
vous que je l'ai dressé.

Me TORQUETE

Le voilà , Monsieur , votre mémoire.

ERASTE.

Et voilà vos parties , Madame.

Me TORQUETE.

Ne me parlez jamais de mariage , Madame
Thibaut , m'en voilà dégoûtée pour toute ma
vie.

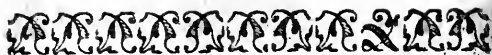
Me THIBAUT.

Si Monsieur ne vous accommode pas , je vous
en ferai voir d'autres.

ERASTE.

La vieille folle !





SCENE XI.

Me THIBAUT, ERASTE.

Me THIBAUT.

Vous l'avez un peu trop poussée , - malgré votre memoire les choses auroient pû se encore.

E R A S T E.

Moi , j'aurois épousé Madame Torquette , ma pauvre Madame Thibaut ? voilà deux aventures dans le même jour qui me persuadent , & malgré le desordre de mes affaires , j'aime mieux vivre garçon mal-aisé , que d'avoir obligation à une vieille ou à une coquette. Adieu , je te laisse mon memoire , si tu peux me rendre service , je n'en serai pas méconnoissant.



SCENE XII.

Me THIBAUT, GABRILLON.

GABRILLON.

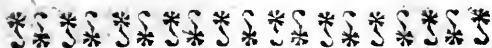
J'Attendois qu'il sortit pour laisser entrer Cleante.

Me THIBAUT.

Va-t-il long-tems qu'il est revenu ?

GABRILLON.

Il ne fait que d'arriver , le voici.



SCENE XIII.

Me THIBAUT, LA RAME'E,
GABRILLON.

LA RAME'E.

LE contrat est dressé, Madame, il ne manque plus rien à mon bonheur qu'un mot de votre belle main. Montons dans mon carosse, Madame, & venez le mettre, ce moi précieux, qui va m'assurer toute la félicité de ma vie.

Me THIBAUT.

Ce moment me fait trembler; Cleante, & la présence d'un Notaire....

CASCARET.

Madame, voilà un Monsieur le Commissaire qui vient vous rendre visite en robe détroussée,

Me THIBAUT.

Ah! juste Ciel! que pourroit-ce être?

LA RAME'E.

Qu'est-ce, Madame?





S C E N E X I V.

Me THIBAUT, LE COMMISSAIRE,
DORANTE, LA RAME'E,
GABRILLON.

LE COMMISSAIRE.

N'Est-ce pas vous qu'on appelle Madame Thi-
baut, Madame ?

Me THIBAUT.

Ne me perdez pas, Monsieur, je vous en
conjure.

LA RAME'E.

Ceci ne prend pas un bon train.

DORANTE.

Oùï, Monsieur, c'est une coquine qui a re-
celé de la vaisselle que mon fils a volée à
sa mere.

LA RAME'E.

Messieurs, prenez garde à ce que vous faites,
Madame est une femme de qualité.

DORANTE.

Point, Monsieur ? mon fils m'a tout dit. C'est
une malheureuse qui sous prétexte de reven-
dre des hardes, a mille nippes à un chacun,
dont elle se fait honneur, pour attraper quel-
que dupe.

LA RAME'E.

Comment, Madame de Bretagne, vous vous
jouiez à un Gascon, & à un Gascon Capitaine ?



SCENE DERNIERE.

Me THIBAUT, LE COMMISSAIRE,
JOLICOEUR, DORANTE,
LA RAME'E.

LA RAME'E.

TU vois , mon pauvre Jolicœur , le plus infortuné de tous les hommes.

JOLICOEUR.

Comment donc ? sçais-tu déjà que Cleante notre Capitaine est là bas ?

LA RAME'E.

Que me dis-tu ?

JOLICOEUR.

Que te voilà pris comme un sot. Le Guet à cheval est à la grande porte , & le Guet à pied à celle de derrière ; regarde par où tu veux sortir.

LA RAME'E.

Moi sortir ? quelque sot. Je m'enfonce dans l'appartement ; s'ils ont affaire de moi , qu'ils y viennent.

Me THIBAUT.

Quoi ! vous n'êtes donc pas Cleante ?

LA RAME'E.

Ce ne sont plus-là vos affaires. A fourbe , fourbe & demi , Madame : finissez avec ces Messieurs , je vous conseille.

Me THIBAUT.

Quelles aventures !

DORANTE.

Vous voyez bien , Monsieur , qu'on ne peut

manquer de s'assurer de cette coquine-là.

Me THIBAUT.

Hé! point de bruit, Messieurs, je vous prie,
je rendrai la vaisselle & les trois cens pistoles.
Passons là-dedans, vous serez contents de moi.

LE COMMISSAIRE.

Allons, Monsieur, il faut que chacun vive.

F I N.

LES
BOURGEOISES
A LA MODE,
COMEDIE.

Représentée pour la première fois le 15.
Novembre 1692.



A C T E U R S.

Mr SIMON , Notaire.

ANGELIQUE , Femme de Monsieur Simon.

Mr GRIFFARD , Commissaire.

ARAMINTE , Femme de Monsieur Griffard.

MARIANE , Fille de Monsieur Simon.

LISETTE , Fille de chambre d'Angelique.

Me AMELIN , Marchande.

LE CHEVALIER , Amoureux de Mariane.

FRONTIN , Intrigant.

Mr JOSSE , Orfèvre.

JASMIN , Laquais d'Angelique.

La Scene est à Paris, dans le logis de Mr Simon.



LES
BOURGEOISES
A LA MODE,
COMEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.
LE CHEVALIER , FRONTIN.

LE CHEVALIER.



E' bien, Frontin, as-tu donné mon billet à Lisette ?

FRONTIN.

J'arrive comme vous, je n'ai encore vu personne : mais j'ai appris en Ville une très fâcheuse nouvelle.

LE CHEVALIER.

Quelle nouvelle ? de quoi s'agit-il ?

116 LES BOURGEOISES
FRONTIN.

Il faut quitter ce pais-ci.

LE CHEVALIER.

Et la raison ?

FRONTIN.

Il s'y forme un orage épouvantable.

LE CHEVALIER.

Comment ?

FRONTIN.

On a fait de mauvais rapports à la Justice.

LE CHEVALIER.

A la Justice ! que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux mille écus qu'il venoit de roucher pour faire cette Compagnie de Cavalerie.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

FRONTIN.

Il est fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.

Tu me dis là une belle nouvelle, hé qui en doute ?

FRONTIN.

Ce n'est pas tout, il a eu l'indiscrétion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour lui.

FRONTIN.

Tant pis pour vous, car on informe.

LE CHEVALIER.

Que cela ne t'embarasse point, je me tirerai bien d'affaire.

FRONTIN.

Ecoutez, vous menez une vie diablement libertine, franchement.

Cela commence à me fatiguer , je te l'avoue.
FRONTIN.

Nous sommes furieusement décriez dans Paris.

LE CHEVALIER.

Si le dessein que j'ai peut réussir , je réparerai cela quelque jour.

FRONTIN.

Il n'y a presque plus que cette maison où vous ne soiez pas tout-à-fait connu.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher d'en profiter.

FRONTIN.

C'est bien dit , attrapons encore ces gens-ci , & faisons grace au reste de la nature.

LE CHEVALIER.

La petite fille de Monsieur le Notaire , chez qui nous sommes , l'aimable & jeune Mariane , est un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.

FRONTIN.

Et sa belle mère , Madame la Notaire , une des plus grandes dépensières qu'il y ait au monde , il ne lui manque que de l'argent.

LE CHEVALIER.

C'est une femme de fort bon sens , qui aime les plaisirs , le jeu , la compagnie ; & depuis deux jours je me suis avisé de lui persuader de donner à jouer chez elle , pour avoir occasion d'y venir plus souvent , & pouvoir entretenir Mariane de la tendresse que j'ai pour elle.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé : mais Monsieur le Notaire que dira-t-il à cela ?

LE CHEVALIER.

Lui ? c'est un bon-homme qui n'a presque pas le sens commun.

118 LES BOURGEOISES

FRONTIN.

Cependant il n'a pas le goût mauvais ; il est amoureux d'Araminte, comme vous sçavez.

LE CHEVALIER.

De la femme du Commissaire ?

FRONTIN.

Justement. C'est moi qui suis le confident de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Ne le voila pas mal adressé , Araminte & sa femme sont intimes amies

FRONTIN.

Cela ne gêtera rien ; au contraire si elles ont de l'esprit elles profiteront de l'aventure , & pour vous si vous en usez bien avec moi ; car enfin nous nous connoissons comme vous sçavez. Il faut être bon Prince, nous tâcherons de vous faire épouser Marianne. Voici déjà vôtre billet que je vais donner à Lisette. Allez cependant songer à faire taire le petit homme aux deux mille écus. Dans l'affaire où vous allez vous embarquer, une aventure d'éclat ne vaudroit pas le diable.



SCENE II.

FRONTIN *seul.*

L'Heureuse chose que d'être né avec de l'esprit. Oh ! pour cela Monsieur le Chevalier est un des premiers hommes qu'il y ait au monde. Le jeu, les femmes, tout ce qui sert à ruiner les autres , est ce qui lui fait faire figure , & tout son revenu n'est qu'en fonds d'esprit. Patience , je ne dis mot ; mais ma foi

s'il ne fait ma fortune avec la sienne, je gâterai bien ses affaires.



S C E N E III.

FRONTIN, LISETTE.

L I S E T T E.

A H ! ah ! c'est toi ? bon-jour, Frontin.

F R O N T I N.

Bon-jour Lisette. Ta maîtresse est-elle habillée ?

L I S E T T E.

Oùi, mais c'est une grande merveille, & nous n'avons pas coutume d'être si diligentes.

F R O N T I N.

Et sçais-tu bien qu'il est près de midi ?

L I S E T T E.

Cela ne fait rien, comme nous ne nous couchons que le matin, nous ne nous levons que le soir ordinairement.

F R O N T I N.

Et vous vous promenez toute la nuit ?

L I S E T T E.

Oh ! cela va bien changer. Monsieur le Chevalier a conseillé à Madame d'établir ici avec Araminte de petites parties de plaisir & de jeu. Nous ne sortirons plus si souvent ; & dans le fonds il y a quelque raison, il vaut mieux recevoir chez soi compagnie que de l'aller chercher en Ville.

F R O N T I N.

Et le mari sçait-il quelque chose de ce dessein ?

120 LES BOURGEOISES
L I S E T T E.

Non pas encore. Mais quand cela sera ne le verra-t-il pas bien sans qu'on lui dise ? c'est un homme qui n'est pas tout-à-fait le maître , comme tu sçais.

F R O N T I N.

Bon , pour faire la femme de qualité , on dit que ta maîtresse le fait quelquefois passer pour son homme d'affaires.

L I S E T T E.

Le grand malheur ! Est-ce ici la seule maison de ta connoissance où les maris ne sont que les premiers domestiques de leurs femmes ?

F R O N T I N.

Il y a mille Bourgeoises dans ce goût-là.

L I S E T T E.

Il n'est rien tel que de mettre les gens sur un bon pied.

F R O N T I N.

Oh diable , pour bien dresser un mari tu es la première fille du monde.

L I S E T T E.

Venons au fait. Qu'est ce qui t'amène ici ?

F R O N T I N.

Bien des choses. J'y viens de la part d'Araminte , de celle de Monsieur le Chevalier , & de la mienne.

L I S E T T E.

Comment de la tienne ?

F R O N T I N.

Oùi ; mon enfant , j'ai une impatience terrible de devenir ton premier domestique.

L I S E T T E.

Rien ne presse encore. Veux-tu parler à Madame ?

F R O N T I N.

Oùi vraiment , comme laquais d'Araminte , j'ai un billet à lui rendre.

L I S E T T E.

Hé ! bien , viens , tu n'as qu'à me suivre.

F R O N T I N.

Et attends ; attends , comme valet de chambre de Monsieur le Chevalier , j'ai des affaires serieuses à te communiquer.

L I S E T T E.

Comment donc , tu te mêles de bien des métiers , à ce qu'il me semble ?

F R O N T I N.

Il est vrai , je suis le garçon de France le plus employé , valet de chambre de l'un , laquais de l'autre , grison de celle-ci , espion de celle-là ; je fais tout avec une discretion admirable. Dans la plupart des aventures dont je me mêle , je suis presque toujours pour & contre , je conduis quelquefois les affaires de la femme & celles du mari tout ensemble , je sçai toujours tout , & ne dis jamais rien , & je ne cherche qu'à faire plaisir à tout le monde.

L I S E T T E.

Voilà un fort joli caractère. Mais dis vite , qu'as-tu à me faire sçavoir de la part du Chevalier ?

F R O N T I N.

Qu'il est amoureux de Mariane.

L I S E T T E.

De Mariane ?

F R O N T I N.

Oùi d'elle-même , & il m'a chargé de te la demander en mariage.

L I S E T T E.

En mariage à moi ?

F R O N T I N.

Est-ce que tu ne sçais pas que pour épouser des filles de Bourgeois , ce n'est point aux peres que de jeunes gens de condition s'adressent à présent ?

122 LES BOURGEOISES
L I S E T T E.

Non ?

F R O N T I N.

Non vraiment , cela étoit bon autrefois : mais aujourd'hui les manieres sont bien différentes , on prend seulement l'aveu de la petire fille de chambre , & quand on ne peut plus cacher la chose , on en informe la famille.

L I S E T T E.

Cela est de fort bon sens. Monsieur le Chevalier a-t-il expliqué son amour ?

F R O N T I N.

Ses yeux ont tâché de se faire entendre.

L I S E T T E.

Hé bien ?

F R O N T I N.

Ceux de Mariane n'ont rien compris : mais pour rendre la chose plus intelligible , voilà un petit billet que tu es priée de lui faire lire.

L I S E T T E.

Très-volontiers.

F R O N T I N.

Nous en aurons bien-tôt réponse ?

L I S E T T E.

C'est ce que je ne sçai point , Mariane n'est pas souvent avec sa belle-mere : Monsieur le Notaire , qui est Bourgeois depuis les pieds jusqu'à la tête , ne veut pas que sa fille prenne les manieres de sa femme , & nous n'avons point avec elle tout le commerce qu'elle voudroit bien avoir avec nous.

F R O N T I N.

Voici ta maîtresse.



SCENE IV.

ANGELIQUE , FRONTIN ,
L I S E T T E .

ANGELIQUE.

L n'est encore venu personne ? Ah te voilà que veux-tu , Frontin ?

F R O N T I N .

Vous rendre un billet d'Araminte , Madame à *Lisette*.

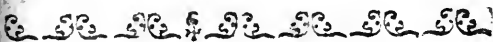
Songez à celui de Monsieur le Chevalier.

L I S E T T E .

Ne te mets pas en peine,

ANGELIQUE *après avoir lu*.

Voilà qui est bien. Puisqu'elle doit venir , il n'y a point de réponse , je la lui ferai moi-même.



SCENE V.

ANGELIQUE , L I S E T T E .

ANGELIQUE.

L *Lisette*.

L I S E T T E ,

Madame.

ANGELIQUE.

Mon mari est amoureux d'Araminte.

L I S E T T E .

Lui , Madame ! seroit-il possible ?

124 LES BOURGEOISES
ANGÉLIQUE.

Elle me l'écrit.

L I S E T T E.

Et vous n'êtes pas plus intriguée ?

ANGÉLIQUE.

Intriguée ! par quelle raison ? Cette femme est de mes amies , & tu sçais que je ne suis pas jalouse.

L I S E T T E.

Vous avez raison , la jalousie est une passion bourgeoise , qu'on ne connoît presque plus chez les personnes de qualité.

ANGÉLIQUE.

Ey , cela ne mérite pas seulement que l'on y fasse attention : parlons d'autre chose. Sçais-tu bien que je commence à me repentir de m'être laissée persuader de donner à jouer chez moi ?

L I S E T T E.

Et comment donc ? quoi vous ne sçavez jamais ce que vous voulez. Mort de ma vie vous êtes bien plus femme qu'une autre.

ANGÉLIQUE.

Oh ! ne me querelle donc point , je te prie ; tu me mettrois de mauvaise humeur.

L I S E T T E.

Hé ! comment ne vous pas quereller ? il ne tient qu'à vous d'être parfaitement heureuse ; belle , jeune , bien-faite , spirituelle , vous êtes aimée de tous ceux qui vous voient , & vous avez le bonheur de n'aimer personne que votre mari , que vous n'aimez gueres ; vous êtes sans aucune passion dominante , que celle de vos plaisirs ; vous avez en moi une fille dévouée à tous vos sentimens , quelques déraisonnables qu'ils puissent être , & vous ne cherchez qu'à troubler la tranquillité de votre vie par des inégalitez perpétuelles.

ANGELIQUE.

Que veux-tu que je te dise ? je suis dans des situations qui ne me plaisent point du tout.

L I S E T T E.

De quoi vous plaignez-vous ?

ANGELIQUE.

De quoi je me plains ? N'est-ce pas une chose horrible que je ne sois que la femme d'un Notaire ?

L I S E T T E.

Oùi , & d'un Notaire qui s'appelle Monsieur Simon encore : cela est chagrinant , je vous l'avouë ; & vous n'avez ni l'air , ni les manieres d'une Madame Simon

ANGELIQUE.

N'est il pas vrai que j'étois née pour être tout au moins Marquise , Lisette ?

L I S E T T E.

Assurément : mais aussi , Madame , ne faites-vous pas comme si vous l'étiez :

ANGELIQUE.

Non vraiment , ma pauvre Lisette , je n'ose médire de personne , je ne puis risquer la moindre petite querelle avec des femmes qui me déplaisent , je suis privée du plaisir de me moquer de mille ridicules ; enfin , Lisette , quand on a de l'esprit , il est bien fâcheux , faute de rang & de naissance , de ne pouvoir le mettre dans tout son jour.

L I S E T T E.

Hé pourquoi vous contraindre ? qui vous retient ? abandonnez-vous toute à votre genie , commencez par donner à jouer , recevez grand monde : il y a mille Bourgeoises des plus roturières qui n'ont pas d'autre titre pour faire les femmes de conséquence.

ANGELIQUE.

Hé bien n'en parlons plus , Lisette , c'en est fait , me voila déterminée.

L I S E T T E.

Nous avons déjà dans nos intérêts un Commissaire , Madame , le mari d'Araminte ; & ce n'est pas peu de chose à Paris pour des joueuses de profession , que la faveur d'un Commissaire.

A N G E L I Q U E.

Ne comptons point trop là - dessus , le mari d'Araminte est un homme fort extraordinaire , & qui n'aime point à faire plaisir à sa femme.

L I S E T T E.

Il n'importe , je veux vous ménager sa protection moi , laissez-moi faire. Ce qui m'embarrasse le plus , c'est que nous ne sommes pas bien en argent comptant.

A N G E L I Q U E.

Et que je ne sçai quel tour faire à mon mari pour en attraper ; l'affaire de mon diamant l'a déjà mis dans une colere épouvantable.

L I S E T T E.

Il commence pourtant à croire que vous l'avez en effet perdu , & il me semble que nous pourrions à présent risquer de le vendre.

A N G E L I Q U E.

Point du tout , il a fait courir des billets chez les Orfèvres.

L I S E T T E.

Hé bien , mettons-le en gage , Madame , c'est de l'or en barre.

A N G E L I Q U E.

Je suis trop lasse des usuriers,

L I S E T T E.

Vous avez pourtant l'air d'en avoir encore long-temps affaire.





SCENE VI.

ANGELIQUE , LISETTE ,
JASMIN.

JASMIN.

M Adame Amelin , vôtre Marchande de
modés...

LISETTE.

C'est de l'argent qu'elle vous demande.

ANGELIQUE.

Je n'en ai point à lui donner.

LISETTE.

Comment faire ?

ANGELIQUE.

Il me prend envie de lui en emprunter ; Li-
sette , elle est fort riche cette Madame Amelin.

LISETTE.

Lui en emprunter ? vous n'y songez pas.

ANGELIQUE.

Pourquoi non ? c'est une commission que je
te donne.

LISETTE.

A moi , Madame :

ANGELIQUE.

A toi-même. Voila ce diamant que mon ma-
ri croit perdu : tu as de l'esprit.

LISETTE.

J'ai de l'esprit : mais Madame Amelin...

ANGELIQUE.

Elle aura intérêt de me faire trouver de l'ar-
gent pour être payée.

LISETTE.

La voici.



SCENE VII.

ANGELIQUE , Me AMELIN ,
L I S E T T E .

A N G E L I Q U E .

HE' bon jour , Madame Amelin , il y a mille
ans que je ne vous ai vûë , & cependant
je suis sur vos parties.

Me A M E L I N .

Oh ! Madame , ce n'est pas-là ce qui m'amene ici.

L I S E T T E .

Bon jour , Madame Amelin.

A N G E L I Q U E .

Combien vous dois-je , Madame Amelin ?

Me A M E L I N .

J'ai là vos parties , Madame , si vous vouliez
bien prendre la peine...

A N G E L I Q U E .

Volontiers , je n'aime point à devoir.

Elle lit.

*Premierement, pour avoir garni l'épaule gauche
de Madame Vous vous moquez , Madame
Amelin , ce n'est pas-là mon mémoire.*

Me A M E L I N .

Je vous demande pardon , Madame , c'est ce-
lui d'une Comtelle dont je ne puis tirer d'ar-
gent. Je lui ai depuis six mois fourni trois pai-
res de hanches , il n'y a pas moyen que j'en
sois payée.

L I S E T T E .

Ce sont pourtant-là des choses qu'on dévroit
payer comptant , pour ne pas faire crier les
Marchands.

Me A M E L I N .

Me AMELIN.

Voilà votre mémoire , Madame.

ANGELIQUE.

Voions. *Pour l'idée d'une coëffure extraordinaire.* Ah ! je me reconnois à la coëffure : mais votre mémoire est furieusement long. Vous croiez que je lirai tout cela , Madame Amelin ? je suis trop paresseuse.

Me AMELIN.

Voiez seulement le total , Madame , s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Somme , totale trois cens dix livres.

LISSETTE.

Il n'y a que trois cens dix livres ? En vérité Madame , il vous en coûte bien peu pour être mieux mise que les autres.

ANGELIQUE.

Lisette , allez dire à mon homme d'affaires qu'il vous donne trois cens dix livres : dépêchez , n'entendez-vous pas ? trois cens dix livres , cela est-il si difficile à comprendre ?

LISSETTE.

Non , Madame , je comprends fort bien , trois cens dix livres.

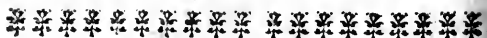
ANGELIQUE.

Hé bien ! puisque vous comprenez , cela suffit , allez vite.

LISSETTE.

Voilà de l'argent bien comptant pour Madame Amelin.





SCENE VIII.

ANGELIQUE, Me AMELIN.

ANGELIQUE.

LE commerce que vous faites vous donne bien de la peine, Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Oùï, Madame, & l'on ne gagne pas grand chose, comme vous voiez.

ANGELIQUE.

La pauvre femme ! Vous faites quelquefois des pertes considerables ?

Me AMELIN.

Il m'est dû plus de dix mille livres, dont je n'aurai jamais dix pistoles.

ANGELIQUE.

La pauvre femme ! vous avez beaucoup d'enfans, Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Je n'ai qu'un grand garçon, qui me fera mourir de chagrin, je pense.

ANGELIQUE.

Comment donc ?

Me AMELIN.

Je ne sçai où il prend de l'argent : mais il est toujours avec de belles Dames, il joue avec de grands Seigneurs, & il dit à tous ceux qui me connoissent que je ne suis que sa mere nourrice.

ANGELIQUE.

En verité voilà un mauvais petit caractère.

Me AMELIN.

Hélas ! Madame, c'est comme tout le monde est aujourd'hui. On veut paroître ce qu'on n'est

A LA MODE.

131

pas , & c'est ce qui perd bien de la jeunesse.

ANGÉLIQUE.

Elle a raison.

Me AMELIN

A cela près Jannot est bon garçon , & je ne puis m'empêcher de l'aimer.

ANGÉLIQUE.

Elle parle à merveilles. Adieu Madame Amelin, une petite affaire m'oblige à vous quitter. Lisette va vous apporter votre argent.

Me AMELIN.

Madame , je vous suis bien obligée.



SCENE IX.

Me AMELIN *seule.*

A H ! que voilà une brave Dame , ne se pas donner seulement la peine de lire des parties. Si toutes les autres étoient comme elle , j'aurois bien tôt de quoi faire rouler un bon caïosse.



SCENE X.

LE CHEVALIER , Me AMELIN.

LE CHEVALIER.

E ne sçai si Lisette aura déjà donné à Mariane le billet. . . .

Me AMELIN.

Misericorde , que vois-je !

Ah ! Ciel !

Me AMELIN.

Je ne me trompe point , c'est Jannot. Hé ! mon cher enfant , que viens-tu faire ici ?

LE CHEVALIER.

Quelle rencontre !

Me AMELIN.

Comme le voilà brave ! Tu as beau faire Jannot , je suis ta mere ; & quoique-tu sois un méchant enfant , bon sang ne peut mentir , je t'aime toujours Jannot , mon pauvre Jannot.

LE CHEVALIER.

Il ne pouvoit arriver une aventure plus cruelle.

Me AMELIN.

Qu'il a bonne mine ! Mais est-il possible que j'aie fait ce garçon-là ?

LE CHEVALIER.

Vous perdez toutes mes affaires.

Me AMELIN.

Comment ? quelles affaires , Jannot ?

LE CHEVALIER.

Hé ! ne m'appelez point ici de ce nom , je vous en conjure.

Me AMELIN.

Quoi ! qu'est-ce à dire ? n'es-tu pas mon enfant ? ne voudrois-tu point que je t'appellasse Monsieur ? Ecoute , je sçai les contes que tu fais , tu as honte de m'appeller ta mere.

LE CHEVALIER.

Non , je vous aime , je vous respecte : mais si vous me faites connoître ici , vous ruinez les plus belles esperances du monde

Me AMELIN.

Quelles esperances ?

LE CHEVALIER.

Un mariage considérable. nous ne som-

mes point en lieu de nous expliquer.

Me AMELIN.

Mon cher enfant.

LE CHEVALIER.

Hé ! de grace . . .

Me AMELIN.

Mais dis-moi donc.

LE CHEVALIER.

J'irai chez vous dans un moment vous informer de toutes choses.

Me AMELIN.

Ah ! qu'il y aura de gens fâchez dans le quartier, si c'est tout de bon que Jannot fait fortune.

LE CHEVALIER.

Voici quelqu'un , contraignez-vous , & ne me trahissez point , je vous prie.



SCENE XI.

LE CHEVALIER , Me AMELIN ,
L I S E T T E .

LE CHEVALIER.

HE ! bon jour , ma pauvre Lisette.

L I S E T T E .

Comment donc vous êtes seul , Monsieur le Chevalier ?

Me AMELIN.

Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ne sçachant à qui m'adresser , en attendant j'allois faire connoissance avec Madame.

Me AMELIN.

Le joli garçon ! il est effronté comme un Page.

134 LES BOURGEOISES
LE CHEVALIER.

Qui est cette femme , Lisette ?

L I S E T T E.

C'est une espee de marchande qui fournit des modes à Madame.

LE CHEVALIER.

Frontin t'a-t-il donné un billet ?

L I S E T T E.

Oùi , mais je n'ai point vû Mariane.

LE CHEVALIER.

Ah ! juste Ciel !

Me A M E L I N.

Qu'il entend bien cela.

L I S E T T E.

Ne voulez-vous pas voir Madame ?

LE CHEVALIER.

Ma vie & ma fortune sont en tes mains , ma chere Lisette.

L I S E T T E.

Entrez , entrez , je vous en rendrai bon compte.

Me A M E L I N.

Comme il les attrape.

LE CHEVALIER.

Adieu Madame.

Me A M E L I N.

Monsieur , vôtre très-humble servante.

SCENE XII.

Me A M E L I N , L I S E T T E.

Me A M E L I N.

V Oilà un aimable petit Gentil-homme.

L I S E T T E.

Il vous revient assez à ce qu'il me semble.

Me A M E L I N.

J'aime les gens de qualité, c'est mon foible, ils ont toujours de petites manieres qui les distinguent, & l'on fait bien son compte avec eux, n'est-il pas vrai?

L I S E T T E.

Le bon temps est passé, Madame Amelin, les gens de qualité n'ont point aujourd'hui d'argent de reste. Voilà Madame, par exemple. . . .

Me A M E L I N.

Hé ! bien ?

L I S E T T E.

Elle ne vous doit que trois cens dix livres ?

Me A M E L I N.

Hé ! bien ?

L I S E T T E.

Hé ! bien, il n'y a pas de fonds pour vous les paier

Me A M E L I N.

Qu'est-ce à dire, il n'y a pas de fonds pour trois cens dix livres ?

L I S E T T E.

C'est une malice de notre homme d'affaires, qui n'aime point à donner de l'argent.

Me A M E L I N.

La vilaine chose qu'un homme d'affaires.

L I S E T T E.

Vous êtes bien-heureuse que ce ne soit pas un Intendant, vous attendriez bien davantage.

Me A M E L I N.

Mais Madame jouë quelquefois, & quand elle gagne. . . .

L I S E T T E.

Oh ! quand elle gagneroit mille pistoles, elle aimeroit mieux mourir que d'en acquitter la moindre dette; c'est une chose sacrée que l'ar-

136 LES BOURGEOISES

gent du jeu , diantre ce sont des fonds pour le plaisir où l'on ne touche point pour le nécessaire.

Me AMELIN.

Comment ferons-nous donc ?

L I S E T T E.

Si vous étiez femme d'accommodement , Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Hé ! bien ?

L I S E T T E.

Madame a besoin de cent louis , elle vous en doit trente , faites lui prêter six cens écus , elle vous paiera vos trois cens dix livres.

Me AMELIN.

L'accommodement est admirable , vous vous moquez de moi , je pense.

L I S E T T E.

Non , je ne me moque point. Voilà un diamant de trois cens pistoles qu'on vous donneroit pour nantissement , voyez si le parti vous accommode.

Me AMELIN.

Un diamant ! ah ! c'est autre chose. Et quand lui faut il cet argent ?

L I S E T T E.

Dans le moment même , si cela se peut.

Me AMELIN.

Passez chez moi dans un quart-d'heure , & apportez la bague , vous trouverez votre argent tout compté. Adieu Mademoiselle Lisette.



SCENE XIII.

L I S E T T E *seule.*

A Dieu Madame Amelin. Nous aurons donc de l'argent comptant , & nous donnerons à jouer , Dieu merci. Tout se dispose à merveilles pour ma petite fortune. La passion du Chevalier , l'humeur de ma maîtresse , qui ne songe qu'à ruiner son mari : elle achete cher , vend à bon marché , met tout en gage ; je suis son Intendante. Voila comme les maîtresses deviennent soubrettes , & comme les soubrettes deviennent quelquefois maîtresses à leur tour.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE , LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.



Ai s quelle distraction , Chevalier , vous paroissez embarrassé , vous me répondez sans faire attention à ce que vous dites.

LE CHEVALIER.

Je songe à la passion de Monsieur votre mari pour Araminte , Madame.

ANGELIQUE.

S'il étoit un peu moins vilain , & qu'Araminte eût l'esprit ..

LE CHEVALIER.

Pour l'esprit d'Araminte , j'o/e quasi vous en répondre , & malgré l'avarice de votre époux , si vous n'étiez point un peu trop intéressée dans les dépenses qu'il pourroit faire....

ANGELIQUE.

Intéressée dans ses dépenses moi ? qu'on le ruine , Chevalier , pourvû que j'en profite , je n'y prendrai d'autre intérêt que celui de partager ses dépouilles.

LE CHEVALIER.

En verité , Madame , vous êtes une femme de bon esprit.

ANGELIQUE.

Cela nous mettroit en fonds pour l'établissement
du jeu que nous voulons faire.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

ANGELIQUE.

Que vous veut Frontin ?



SCENE II.

ANGELIQUE , LE CHEVALIER ,
FRONTIN.

LE CHEVALIER.

A S-tu quelque chose à me dire ?

FRONTIN.

L'affaire des deux mille écus va mal , Monsieur ,
on décrete.

ANGELIQUE.

Que dit-il ?

LE CHEVALIER.

Je ne sai , Madame. Veux-tu parler haut ?

FRONTIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Hé bien , Monsieur ?

FRONTIN.

Je vous dis , Monsieur , que...

LE CHEVALIER.

L'impertinent ! quelqu'un m'attend au logis ,
n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Oùi , Monsieur , justement , deux Marquises ,
une Comtesse , un Partisan , trois Abbez , auz

tant de faineans , ce Commis de la Douane , & ce petit Epicier sont au logis qui vous attendent.

LE CHEVALIER.

Ce maraut-là fait toujours mystere de rien. Ce sont des gens qui me persecutent , Madame , pour sçavoir quand on commencera à jouïr chez vous.

ANGELIQUE.

Allez vite leur dire que nous ouvrons demain sans faute , Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais , Madame...

ANGELIQUE.

Ne faites point de façon de me laisser seule , je ne serai pas long tems sans compagnie.



SCENE III.

ANGELIQUE , JASMIN.

ANGELIQUE.

Hola Jasmin

JASMIN.

Que vous plaît-il , Madame ?

ANGELIQUE.

Qu'on dise à Mariane de descendre.

JASMIN.

Son maître de Claveffin est avec elle.

ANGELIQUE.

Lisette ne revient point de chez Madame Ame-
lin Cette folle d'Araminte me fait attendre. La
farigante chose que le moindre moment d'inquié-
tude.



SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

A H! te voila , tu as bien tardé.

LISETTE.

C'est l'impatience d'avoir de l'argent qui vous a fait trouver le tems si long.

ANGELIQUE.

M'en apportes-tu

LISETTE.

Madame Amelin a pris ses trois cens dix livres : voila ce qui vous reste des six cens écus.

ANGELIQUE.

Prenons bien garde que mon mari ne soupçonne rien de tout ceci , Lisette.

LISETTE

Que vous êtes bonne , Madame.

ANGELIQUE.

Je lui épargne ces sortes de petits chagrins autant qu'il m'est possible

LISETTE.

Et cependant il se plaint encore.

ANGELIQUE.

Tous les hommes en sont logez-là , ce sont des animaux grondans que les maris.

LISETTE.

Que vous les définissez bien.

ANGELIQUE.

Je les connois , le mien me divertit quelquefois avec son humeur bourue , & je voudrois qu'il lui prît envie de quereller aujourd'hui pour me desennuyer.

142 LES BOURGEOISES

L I S E T T E.

C'est un plaisir qu'il est facile de vous faire avoir ;
& je me charge de cela , moi.

A N G E L I Q U E.

Des coëffes , Lisette , une écharpe ?

L I S E T T E.

Où allez-vous donc ?

A N G E L I Q U E.

Je vais dépenser de l'argent , puisque j'en ai.
J'ai besoin de mille choses , des tables , des cornets , des dez , & des cartes. Il faut de tout cela dans une maison où l'on veut recevoir compagnie.

L I S E T T E.

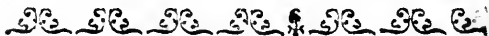
Nous allons donc bien nous réjouir.

A N G E L I Q U E.

Le mieux du monde. J'attens Araminte , je veux qu'elle m'aide à faire toutes mes emplettes.

L I S E T T E.

Vous n'attendrez pas long-temps , la voici.



S C E N E V.

A N G E L I Q U E , A R A M I N T E ,
L I S E T T E.

A R A M I N T E.

HE' bon-jour mon aimable petite.

A N G E L I Q U E.

Ma chere bonne , comment te portes-tu ?

A R A M I N T E.

Comme une femme qui n'a pas dormi de vingt-quatre heures.

L I S E T T E.

Vous voila pourrant bien éveillée.

A N G E L I Q U E.

Qui a donc troublé ton repos ?

A R A M I N T E.

Ne t'allarmes point , ce n'est pas ton mari ; je ne t'aime pas au moins.

A N G E L I Q U E.

Tu as fait une belle conquête , & je t'en félicite.

A R A M I N T E.

Il ne tient qu'à moi de le ruiner , tout son bien est à mon service.

L I S E T T E.

Hé mort de ma vie prenez toujours à bon compte : il n'y a point de mal à ruiner un mari , quand sa femme partage les revenans-bon de l'avanture.

A R A M I N T E.

Qu'il ne sçache pas que vous êtes mes confidentes , je vous prie.

A N G E L I Q U E.

Je n'abuserai pas de ton secret. A quoi as-tu passé la nuit ?

A R A M I N T E.

A chercher dans ma tête tous les moiens imaginables de faire enrager mon mari.

L I S E T T E.

Voila un amusement fort agréable.

A N G E L I Q U E.

Ah ! ces idées t'ont fait plaisir , je ne m'étonne plus de te voir un si bon visage.

A R A M I N T E.

C'est un homme qui perd l'esprit , & qui me le fait perdre ; il veut & ne veut plus dans le moment même : tantôt complaisant jusqu'à l'excès , puis aussi tôt brutal à la fureur ; quelquefois content d'une chose qui lui déplaît un quart

d'heure après. Il querelle toujours sans sujet ; & pour vivre en repos avec lui on ne sçait jamais quel parti prendre.

ANGELIQUE.

Voilà des inégalitez impardonnables.

ARAMINTE.

Il faut que vous m'aidiez à le rendre raisonnable , & à me vanger de ses caprices.

L I S E T T E.

Que ce soit donc en tout bien & en tout honneur. Pour mettre un mari à la raison , on s'en écarte quelquefois , & ces biais-là ne valent jamais rien , quoi qu'ils soient les plus à la mode.

ARAMINTE.

Pour moi je ne sçaurois mieux faire enrager mon bourru , qu'en lui attrapant de l'argent.

L I S E T T E.

En ce cas nous sommes de la partie. Un mari fâcheux & avare est un ennemi public , contre qui toutes les femmes ont intérêt de se déclarer : ça voions , comment faut-il s'y prendre ?

ANGELIQUE.

Nous le verrons tantôt. Tu as là-bas un carosse ?

ARAMINTE.

Oùi vraiment , où veux-tu aller ?

ANGELIQUE.

Je te le dirai , sortons ensemble.

ARAMINTE.

Que Lisette vienne donc avec nous , tout en roulant nous parlerons de nos affaires.

L I S E T T E.

Non pas , s'il vous plaît , j'ai ici les miennes , & vous vous passerez bien de moi.

Tu n'as qu'à me dire tes projets , je te ferai confiance des miens , & nous trouverons moyen de les mettre en œuvre.

L I S E T T E.

Et je corrigerai le plan moi , s'il en est besoin.

A R A M I N T E.

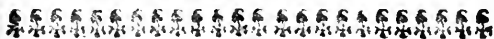
Adieu , Lisette.



SCENE VI.

L I S E T T E *seule.*

L Es aimables petites personnes ! elles vont tenir entr'elles un petit conseil contre leurs maris , & sans cela que feroient-elles ? Grâce à l'avarice , & à la bizarrerie des hommes , c'est aujourd'hui la plus nécessaire occupation qu'aient les femmes. Mais, voici Mariane fort à propos , n'ai-je point perdu les billets du Chevalier : non. Sçachons un peu ce qu'elle a dans l'ame avant que de lui parler de cette affaire.



SCENE VII.

L I S E T T E , M A R I A N E.

M A R I A N E.

Q Ue me veut ma belle-mere Lisette , on m'a dit qu'elle me demande.

L I S E T T E.

Elle vient de sortir , & aparamment elle ne vous vouloit rien de fort pressé,

M A R I A N E.

Je venois lui donner le bon-jour , & je retourne dans ma chambre.

L I S E T T E.

Hé non , non , je vous veux quelque chose moi , & Madame n'avoit rien de si intéressant à vous dire.

M A R I A N E.

Dépêche-toi donc , tu sçais bien que mon pere ne veut pas que je te parle , & qu'il dit que tu me gâtes.

L I S E T T E.

Moi je vous gâte ! il est bien injuste de vous donner de ses mauvaises impressions.

M A R I A N E.

Oh ! ne te fâches point , je ne le crois pas : mais ses remontrances perpétuelles me chagrinent terriblement.

L I S E T T E.

Et quelles remontrances peut-il faire ?

M A R I A N E.

Je ne sçai ; comme je ne les merite point , je ne les écoute pas le plus souvent , & quand il a bien long-temps parlé , il me semble que je n'ai entendu que du bruit.

L I S E T T E.

Ah ! puisque vous prenez si bien les choses , vous n'êtes pas si fort à plaindre.

M A R I A N E.

Je ne suis pas à plaindre ! Est-il agreable à mon âge de vivre éternellement dans la solitude ? Je n'ai pour toute compagnie que des Maîtres qui ne m'apprennent que des choses inutiles , la Musique , la Fable , l'Histoire , la Geographie , cela n'est-il pas bien divertissant ?

L I S E T T E.

Cela vous donne de l'esprit.

M A R I A N E.

N'en ai-je pas assez ? Ma belle-mère ne sçait point toutes ces choses , & elle vit heureuse.

L I S E T T E.

Sa destinée vous fait donc envie ?

M A R I A N E.

Oùi , je te l'avouë ; & si elle vouloit , au hazard d'être tous les jours grondée de mon père , je lui promettois de ne la quitter de ma vie.

L I S E T T E.

Quoi pas même pour être mariée ?

M A R I A N E.

Oh ! c'est autre chose. Quand je serai mariée , ne serai-je pas la maîtresse , & ne ferai-je pas comme elle tout ce que je voudrai ?

L I S E T T E.

Selon le mari que vous prendrez.

M A R I A N E.

Comment selon ? oh ! je veux un bon mari ; ou je n'en veux point.

L I S E T T E.

Mais si votre père vous en veut donner un à sa fantaisie ?

M A R I A N E.

Je ne le prendrai point , s'il n'est à la mienne.

L I S E T T E.

Fort bien , & votre belle-mère si elle vous proposoit...

M A R I A N E.

Mais , Lisette , un mari de sa main me conviendrait assez , je pense.

L I S E T T E.

Et de la mienne , craignez-vous d'être trompée ?

M A R I A N E.

De la tienne ?

148 LES BOURGEOISES
L I S E T T E.

Oùï , parlez.

M A R I A N E.

Hom , je devine ce que tu me veux , Lisette.

L I S E T T E.

Vous le devinez .

M A R I A N E.

Oh ! que oùï , cela n'est pas bien difficile.

L I S E T T E.

Et que devinez vous encore ?

M A R I A N E.

Que quelqu'un est amoureux de moi , & qu'on t'a priée de me le dire.

L I S E T T E.

Cela est admirable.

M A R I A N E.

Et c'est pour sçavoir ce que je pense que tu me parle de mariage ?

L I S E T T E.

Quelle vivacité !

M A R I A N E.

Oh ! je ne suis plus une petite fille , & quoique je ne voie pas le monde , quand e suis seule je rêve à bien des choses. Mais dis vîte , qu'as-tu à me faire sçavoir.

L I S E T T E.

Hé ! puisque vous êtes si habile , ne pouvez-vous pas deviner le reste ?

M A R I A N E.

J'aurois trop à rougir , Lisette , si mes conjectures n'étoient pas justes.

L I S E T T E.

Oh ! pour le coup ; je devine à mon tour , & je ne suis pas moins pénétrante que vous.

M A R I A N E.

Et que pénètres-tu ?

L I S E T T E.

Que vous êtes amoureuse.

M A R I A N E.

Paix , Lisette.

L I S E T T E.

Ne craignez rien , personne ne peut nous entendre.

M A R I A N E.

Ne m'impatiente donc point , je t'en conjure.
Sérieusement que me veux tu ?

L I S E T T E.

Vous rendre un petit billet.

M A R I A N E.

Un billet !

L I S E T T E.

Oùi. Voiez si cela vous accommode.

M A R I A N E.

S'il n'est pas de Monsieur le Chevalier , je ne le veux point voir , Lisette.

L I S E T T E.

Hé voiez-le , il est de lui-même. L'heureuse chose que la sympathie ! Hé bien , comment le trouvez-vous : son stile ?

M A R I A N E.

Il écrit comme ses yeux parlent , ils m'avoient déjà dit tout ce qui est dans sa lettre.

L I S E T T E.

Mais les vôtres n'ont point fait réponse , & c'est une réponse dont il est question.

M A R I A N E.

Mais Lisette...

L I S E T T E.

Quoi mais ? c'est un mari de ma main , qu'avez-vous à dire ? allez vite récrire seulement.

M A R I A N E.

Sera-t-il de la bienséance ?

L I S E T T E.

Comment de la bienséance ? On vous aime , vous aimez ; on vous écrit , vous faites réponse. Y a-t-il rien-là qui ne soit dans les formes ?

M A R I A N E.

Ecrire à un homme !

L I S E T T E.

Le grand malheur ! Ah ! que de façons pour une petite personne qui devine si juste. Ne vous en fiez-vous pas bien à moi ? je sçai les règles comme celui qui les a faites.

M A R I A N E.

J'entens quelqu'un.

L I S E T T E.

C'est Monsieur le Commissaire.

M A R I A N E.

Le mari d'Araminte ?

L I S E T T E.

Lui-même. Ne perdez point de temps , allez faire réponse.



S C E N E V I I I .

Mr G R I F F A R D , L I S E T T E.

Mr G R I F F A R D.

B On-jour , ma chere enfant.

L I S E T T E.

Monsieur , je suis vôtre très-humble servante.

Mr G R I F F A R D.

Ta belle maîtresse est-elle visible ? & Monsieur le Notaire est-il au logis ?

L I S E T T E.

Il n'y a personne , Monsieur , depuis le matin. Monsieur est en Ville , & Madame vient de sortir avec Madame vôtre épouse.

Mr G R I F F A R D.

Le hazard m'est bien favorable. Je suis ravi

de te trouver seule , Lisette , & j'ai mille choses à te dire.

L I S E T T E *bas.*

Me voila prête à vous écouter. Voila un bouzou bien radouci , à ce qu'il me semble.

Mr G R I F F A R D.

Comment ton maître & ta maîtresse vivent-ils ensemble ? dis.

L I S E T T E.

Comme un mari & une femme. Ils sont toujours fâchez , se querellent souvent , se raccommodent peu , boudent sans cesse , se plaignent fort l'un de l'autre , & peut-être ont tous deux raison ; c'est tout comme chez vous enfin , & n'est-ce pas par tout de même ?

Mr G R I F F A R D.

Mais quel parti prends tu dans leurs differens , toi ?

L I S E T T E.

Quel parti , moi ? Je suis pour Madame , & si vous voulez que vous parle net , je ne crois pas qu'un mari puisse avoir raison.

Mr G R I F F A R D.

J'en conviens , il y a des gens insupportables.

L I S E T T E.

De petits bourrus éternels , par exemple.

Mr G R I F F A R D.

Il est vrai.

L I S E T T E.

Qui ne sont faits que pour damner le genre humain.

Mr G R I F F A R D.

Et pour se tourmenter eux-mêmes.

L I S E T T E.

Toujours grondans , de mauvaise humeur.

Mr G R I F F A R D.

C'est une chose horrible.

L I S E T T E.

Si j'avois un mari comme cela , je lui ferois voir bien du païs , sur ma parole.

Mr G R I F F A R D.

Que ne donnes-tu ces conseils à ta maîtresse , Lisette ?

L I S E T T E.

Et si vôtre femme qui ne la quitte point , les prenoir pour elle :

Mr G R I F F A R D.

Tu me crois donc de ces insupportables ?

L I S E T T E.

Hé ! vous n'êtes pas le moins capricieux mortel que le connoisse.

Mr G R I F F A R D.

Si tu sçavois la cause de mes caprices , tu serois la première à les excuser.

L I S E T T E.

Cela se pourroit , je suis fort humaine , & je voudrois de tout mon cœur que vous eussiez raison.

Mr G R I F F A R D.

Non tu n'es pas de mes amies.

L I S E T T E.

Où ce petit reproche nous mèn timerait-il ?

Mr G R I F F A R D.

Tu as du pouvoir sur l'esprit de ta maîtresse ?

L I S E T T E.

Je ne vous entens point.

Mr G R I F F A R D.

J'entre comme elle dans tous les chagrins qu'on lui donne.

L I S E T T E.

Cela est obscur.

Mr G R I F F A R D.

Et si elle sçavoit combien je m'y intéresse , elle seroit sensible à ceux qu'elle me cause.

L I S E T T E.

L I S E T T E.

C'est de l'Hebreu , je n'y comprends rien.

Mr G R I F F A R D.

Si tu voulois l'en instruire , Lisette , je ne ferois point ingrat d'un si bon office.

L I S E T T E.

Vous vous rendez un peu plus intelligible.

Mr G R I F F A R D

J'en mourrois quitte sur ma parole.

L I S E T T E.

On meurt subitement quelque fois.

Mr G R I F F A R D.

De peur d'accident voilà ma bourse , que je te prie de garder pour l'amour de moi.

L I S E T T E.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous me dites. Un Commillaire qui donne sa bourse , est terriblement amoureux.

Mr G R I F F A R D.

Me promets-tu de parler en ma faveur ?

L I S E T T E.

Je comprends votre affaire à merveilles , vous dis-je , vous n'aimez point votre femme.

Mr G R I F F A R D.

C'est une folle qui me fait enrager.

L I S E T T E.

Celle de votre voisin vous plaît davantage ?

Mr G R I F F A R D.

N'est-ce par la plus charmante personne du monde ?

L I S E T T E.

Affurément , c'est grand dommage qu'on ne puisse troquer de femmes , qu'il y auroit de troqueurs au monde ! mais comme cela n'est pas tout à fait permis , prenez garde à vous , Monsieur le Commillaire.

Mr GRIFFARD.

Ah ! pour moi , je ne demande que l'estime de ta maîtresse.

L I S E T T E.

Il n'y a rien de plus honnête.

Mr GRIFFARD.

Qu'elle me regarde comme le meilleur ami qu'elle puisse avoir.

L I S E T T E.

Il n'y a que de la délicatesse dans cette passion.

Mr GRIFFARD.

Qu'elle dispose absolument de mon bien , de ma vie.

L I S E T T E.

Vous m'attendrillez trop , Monsieur.

Mr GRIFFARD.

Je sacrifierai toujours tout pour lui plaire.

L I S E T T E.

Je vais pleurer.

Mr GRIFFARD.

Qu'elle sçache tout cela , Lisette.

L I S E T T E.

Elle le sçaura ; je vous en répons. J'entens son mari , remettez-vous un peu , vous voilà tout hors de vous-même.

Mr GRIFFARD.

Je suis trop ému , je ne veux point qu'il me voie , cache-moi dans le cabinet de ta maîtresse.

L I S E T T E.

Dans son cabinet ! vous y étoufferiez d'amour.

Mr GRIFFARD.

Mais . . .

L I S E T T E.

Mais descendez par ce petit escalier , & allez prendre l'air , vous en avez besoin sur ma parole. Ma foi l'aventure est trop drôle , & voilà de quoi bien divertir nos faiseuses d'emplettes.



SCENE IX.

Mr SIMON , LISETTE.

Mr SIMON.

A H ! te voilà coquine , que fait ma femme ?

LISETTE.

Le beau debut ! elle est sortie.

Mr SIMON.

Déjà sortie à l'heure qu'il est ? elle n'est pas éveillée le plus souvent.

LISETTE.

Il faut aparemment qu'elle ait aujourd'hui des affaires plus pressantes que de coutume.

Mr SIMON.

Des affaires pressantes : Oh ! si elle ne change ses manières. . . .

LISETTE.

Et pourquoi les changer , puisqu'elle s'en trouve bien ? elle n'en fera rien , Monsieur , je vous assure.

Mr SIMON.

Elle s'en trouve bien , mais je n'en suis pas content moi.

LISETTE.

C'est que vous êtes furieusement difficile , car enfin qu'y a-t il donc de si extraordinaire dans sa conduite.

Mr SIMON.

Ce qu'il y a d'extraordinaire ?

LISETTE.

Une femme qui ne fait pas le moindre embarras dans votre maison.

156 LES BOURGEOISES

Mr SIMON.

Elle n'y vient que pour dormir.

L I S E T T E.

L'entendez vous jamais quereller.

Mr SIMON.

Comment l'entendrois-je , je suis quelquefois quinze jours sans la voir.

L I S E T T E.

La grande merveille ! vous dormez quand elle revient , vous voulez la voir quand elle dort , ou vous êtes sorti quand elle s'éveille , le moien de vous rencontrer ?

Mr SIMON.

Et c'est cela dont je me plains , au lieu de prendre le soin de son ménage.

L I S E T T E.

De son ménage , Monsieur ! est-ce que vous voudriez qu'elle s'abaissât à ces sortes de bagatelles , & est-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des femmes ?

Mr SIMON.

Assurément.

L I S E T T E.

Bon.

Mr SIMON.

Comment bon ?

L I S E T T E.

Hé ! fy , Monsieur , vous êtes Notaire , & vous ne sçavez pas la coutume de Paris.

Mr SIMON.

Mais qu'elle demeure au moins dans sa maison , qu'elle y reçoive compagnie , qu'elle voie. . . . Araminte , par exemple , c'est une femme raisonnable que celle-là.

L I S E T T E.

Assurément.

Mr SIMON.

Je ne lui demande autre chose que de demeurer chez elle.

L I S E T T E.

Mais vraiment il n'y a rien de plus raisonnable ; il faudra bien qu'elle le fasse ; allons , tâchez de la persuader.

M r S I M O N.

Je n'en viendrai point à bout si je ne querelle.

L I S E T T E.

Hé ! bien il y a long-tems que vous m'avez querellé , à ce qu'il me semble.

M r S I M O N.

Depuis l'affaire du diamant. . .

L I S E T T E.

Depuis le diamant ! il y a un siècle.

M r S I M O N.

Aussi je crève , & l'on ne sçait pas tout ce que je souffre.

L I S E T T E.

Oh ! querellez , Monsieur , querellez , cela vous soulagera : dès qu'elle sera venue j'aurai soin de vous faire avertir.

M r S I M O N.

N'y manque pas au moins.

L I S E T T E.

Ne vous mettez pas en peine , je veux vous aider aussi à la quereller moi , & je vous répons quasi de la réduire.

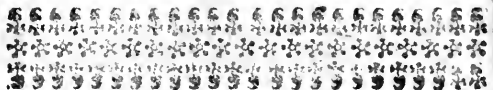
M r S I M O N.

Que je t'aurois d'obligation ?

L I S E T T E.

Allez vous préparer , Monsieur , allez : ah ! que les-pauvres maris sont bien nez pour être dupes ! il va quereller sa femme pour lui faire faire une chose qu'elle souhaite , & dont il aura peut-être plus à engrager que tout ce qu'elle a jamais pû faire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIANE , LISETTE.

MARIANE.



I tu ne crois pas qu'il m'aime tout
de bon ne lui donne pas mon billet,
Lisette.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

MARIANE.

Qu'il te le rende après l'avoir lû.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Ne parle de rien à ma belle-mere.

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Quand nous nous aimerons davantage nous lui
en ferons confidence.

LISETTE.

C'est fort bien dit.

MARIANE.

Au moins comme c'est toi qui me fait faire
tout ceci , s'il m'en arrivoit quelque chagrin

Dans la suite , c'est à toi que je m'en prendrois.

L I S E T T E,

Je me charge de tout.

M A R I A N E.

Je suis toute jeune, & tu as de l'expérience, c'est à toi de me bien conduire.

L I S E T T E.

Mort de ma vie quelle innocente !

M A R I A N E,

Mais tout de bon , est-il vrai qu'il m'aime , dis , Lisette ?

L I S E T T E.

C'est moi qui vous le dis , & vous en doutez ?

M A R I A N E.

Je voudrois bien qu'il me le dit lui-même.

L I S E T T E.

On ménagera des momens pour cela.



S C E N E I I.

M A R I A N E , L I S E T T E , J A S M I N.

J A S M I N.

Votre Maître de Géographie vous attend , Mademoiselle.

M A R I A N E.

Ah ! que je suis lasse de tous ces Maîtres-là , Lisette.

L I S E T T E.

On vous en débarrassera.

M A R I A N E.

Ne me laisse donc point tromper , c'est tout ce que je te demande.

Allez vite , voici quelqu'un , il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.



S C E N E III.

L I S E T T E., Me A M E L I N.

L I S E T T E.

HE ! comment , c'est Madame Amelin : hé ! qui vous ramene ici , Madame Amelin ?

Me A M E L I N.

Ma pauvre Mademoiselle Lisette , je suis furieusement intriguée.

L I S E T T E.

Qu'y a-t-il donc ?

Me A M E L I N.

Je ne sçai ce que j'ai fait du diamant que vous avez tantôt apporté chez moi ; me l'avez-vous laissé , ma chere enfant ?

L I S E T T E.

Si je vous l'ai laissé , Madame Amelin ? la question est admirable , si je vous l'ai laissé ?

Me A M E L I N.

Ne faites point de bruit , ma chere , & n'en parlez point à Madame , il se retrouvera : en tout cas il n'y aura que moi qui perdrai , c'est mon coquin de fils qui aura mis la main dessus , sans doute.

L I S E T T E.

Comment donc votre fils ? vous avez des enfans qui se portent au bien comme cela , Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Que voulez-vous ; c'est un enfant gâté que Jannot qui fait quelquefois de petites miévretez ; & dans le fonds pourvû qu'il le mette à bien , je ne m'en soucie pas.

L I S E T T E.

Oh ! à ce compte vous avez raison , & Monsieur Jannot aussi , Madame Amelin.

Me AMELIN.

Vous ne sçavez pas tout ce qu'il sçait faire ; c'est un petit drôle qui en sçait bien long.

L I S E T T E.

Je n'avois point encore remarqué que Madame Amelin fût folle.

Me AMELIN.

Dites-moi un peu seulement. Il y a ici une grande fille à marier ?

L I S E T T E.

Oùi. Pourquoi demandez-vous cela , Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Par conversation seulement ; je n'y prens aucun intérêt , je vous assure : mais elle ne sera point mariée que je ne sois de la nôce , c'est moi qui vous le dis , qui ne suis que Madame Amelin.

L I S E T T E.

Vous serez de la nôce , vous , vous ?

Me AMELIN.

Moi , moi. Ne parlez point à Madame de son diamant , il ne sortira point de la famille. Adieu Mademoiselle Lisette.

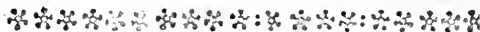




SCENE IV.

L I S E T T E *seule.*

LA bonne femme a perdu l'esprit, quel galimatias me vient-elle faire? Notre diamant perdu, son fils Jannot, une fille à marier, elle sera de la nôce. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle veut demander Mariane à son pere pour ce petit mièvre de Jannot. La vieille folle!



SCENE V.

L I S E T T E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

HE bien, où en sommes nous? Mariane a-t-elle fait reponse? Monsieur le Chevalier est dans une impatience épouvantable.

L I S E T T E .

Hé que diantre ne vient-il lui même?

F R O N T I N .

Il est avec de jeunes gens de ses amis, qui veulent l'obliger malgré qu'il en ait, à remonter une Compagnie de Cavalerie.

L I S E T T E .

A remonter une Compagnie?

F R O N T I N .

Où, mon enfant, une Compagnie que les trois dez & le lansquener ont démontée. Ces Messieurs prétendent que ce soit Monsieur le

Chevalier qui la remonte , il est diablement affairé.

L I S E T T E.

Il n'y a qu'un moment que Mariane & moi nous étions ici seules , & peut-être n'aura-t-il de long-temps une si belle occasion de l'entretenir.

F R O N T I N

Tant pis pour lui de l'avoir manquée , ce sont ces affaires. Par'ons des nôtres : je t'aime furieusement au moins , & si tu veux ..

L I S E T T E.

Tu prends toujours mal ton tems pour parler d'amour , j'ai à présent bien autre chose en tête.

F R O N T I N.

Ah , ah ! hé quelles affaires importantes te sont survenues depuis que je t'ai quittée ?

L I S E T T E.

Ce sont des affaires , où je prévois que j'aurai besoin d'un associé.

F R O N T I N.

Parbleu je suis ton fait , de quoi s'agit-il ? je ne te demande que la préférence.

L I S E T T E.

Avant toutes choses dis-moi , te sens-tu de la disposition à ruiner un homme en faveur d'une femme ?

F R O N T I N.

Ce sont les premiers amusemens de ma jeunesse , mon enfant , & à l'heure que je te parle , j'ai deux ou trois affaires en main de cette nature-là.

L I S E T T E.

Hé bien , va donc vite porter à Monsieur le Chevalier ce billet de Mariane , & reviens ici , je te dirai la chose.

FRONTIN.

Non pas , s'il te plaît , je veux la sçavoir avant que de te quitter.

L I S E T T E.

Monsieur le Chevalier s'impacientera.

FRONTIN.

J'aime mieux qu'il s'impaciente que moi , dis vite.

L I S E T T E.

Le mari d'Araminte est amoureux de ma maîtresse.

FRONTIN.

Le mari d'Araminte , Monsieur le Commissaire ?

L I S E T T E.

Oui te dis-je ?

FRONTIN.

Oh bien , mon enfant , à bon chat bon rat ; le mari de ta maîtresse est amoureux d'Araminte.

L I S E T T E.

Qui t'a déjà dit cela ?

FRONTIN.

C'est une négociation dont je suis chargé. Ne t'ai-je pas dit que je travaillois pour tout le monde. Il y a dix ans que je fais les affaires de Monsieur le Notaire.

L I S E T T E.

Ces deux Messieurs sont de fort bons sujets au moins ?

FRONTIN.

Assurément , & pour peu que les femmes soient d'intelligence. . .

L I S E T T E.

Elles aiment la dépense , & n'ont point d'argent ; laisse-moi faire , les voici , elles ne s'attendent pas aux nouvelles que je vais leur dire.



SCENE VI.

ANGELIQUE, ARAMINTE,
FRONTIN, LISETTE,
UN LAQUAIS.

ANGELIQUE.

POrtez tout cela dans mon cabinet. Ah ! te voilà. Que fais-tu ici Frontin ?

FRONTIN.

Je n'y suis venu qu'en passant, Madame, & quelques petites propositions que m'a fait Mademoiselle Lisette m'ont arrêté pour vous offrir mes petits services.

ARAMINTE.

Comment, quelles propositions ?

FRONTIN.

Elle vous dira tout, donnez-vous patience.

ANGELIQUE

Y a-t-il quelque chose de nouveau, Lisette ?

LISETTE.

Oui, Madame, & de fort particulier même.

ANGELIQUE.

Dis-nous donc vite ce que c'est

LISETTE.

Monsieur le Commissaire est amoureux de vous, Madame.

ARAMINTE.

Quoi mon mari, Lisette ?

LISETTE.

Oùï votre mari, Madame. Il ne faut point que vous fassiez tant la fière ; & si vous nous débauchez le nôtre, nous vous rendrons le change à merveilles.

166 LES BOURGEOISES

ANGELIQUE.

Tu plaisantes peut-être, Lisette ?

LISETTE.

Non, Madame, je ne plaisante point.

FRONTIN.

Voilà les propositions qu'elle m'a faites, & c'est là dessus que j'attens vos ordres.

ANGELIQUE.

Ma chère.

ARAMINTE.

Ma mignonne.

ANGELIQUE.

Il y a de la fatalité dans cette aventure.

ARAMINTE.

Cela est trop plaisant.

LISETTE.

N'est-il pas vrai que cela est drôle ?

FRONTIN.

Cela deviendra bien plus divertissant dans la suite.

ANGELIQUE.

Mais c'est une gageure je pense.

FRONTIN.

E'le ne vaudra rien pour les parieurs si l'on m'en croire.

ARAMINTE.

Nous ne pouvions souhaiter une meilleure occasion pour nous vanger de l'avarice de ces Messieurs-là.

ANGELIQUE.

Toutes tes idées de cette nuit ne valent pas ce que le hazard nous presente.

ARAMINTE.

Frontin nous sera nécessaire dans tout ceci, ma mignonne.

FRONTIN.

Il est tout à votre service, Madame.

ANGELIQUE.

Lisette ne vous sera pas inutile , ma bonne.

L I S E T T E.

Vous n'avez qu'à me commander.

A R A M I N T E.

Pour moi , je te recommande Monsieur mon mari , je ne veux pas qu'on lui laisse une pistole.

L I S E T T E.

Je tâcherai de vous obéir.

F R O N T I N.

Si vous me donnez les mêmes ordres pour Monsieur le Notaire , je les exécuterai fort exactement , je vous assure

A N G E L I Q U E.

Oh ! si tu épargnes sa bourse , je ne te le pardonnerai de ma vie.

F R O N T I N.

Vous n'aurez rien à me reprocher.

L I S E T T E.

Mais de quelle manière traiterons-nous les choses ?

A N G E L I Q U E.

De quelle manière ?

F R O N T I N.

Où , Madame. Brusquons-nous la bourse de ces Messieurs , ou si nous la viderons tout doucement ?

A R A M I N T E.

Non , brusquer , brusquer , c'est le plus sûr. J'ai fort eulement affaire d'argent comptant.

A N G E L I Q U E.

Et moi aussi ; le plutôt vaut le mieux assurément.

F R O N T I N.

C'est mon avis ; & le tien , Lisette.

L I S E T T E.

J'opine du bonnet : il faut les expédier dans la règle des vingt quatre heures.

FRONTIN.

Pour vous Mesdames , il faudra vous mettre en dépense de quelques petites faveurs , s'il vous plaît.

A R A M I N T E.

Des faveurs , Frontin ?

FRONTIN.

Oùi, Madame, mais sans conséquence.

A N G E L I Q U E.

Voilà un article qui m'éfarouche.

L I S E T T E.

Hé de quoi vous embarrassez-vous ? puisque vous êtes toutes deux d'accord , n'êtes-vous pas les parties intéressées ?

A N G E L I Q U E.

Vous êtes une extravagante , Lisette.

L I S E T T E.

Hé mort de ma vie , qu'est-ce donc qu'on vous demande de si terrible ?

FRONTIN.

Un regard favorable seulement.

A R A M I N T E.

Cela n'est pas fort criminel.

L I S E T T E.

Quelques paroles obligeantes.

A N G E L I Q U E.

Cela ne coûte pas grand chose.

FRONTIN.

Un doux sourire fait à propos.

A R A M I N T E.

C'est un air qu'on se donne.

L I S E T T E.

Un petit billet tendre peut-être.

A N G E L I Q U E.

Notus en ferons quittes pour du papier.

FRONTIN.

Se laisser prendre les mains.

L I S E T T E.

Ce sont des choses qu'on ne peut empêcher.

F R O N T I N.

N'en pas témoigner de colère.

L I S E T T E.

Ce seroit manquer de politesse.

F R O N T I N.

Souffrir par aventure....

A N G E L I Q U E.

Oh ! demeurons-en-là , Frontin , je te prie.

A R A M I N T E.

Ils nous mettent là dans un chemin qui mène loin quelquefois , ma mignonne.

F R O N T I N.

Comment donc , vous n'y songez pas , les plus sages coquettes ne refusent point aujourd'hui ces bagatelles à leurs soupirans , & tout le secret ne consiste qu'à les faire paier si cher , qu'il ne reste jamais de quoi finir l'intrigue.

A N G E L I Q U E.

Mais vraiment Frontin sçait le monde , & il a de l'esprit , ma bonne.

A R A M I N T E.

Nous ne hazarderons donc rien de nous remettre à sa conduite :

L I S E T T E.

Non , assurément.

F R O N T I N.

Les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez ; & vous en viendrez aux éclaircissemens quand il vous plaira.

L I S E T T E.

Mais n'allez pas vous piquer d'être plus reconnoissante l'une que l'autre. Dans ces sortes de traitez il faut de la bonne foi sur-tout.

A N G E L I Q U E.

Vous devenez insolente , Lisette.

L I S E T T E.

Ma foi , Madame , je dis ce que je pense.
Oh ! ça , quand commencerons-nous à travailler , Monsieur Frontin ?

F R O N T I N.

Le plutôt que nous pourrons. Il n'y a pas un moment à perdre. Je vais dire un mot à Monsieur le Chevalier , & je reviens dans le moment même.

A N G E L I Q U E.

Ne lui parle point de tout ceci , Frontin.

F R O N T I N.

Non , non , Madame.



S C E N E V I I.

A N G E L I Q U E , A R A M I N T E ,
L I S E T T E.

A N G E L I Q U E.

J E veux avoir moi-même le plaisir de lui conter cette aventure.

A R A M I N T E.

Il en sera ravi , ma mignonne , c'est le meilleur enfant du monde que le Chevalier.

A N G E L I Q U E.

Il nous amènera demain bonne compagnie , des Comtesses , des Abbez , des Marquises ; nous ne manquerons pas de joueurs sur ma parole , & ton mari nous sauvera les amendes.

L I S E T T E.

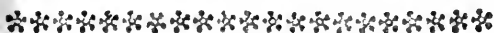
Je crois que le voici , Madame : laissez-moi seule avec lui , je vais lui porter une botte qui aura de la peine à parer.



SCENE VIII.

L I S E T T E *seule.*

O H ! par ma foi , Monsieur le Commissaire ; nous vous pillerons , vous qui pillez les autres.



SCENE IX.

Mr GRIFFARD , L I S E T T E.

Mr GRIFFARD.

H E' bien , Lisette , ta maîtresse est-elle revenue ?

L I S E T T E.

Oùi , Monsieur , & elle est ressortie même.

Mr GRIFFARD.

Lui as-tu parlé de moi , ma chere enfant ?

L I S E T T E.

Ah ! vraiment Monsieur , je me suis fait de belles affaires.

Mr GRIFFARD.

Comment donc ?

L I S E T T E.

Je ne sçai pas quel gré vous m'en sçauvez à mais j'ai été furieusement querellée.

Mr GRIFFARD.

Est ce que ?..

L I S E T T E.

Quand on dit à de jolies femmes que quelqu'un les estime , il est bien difficile de leur

persuader qu'on n'a pour elle qu'une passion désintéressée.

Mr GRIFFARD.

Elle s'est donc mise en colère ?

L I S E T T E.

Oùi vraiment , elle m'a traitée de ridicule ; d'impertinente : mais cependant je ne la crois pas si heteroclite , que d'être fâchée qu'on l'aime , & je crois que j'ai mal pris mon temps , je vous l'avouë.

Mr GRIFFARD.

Oùi ?

L I S E T T E.

Oùi , Monsieur , quand on a de certains chagrins , & qu'on ne sçait à qui s'en prendre.

Mr GRIFFARD.

Elle a quelques chagrins , Lisette ?

L I S E T T E.

Est-ce qu'elle est jamais sans cela ?

Mr GRIFFARD.

Et de quelle nature sont ses chagrins encore ?

L I S E T T E.

D'une nature... d'une nature bien chagrinante , Monsieur.

Mr GRIFFARD.

En sçais-tu la cause ?

L I S E T T E.

Je la soupçonne ; car avec elle , Monsieur , on ne sçait jamais rien certainement , elle n'ouvre son cœur à personne.

Mr GRIFFARD.

Mais enfin que soupçonnes-tu ?

L I S E T T E.

Ah ! Monsieur , que deviendrois-je si elle sçavoit que je vous fisse des confidences de la sorte ; elle ne me le pardonneroit jamais. C'est une petite dissimulée qui seroit au désespoir qu'on sçût les mauvaises situations où

la mettent presque tous les jours ses extravagances.

Mr GRIFFARD.

Je t'entens , elle a besoin d'argent.

L I S E T T E.

Je ne vous parle pas de cela , Dieu m'en garde , n'interprétez point mal ce que je vous dis , s'il vous plaît. Comme vous saisissez les choses , Monsieur.

Mr GRIFFARD.

Hé bien n'en parlons plus ; voilà qui est fini.

L I S E T T E.

Madame est une femme qui n'a jamais besoin de rien.

Mr GRIFFARD.

J'en suis persuadé.

L I S E T T E.

Il est bien vrai que son mari est un vilain qui lui donne fort peu de chose , & que la fortune des jouvénets est sujette à de petites révolutions quelquefois.

• Mr GRIFFARD.

Auroit-elle fait quelque perte considérable ?

L I S E T T E.

Ne me faites point trop parler , Monsieur ; je vous prie , je devine fort bien vos desseins , vous seriez ravi d'avoir occasion de faire le galant , & d'étaler votre humeur libérale ; mais gardez-vous en bien , je vous en avertis , vous perdriez toutes vos affaires.

Mr GRIFFARD.

Mais vraiment cela est extraordinaire.

L I S E T T E.

Qu'il est fâcheux d'avoir affaire à de petites personnes trop scrupuleuses.

Mr GRIFFARD.

Elle sont si rares. Il faut justement que j'en trouve une moi.

L I S E T T E.

Attendez , Monsieur , tâchons de l'attraper ,
il me vient une idée...

Mr G R I F F A R D.

Hé quelle ?

L I S E T T E.

Elle donnera là-dedans assurément , quelque
fine qu'elle puisse être.

Mr G R I F F A R D.

Hé bien ! dis vite.

L I S E T T E.

Supposons qu'elle ait perdu deux cens pistoles,

Mr G R I F F A R D.

Deux cens pistoles ?

L I S E T T E.

Oùï cela va bien-là tout au moins.

Mr G R I F F A R D.

Je les ai fort à son service.

L I S E T T E.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les
lui faire accepter , c'est-là le difficile. De vous
les emprunter , c'est ce qu'elle ne fera pas ; de
les prendre a titre de présent , il n'y a pas d'a-
parence , & pour moi je ne vois qu'une fa-
çon de restitution dont on pût se servir uti-
lement.

Mr G R I F F A R D.

Comment une façon de restitution ?

L I S E T T E.

Oùï , Monsieur , les joueurs sont un peu su-
jets à caution , comme vous sçavez ; & Mada-
me n'a pas joué toujours avec les plus hon-
nêtes personnes du monde , voulez - vous lui
faire plaisir sans effaroucher sa pudeur ?

Mr G R I F F A R D.

Si je le veux ?

L I S E T T E.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puisse recevoir comme un remords de conscience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de manière plus sûre & plus galante que celle-là.

Mr G R I F F A R D.

Mais je serois bien-aise , Lisette , qu'elle sçût que c'est à moi qu'elle aura l'obligation.

L I S E T T E.

Hé ! allez , allez Monsieur , elle le sçaura de reste dans la suite , je me charge de lui dire moi.

Mr G R I F F A R D.

Mais scrupuleuse comme elle est , elle sera peut-être fâchée qu'on la trompe.

L I S E T T E.

Hé ! mort de ma vie trompez-là toujours de même. Il y a des affaires où les femmes sont avies d'être trompées.

Mr G R I F F A R D.

Et par qui lui faire tenir cet argent ?

L I S E T T E.

C'est encore une difficulté. De votre part cela seroit suspect , & le métier d'un Commissaire n'est pas de faire des restitutions. Adressez-moi la bourse , j'ajusterai tout cela.

Mr G R I F F A R D.

N'est-ce pas deux cens pistoles que tu dis ?

L I S E T T E.

Mettez , mettez deux cens louis neufs , la restitution en sera plus honnête.

Mr G R I F F A R D.

Je vais te les envoyer tout à l'heure.

L I S E T T E.

Et vous viendrez quelques momens après pour parler vous-même à Madame.

Mr GRIFFARD.

C'est fort bien dit , adieu Lisette.

L I S E T T E.

Adieu , Monsieur. Ah ! que les jolies femmes sont heureuses ! il semble aux hommes qu'en les ruinant elles leur font grace , & de pauvres diables bien amoureux ne donnent toujours que trop aisément dans tous les panneaux qu'on veut leur tendre.



S C E N E X.

L I S E T T E , F R O N T I N.

F R O N T I N.

J'Attendois qu'il fut sorti : comment vont les affaires ? as-tu déjà travaillé pour la bourse commune ?

L I S E T T E.

Cela ne commence pas trop mal : on va nous faire une restitution de deux cens pistoles.

F R O N T I N.

Tu nommes cela une restitution ?

L I S E T T E.

Oùi , c'est une nouvelle maniere de faire des presens sans consequence , où je trouve qu'il y a beaucoup plus de bienfaisance que dans toutes les autres.

F R O N T I N.

Tu as raison , celle qui reçoit ne s'engage à rien , & le donneur est pris pour dupe. Où est Monsieur le Notaire ? il faut que je décharge aussi sa conscience de quelque petite restitution.

L I S E T T E.

L I S E T T E.

Ne précipitons rien , donne-toi patience ; il est allé dans son cabinet se préparer à une querelle que je lui ai conseillé de faire à Madame , pour autoriser les petites parties qu'on veut faire ici.

F R O N T I N.

Comment donc ?

L I S E T T E.

C'est lui qui veut absolument que sa femme demeure chez elle.

F R O N T I N.

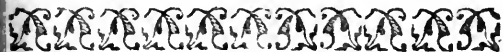
Il n'aura pas de peine à la persuader.

L I S E T T E

Non vraiment : mais il est toujours bon de lui faire valoir les choses , & quelque chagrin qu'il en puisse avoir sans la suite , il n'aura pas le mot à dire , ce sera lui qui l'aura voulu.

F R O N T I N.

Tu as raison. Voici Monsieur le Chevalier.



S C E N E X I.

LE CHEVALIER, LISETTE,
F R O N T I N.

LE CHEVALIER.

Que j'ai de graces à te rendre , ma chere Lisette.

L I S E T T E.

Estes-vous content de la réponse ?

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien qu'elle ne me donne lieu d'esperer. Je suis le plus heureux des hommes.

L I S E T T E.

Oùï, mais je crois que vous avez un rival ;
je vous en avertis.

L E C H E V A L I E R.

Un rival , Lisette !

L I S E T T E.

Oùï vraiment , & des plus dangereux même.

L E C H E V A L I E R.

Et quel est donc ce rival , dis ?

L I S E T T E.

Un petit mièvre de par le monde , qu'on appelle Janot , le fils de cette femme à qui vous avez tantôt parlé. Cela vous allarme ! vous vous effrayez de bien peu de chose.

F R O N T I N.

Bon , si nous n'avons point d'autre rival à craindre , nous sommes bien sur ma parole.

L E C H E V A L I E R.

Puis-je parler à Mariane ?

L I S E T T E.

Je ne sçai , car elle a toujours quelqu'un de ses maîtres avec elle. Je vais voir si elle est seule , & je viendrai vous en avertir.



S C E N E X I I.

L E C H E V A L I E R , F R O N T I N.

L E C H E V A L I E R.

MA bonne femme de mere aura dit quelque chose mal à propos.

F R O N T I N.

Il n'y a rien de gâté encore : mais il faut se hâter de conclure le mariage. Le billet s'explique-t-il en bons termes ?

LE CHEVALIER.

Si j'en juge par le billet , mes affaires iront le mieux du monde.

FRONTIN.

Assurément ?

LE CHEVALIER.

Assurément.

FRONTIN.

Puisqu'il est ainsi sans façon , Monsieur le
Frontin se couvre.

Chevalier , commençons par bannir la cérémonie.

LE CHEVALIER.

Hé ? que fais-tu , Frontin , veux-tu me perdre ?

FRONTIN.

Non , ce n'est pas mon intention : mais vous voilà en train d'attraper un bon mariage. Comment prétendez-vous que cela se passe entre vous & moi ?

LE CHEVALIER.

Hé ! quel tems choisis-tu ?

FRONTIN.

Parlons net , ou je vous trahirai. On a déjà pu parler de Monsieur Jannot , comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Voilà un pernicieux marouffe.

FRONTIN.

Ne vous fâchez point , & soyez bon Prince. Je suis votre serviteur , votre valet même quelquefois , dont j'enrage ; car enfin nous avons été camarades d'école ; nous étions Clercs chez le même Procureur : on vous mit dehors pour la maîtresse ; on me chassa moi pour la servante , & j'en conviens. Vous avez eu de tout temps les inclinations plus nobles que les miennes : mais cependant il me déplairoit fort de

180 LES BOURGEOISES

vous voir Monsieur pour toujours , & d'être pour toujours Frontin moi.

LE CHEVALIER.

Ah ! je te jure , qu'aussi tôt l'affaire terminée....

FRONTIN.

Quand une affaire est terminée , elle est finie pour tout le monde. Il n'est rien tel que de faire marché , composons d'avance ; assurez-moi ma petite fortune , & je vous permets d'achever la vôtre.

LE CHEVALIER.

Dépêche toi seulement.

FRONTIN.

Vous m'avez donné ce matin un billet de soixante pistoles pour les aller recevoir de ce Commis de la Douane.

LE CHEVALIER.

Je te donne les soixantes pistoles , voilà qui est fini.

FRONTIN.

Point , Monsieur , il y a encore ce diamant que vous avez tantôt pris chez votre mere , & que vous m'avez dit de troquer contre de l'argent.

LE CHEVALIER.

Ah ! Frontin !

FRONTIN.

Ah ! Monsieur , point de contestations , s'il vous plaît , je n'aime pas qu'on me contredise moi.

LE CHEVALIER.

J'enrage. Hé ! bien le diamant te demeurera , seras tu content ?

FRONTIN.

Il me faudra du linge , & quelque just'au-corps un peu propre , pour me mettre en équipage seulement.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin de tout cela , je te le promets.

Vous me donnerez avec cela quelques bonnes habitudes , & tout ira bien , j'ai de l'esprit. Vous serez pourvû , je vous demande vos vieilles pratiques.

LE CHEVALIER.

Je ferai pour toi toutes choses.

FRONTIN.

Sur ce pied-là reprenons la ceremonie , j'oublie l'égalité de nos naissances , & je vous regarde comme le Gentilhomme de France le moins roturier.

LE CHEVALIER.

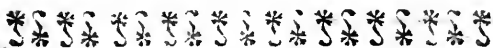
Et si l'affaire ne réussit point ?

FRONTIN.

En ce cas que j'ai la conscience bonne , je vous rends tout , il faut que chacun vive.

LE CHEVALIER.

Tais-toi , Frontin , voici Lisette.



SCENE XIII.

LE CHEVALIER , LISETTE ,

FRONTIN.

LISETTE.

JE vous ai fait attendre , mais j'ai attendu moi-même que le Maître de Géographie fut parti ; ne perdez point de temps , montez par ce petit escalier. Frontin sçait les êtres , qu'il vous conduise.

FRONTIN.

Hé ! qu'ai-je affaire-là moi , s'il te plaît ?

182 LES BOURGEOISES
L I S E T T E.

Tu feras le guet pour assurer leur conversation.

L E C H E V A L I E R.

Tu ne viens donc pas avec nous , toi Lisette.

L I S E T T E

Non vraiment , j'ai ici de l'argent à recevoir.
En attendant la restitution , allons sçavoir de
ma maîtresse quand elle aura la commodité d'être
querellée.

Fin du troisième Acte.



A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

M A R I A N E , L E C H E V A L I E R ,
F R O N T I N .

M A R I A N E.



N'ETRONS ici , Monsieur le Chevalier , je ne suis point tranquille dans
ma chambre , on pourroit nous y sur-
prendre , & l'on m'en feroit un crime.
Ici l'on peut penser que le hazard
nous aura fait rencontrer , & que vous ne m'au-
rez abordée que par civilité. Que Frontin prenne
garde seulement que personne ne nous écoute.

FRONTIN.

Causez en repos ; je suis en sentinelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! charmante Mariane , quelle sera ma destinée ?

MARIANE.

S'il ne tenoit qu'à moi seule de la rendre heureuse , vous n'auriez pas lieu de vous en plaindre.

LE CHEVALIER.

Hé ! ne pouvez-vous pas faire tout mon bonheur : je vous adore. Si vous étiez un peu sensible à ma tendresse.

MARIANE.

Tenez Monsieur le Chevalier , je ne sçai ce que c'est que de l'amour , je ne puis dire que je vous aime : mais je suis bien-aise que vous m'aimiez.

LE CHEVALIER.

Et consentirez vous , sans répugnance , que je devienne votre époux.

MARIANE

Voilà encore une chose que je ne sçaurois vous dire : il me semble qu'on ne s'aime plus quand on est marié.

LE CHEVALIER

On ne s'aime plus ? qui vous a dit cela.

MARIANE.

Araminte & ma belle-mère ne disent tous les jours autre chose, elles chagrinent leurs maris, leurs maris les haïssent ; moi je voudrois vous aimer toujours , & il faudroit pour cela que vous m'aimassiez toute votre vie.

LE CHEVALIER.

Et vous croiez que le mariage pourroit faire finir ma tendresse ? Ah ! je vous jure.

FRONTIN.

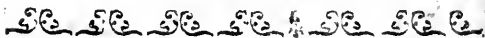
Changez de conversation , Monsieur , j'entens quelqu'un.

MARIANE.

Séparons-nous , Monsieur le Chevalier.

FRONTIN.

Non , raprochez-vous , c'est Lisette.



SCENE II.

LE CHEVALIER, MARIANE,
FRONTIN , LISETTE.

LISETTE.

QUoi , vous voilà ? je vous croiois là-haut :
que faites-vous donc ici ? vôtre pere va ve-
nir , je vous en avertis.

MARIANE.

Adieu , Monsieur le Chevalier.



SCENE III.

ANGELIQUE , MARIANE ,
LE CHEVALIER , FRONTIN ,
LISETTE.

ANGELIQUE.

DEmeurez , Mariane : où alliez-vous ?
MARIANE.

On m'a dit que vous m'aviez demandée , Madama.
J'ai sçu que vous étiez revenue , j'allois me
rendre auprès de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien , Chevalier , la compagnie qui vou

attendoit est elle avertie pour demain?

LE CHEVALIER.

Je venois vous en rendre compte, Madame, & tout Paris viendra chez vous si tôt qu'on sçaura qu'on y jouë.

L I S E T T E.

Cela divertira bien votre mari, Madame.

A N G E L I Q U E.

Il faudra bien qu'il en passe par où nous voudrons; je vais le mettre à la raison. Lui as-tu dit que j'étois revenue?

L I S E T T E.

Oùi, Madame; & en remontant on m'a donné ces deux cens pistoles que vous sçavez.

A N G E L I Q U E.

Porte-les à Araminte: elles viennent de son mari, c'est à elle d'en disposer; & vous Mariane, allez lui tenir compagnie, pendant que je serai obligée d'essuier la fatigante conversation de votre pere; vous ne sortez pas Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, Madame.

A N G E L I Q U E.

Entrez aussi dans mon cabinet, je veux vous faire part d'une avanture que vous trouverez divertissante.

SCENE IV.

A N G E L I Q U E, F R O N T I N.

F R O N T I N.

E T moi, Madame, que deviendrai-je ? quand vous aurez fait de Monsieur le

Notaire , vous me le livrerez s'il vous plaît.

ANGELIQUE

Va faire un tour , & reviens , Frontin.

FRONTIN.

Dépêchez-vous donc , Madame , je suis honteux que Lisette soit plus expeditive que moi : mais je réparerai cela par la somme.

ANGELIQUE.

J'entens mon mari , fors vite.

FRONTIN.

Voilà un pauvre diable en bonne main.



SCENE V.

Mr SIMON , ANGELIQUE.

MR. SIMON.

AH ! vous voila donc au logis , Madame ? c'est une grande merveille , oui.

ANGELIQUE.

Bon-jour , mon cher petit mari , Lisette dir que vous êtes de mauvaise humeur , & que vous voulez gronder , est il vrai. J'ai un mal de tête épouvantable au moins , je vous en avertis.

MR. SIMON.

Hé le moyen de vous bien porter ? vous devriez être morte , depuis le temps que vous vivez comme vous faites. Ne rougissez-vous point de . . .

ANGELIQUE.

Ah , mon fils , vous m'ébranlez tout le cerveau ! adoucissez l'aigreur de votre ton , je vous prie , ou je renonce à vous écouter

MR. SIMON.

Comment , Madame , vous croiez ? . . .

Oh querellez donc de sens froid , je vous prie , je vous promets de vous écouter de même.

Mr SIMON.

Il faut que j'aie une belle patience.

ANGELIQUE.

Serez-vous long-tems dans vos remontrances , mon fils ?

Mr SIMON.

Oui , Madame , & très long.

ANGELIQUE.

Si vous vouliez quereller en abrégé , mon petit mari , je vous aurois bien de l'obligation.

Mr SIMON.

En abrégé , Madame ? & le moien de renfermer en peu de paroles tous les sujets de plaintes que vous me donnez tous les jours ?

ANGELIQUE.

Moi , je vous donne des sujets de plaintes , mon fils ?

Mr SIMON.

Oh que diantre , mon fils , mon petit mari , supprimons tous ces termes-là , s'il vous plaît , trêve de douceurs , je vous prie.

ANGELIQUE.

Comment donc , Monsieur , quelles manieres sont les vôtres ? plus j'ai d'honnêteté pour vous , plus vous avez d'aigreur pour moi : en verité je n'y comprends rien , & je suis fort scandalisé de votre procédé.

Mr SIMON.

Hé morbleu je suis outré du vôtre ; moi.

ANGELIQUE.

Ah ! que les maris sont incommodes avec leurs bizarreries perpétuelles. . . Je voudrois bien sçavoir qui peut causer vos emportemens ?

Mr SIMON.

Comment donc, mes emportemens ! Je n'ai que trop de douceur, de par tous les diables.

ANGELIQUE.

Ah ! juste Ciel ! toujours dans la bouche des mots à effaroucher les personnes les moins timides.

Mr SIMON.

Morbleu !

ANGELIQUE.

Vous jurez, Monsieur, vous jurez, vous me faites trembler. Lisette, hola quelqu'un.

Mr SIMON.

Vous perdez l'esprit, Madame.

ANGELIQUE.

Lisette.



SCENE VI.

Mr SIMON, ANGELIQUE,
LISETTE.

LISETTE.

HE, à qui diantre en avez vous donc ?

ANGELIQUE.

Demeurez auprès de moi, Lisette ; Monsieur est dans une fureur qui ne se conçoit pas.

LISETTE.

Seroit-il possible ?

Mr SIMON.

Ah ! la méchante femme, Lisette, la méchante femme !

ANGELIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeurer

rer chez-moi ? ce sont vos violences & vos caprices qui m'en écartent.

Mr SIMON.

Mes violences ?

L I S E T T E.

Hé bien modérez-vous un peu , on verra ce que cela produira.

Mr SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit ? c'est un prétexte pour avoir raison d'être toujours dehors.

A N G E L I Q U E.

Oùi , fort bien un prétexte ; en vérité , Monsieur , vous vous servez de termes bien offensans ; & si ma famille sçavoit les duretez que vous avez pour moi. . .

Mr SIMON.

Oh ! pour le coup je perds patience.

L I S E T T E.

Hé doucement , Monsieur , n'y auroit-il pas moien de vous accommoder ? vous êtes tous deux si raisonnables.

A N G E L I Q U E.

Hé bien , je te fais juge de nos differens , Lisette.

L I S E T T E.

C'est bien de l'honneur que vous me faites , Madame.

Mr SIMON.

Oùi , tu as de l'esprit , & je te promets de me condamner si j'ai tort.

L I S E T T E.

Oh ! pour cela je le ferai , je vous assure : voions , de quoi vous plaignez-vous premièrement ?

Mr SIMON.

Ne le sçais-tu pas ?

L I S E T T E.

Que répondez-vous à cela ?

ANGELIQUE.

Ignorez-tu toutes mes raisons ?

L I S E T T E.

Hé mort de ma vie , que ne parlez-vous ? vous
êtes d'accord , Monsieur n'a qu'à vouloir.

Mr S I M O N.

Moi ?

L I S E T T E.

Vous-même Tenez , Monsieur , Madame est
la femme de France la plus complaisante : laissez-
la vivre à sa fantaisie , vous en ferez tout ce qu'il
vous plaira.

Mr S I M O N.

Hé bien qu'elle fasse , pourvû qu'elle demeure
chez elle.

L I S E T T E.

Mais vraiment cela est trop juste , Madame , Mon-
sieur est le meilleur homme du monde ; il aime à
vous voir , donnez-lui cette petite satisfaction le
plus souvent qu'il vous sera possible.

ANGELIQUE.

Helas ! de tout mon cœur , mon enfant , je ne
cherche point à le chagriner : qu'il soit toujours de
bonne humeur , je serai toujours au logis.

L I S E T T E.

Vous l'entendez , Monsieur , je ne lui fais pas
dire.

Mr S I M O N.

Hé bien , qu'elle me tienne parole , & je ne que-
rellerai de ma vie.

ANGELIQUE.

Cela me fera de la peine assurément : mais puis-
que vous le voulez absolument , Monsieur , je râ-
cherai de trouver les moyens de me rendre ma pa-
sion supportable.

L I S E T T E.

La pauvre petite femme , sa prison ! vous devez
être bien content , Monsieur.

Mr. SIMON.

Je ne m'attendois pas à la trouver si raisonnable ,
je te l'avouë.

L I S E T T E.

Oh , Monsieur , tôt ou tard il vient de bons mo-
mens aux femmes : il ne faut aux maris que la pa-
tience de les attendre

A N G E L I Q U E.

Le seul plaisir que je me propose , est de jouïr , &
de recevoir compagnie.

L I S E T T E.

Comme elle se borne !

Mr. SIMON.

Hé , va , va , tu n'auras pas le tems de t'ennuier ,
il faudra faire en sorte qu'Araminte soit presque tou-
jours avec toi , premierement.

A N G E L I Q U E.

Ah ! mon cher petit mari , que j'en serai con-
tente : tâchons de l'engager à cela , je vous prie ,
c'est la plus aimable personne du monde qu'Ara-
minte.

Mr. SIMON.

N'est il pas vrai ?

L I S E T T E.

Le vieux Satire.

Mr. SIMON.

Nous aurons son mari quelquefois , nous verrons
ma nièce la Greffiere , qui fait des Vers , ma cou-
sine l'Avocate , son beau-frere qui est plaisant , sa
sœur la Conseillere , mon oncle le Medecin , sa
femme & ses enfans , nous nous divertirons à mer-
veilles.

L I S E T T E

Voilà de quoi bien passer son temps , Mada-
me.

A N G E L I Q U E.

Oh ! pour cela non , mon fils , je vous prie ,
hors Araminte , qui a les manieres de condition.

je ne veux voir que des femmes de qualité , s'il vous plaît.

Mr SIMON.

Hé bien oui , des femmes de robe.

ANGELIQUE.

Non , Monsieur , des femmes d'épée : c'est mon foible que les femmes d'épée : je vous l'avoue.

LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

Mr SIMON.

Hé bien , soit des femmes d'épée , tout comme tu voudras.

ANGELIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

Mr SIMON.

Des concerts ici , dans ma maison ?

ANGELIQUE.

Oui , mon fils : comme vous voulez que je demeure toujours , il faut bien que je m'y divertisse.

LISETTE.

Elle a tant de complaisance pour vous que vous ne sçauriez vous défendre d'en avoir un peu pour elle.

Mr SIMON.

Mais.

ANGELIQUE.

Mais , Monsieur , il me faut de la musique trois jours de la semaine seulement , trois autres après-dînées on jouera quelques reprises d'ombre & de lansquenet , qui seront suivies d'un grand souper , de manière que nous n'aurons qu'un jour de reste , qui se a le jour de conversation ; nous lirons des ouvrages d'esprit , nous debiterons des nouvelles , nous nous

entretiendrons des modes , nous médions de nos amies ; enfin nous emploierons tous les momens de cette journée à des choses purement spirituelles.

L I S E T T E.

Quel ordre , Monsieur , elle veut vivre régulièrement , comme vous voiez

Mr SIMON.

Quelle chienne de régularité.

A N G E L I Q U E.

Et comme cette vie aisée , douce , agréable , pourroient attirer trop grand monde , pour n'être point accablée de visites importunes , il faudra que nous aions un portier , s'il vous plaît.

Mr SIMON.

Misericorde ! un portier chez moi , chez un Notaire , un portier , Madame ?

A N G E L I Q U E.

Oùï , Monsieur ; un portier chez un Notaire , la grande merveille.

Mr SIMON.

Lisette.

L I S E T T E.

Me l'obstinez point , Monsieur , elle prendroit un Suille.

Mr SIMON.

Mais , Madame.....

A N G E L I Q U E.

Mais , Monsieur , je veux un portier , sans cela marché nul , je sortirai , & tout à l'heure.

L I S E T T E.

Hé ! passez-lui cette bagatelle , faut-il rompre un traité pour un malheureux portier ?

Mr SIMON.

Je me ferai moquer de moi , & d'ailleurs , comment soutenir tant de dépense ?

194 LES BOURGFOISES
ANGELIQUE.

Hé , Monsieur , qui vous demande rien , de
quoi vous effarouchez vous ?

Mr SIMON.

De quoi je m'effarouche , Madame ?

LISETTE.

Allez , Monsieur , qu'il vous suffise que Ma-
dame jouë. Les joüeuses ont des ressources iné-
puisables , & les femmes à qui leurs maris ne
donnent point d'argent , ne sont pas toujours
celles qui en dépendent le moins.

Mr SIMON.

Pour moi je n'en sçaurois donner , car je
n'en ai point.

LISETTE.

Frontin vous en fera pourtant bien trouver.

ANGELIQUE.

Allez , Monsieur , ne vous mêlez de rien que
de me laisser faire. Adieu mon fils , je vais me
recueillir dans mon cabinet , & songer à pren-
dre toutes les mesures imaginables pour vous
donner la satisfaction de demeurer au logis sans
m'y ennuyer.



SCENE VII.

Mr SIMON , LISETTE.

LISETTE.

Quelle complaisance ! vous êtes bien heu-
reux d'avoir une femme si bonne & si u-
dicieuse.

Mr SIMON.

Je paierai bien cher cette complaisance-là
peut-être.

L I S E T T E.

Oh ! point du tout , elle est bien revenue de la bagatelle.

M r S I M O N.

Il faut en essayer , Lisette. Tu vois tout ce que je fais pour la mettre dans son tort.

L I S E T T E.

Oh ! pour cela , Monsieur , vous êtes le meilleur mari qu'il y ait au monde.

A N G E L I Q U E *derrière le Théâtre.*

Lisette.

L I S E T T E.

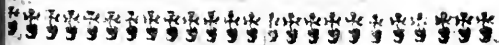
Madame m'appelle , adieu Monsieur , tenez-vous en joie , vous avez bien sujet d'y être.



S C E N E V I I I.

M r S I M O N *seul.*

H Om , je ne sçai comment tout cela tournera : mais un honnête homme est bien embarrassé quand il est amoureux , & qu'il a des mesures à prendre avec sa femme.



S C E N E I X.

M r S I M O N , F R O N T I N.

F R O N T I N.

A H ! Monsieur , que je vous trouve à propos.

M r S I M O N.

Qu'est-ce qu'il y a ?

196 LES BOURGEOISES
FRONTIN.

Ne peut-on point nous écouter ?

Mr SIMON.

Non , non , parle , cette salle est grande.

FRONTIN.

Vous n'avez point vû Araminte depuis le dernier billet que je lui ai rendu de votre part ?

Mr SIMON.

Non , vraiment. Je ne précipite rien moi , & je ne fais point l'amour en jeune homme.

FRONTIN.

Mais sérieusement , Monsieur , en êtes-vous bien amoureux ?

Mr SIMON.

Plus que je ne sçaurois te le dire.

FRONTIN.

Et s'il falloit renoncer à la voir , cela vous feroit-il bien de la peine ?

Mr SIMON.

Comment renoncer à la voir ! qu'y a-t-il donc ? qu'est-il arrivé ?

FRONTIN.

Ah ! que vous aimez cette femme-là , Monsieur. Je ne puis m'empêcher de vous plaindre.

Mr SIMON

Mais à qui en as-tu ?

FRONTIN.

Vous ne sçauriez croire combien je suis dans vos intérêts.

Mr SIMON.

Je t'en estime davantage , mais...

FRONTIN.

J'aimerois autant que le diable vous eût emporté , que de vous voir amoureux de cette force-là.

Mr SIMON.

Tu me ferois perdre patience , ne veux-tu pas t'expliquer ?

FRONTIN.

Araminte , Monsieur

Mr SIMON.

Hé bien , Araminte ?

FRONTIN.

Elle est dans une situation la plus fâcheuse du monde.

Mr SIMON.

Comment , qu'elle situation ?

FRONTIN.

Elle m'a bien défendu de vous rien dire , & je ne sçai si je fais bien de vous en parler.

Mr SIMON.

Oui , oui , parle

FRONTIN.

Je meurs de peur que vous ne soiez assez amoureux pour la vouloir tirer de l'embarras où elle se trouve.

Mr SIMON.

Quoi ! quel embarras ? si je l'en tirerai ? oh je t'en répons.

FRONTIN.

Ne voila-t-il pas ? Oh bien Monsieur , puisqu'il est ainsi , vous ne sçauvez rien.

Mr SIMON.

Mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Non , Monsieur , il ne sera pas dit , que parce qu'une femme vous estimera plus qu'un autre , j'aurai contribué à vous ruiner pour l'amour d'elle.

Mr SIMON.

A me ruiner , qu'est-ce que cela signifie ?

FRONTIN.

Cela signifie que la plupart des jolies fem-

198 LES BOURGEOISES

mes ruinent tous ceux qu'elles estiment , Monsieur. C'est la règle.

Mr SIMON.

C'est la règle !

FRONTIN.

Hé ! vraiment qui , voudriez - vous qu'elles ruinaient ceux qu'elles n'estiment point ? cela seroit bien malhonnête.

Mr SIMON.

Ah , ah ! & est-ce une nécessité de ruiner quelqu'un ?

FRONTIN.

Oùï vraiment , cela ne se peut pas autrement même , c'est une chose inconcevable que les dépenses prodigieuses qu'Araminte fait tous les jours , sans réflexion , sans conduite. Elle tend de tous côtes ; les Marchands crient pour être payez , si cela vient aux oreilles du mari , c'est une femme perdue ; & pour se mettre à couvert de ses emportemens , elle est dans la résolution de s'aller jeter dans un Couvent , & de n'en sortir de sa vie.

Mr SIMON.

Dans un Couvent , Frontin !

FRONTIN.

Dans un Couvent. Quand une jolie femme est embarrassée , & qu'elle ne sçait comment sortir d'affaires , elle a toujours recours au Couvent ; c'est encore une règle.

Mr SIMON.

Mais voila une résolution bien précipitée.

FRONTIN.

Je vous en répons , elle m'a même dit de lui mener un carosse , pour y aller tout de ce pas ; elle ne veut dire adieu à personne.

Mr SIMON.

Comment tout de ce pas ? il faut empêcher cela , Frontin.

FRONTIN.

Oh , Monsieur , cela est bien difficile , elle doit plus de mille écus , afin que vous le sachiez.

Mr SIMON.

Mille , écus !

FRONTIN.

Oùï vraiment mille écus , valant trois mille deux cens cinquante livres. Hé croiez-moi , laissez la faire , ne mettez point-là vôtre argent , prenez une bonne résolution de ne la jamais voir.

Mr SIMON.

De ne la jamais voir ?

FRONTIN.

Oùï , vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous vous l'imaginez :

Mr SIMON.

Je ne l'aime pas : j'en perdrais l'esprit.

FRONTIN.

Quelle fatalité ! perdre l'esprit , ou donner trois mille deux cens cinquante livres.

Mr SIMON.

Cela est chagrinant.

FRONTIN.

Ecoutez , l'esprit est une belle chose. Adieu , Monsieur , je vais chercher un carosse.

Mr SIMON.

Attens , Frontin.

FRONTIN.

Ah ! que je connois de gens à Paris qui voudroient avoir une occasion comme celle-ci : mais je ne leur en parlerai point , je suis trop de vos amis pour ne vous pas laisser la préférence. Je vais lui chercher un carosse.

Mr SIMON.

Attens-moi-là , te dis-je , je vais prendre dans mon cabinet un billet payable au porteur , que je lui veux donner moi-même.

FRONTIN.

Comment , vous-même ? ha , fy , Monsieur ; où est la politesse , de ne sçavoir pas épargner à une femme la confusion de vous avoir obligation en face ? vous la feriez mourir de chagrin.

Mr SIMON.

Hé bien ? Mais connois tu les gens à qui elle doit :

FRONTIN.

Si je les connois !

Mr SIMON.

Mene-moi chez eux , je les paierai sans lui en rien dire.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé.

Mr SIMON.

Cela sera assez galant , oui.

FRONTIN.

Assurément , il n'y a qu'un petit inconvénient qui s'y rencontre.

Mr SIMON.

Comment ?

FRONTIN.

Ce sont des gens à qui Madame votre femme doit aussi de l'argent ; il ne seroit pas dans la bienfaisance qu'on vous vît acquitter les dettes des autres , quand vous ne paie pas les siennes.

Mr SIMON.

Malepeste tu as raison , elle le sçauroit peut-être.

FRONTIN.

Je suis prudent , comme vous voiez.

Mr SIMON.

Comment ferons-nous donc ?

FRONTIN.

Mais il me semble que vous me donnant le
billet,

billet , & moi promettant de vous en faire tenir compte. . . .

Mr SIMON.

Mais Frontin.

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire , mais ne craigniez-vous point que je vous friponne votre billet ?

Mr SIMON.

Je ne te dis point cela , mais enfin.

FRONTIN.

Parbleu , Monsieur , je n'y entens point de finelle , puisque vous faites tant de façons , je vous baise les mains , je suis votre serviteur . . . je m'en vais chercher un carosse.

Mr SIMON.

Que tu as l'esprit mal tourné , je vais chercher le billet , viens-t'en le prendre

FRONTIN.

Oh ! diable , vous faites-là un grand effort. Monsieur est amoureux à perdre l'esprit ; on veut le conserver dans son bon sens , il en est quitte pour mille écus

Mr SIMON.

Voici quelqu'un , veux-tu te taire , & me suivre ?

FRONTIN.

Tout à l'heure , je vais vous joindre.



SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

A H ! mon pauvre Frontin , je suis dans le plus grand embarras du monde.

Tome II.

K

202 LES BOURGEOISES
FRONTIN.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE CHEVALIER.

Cette folle de Lisette s'est avisée de parler à sa maîtresse & à Amarinte de la passion que j'ai pour Mariane.

FRONTIN.

Hé bien ?

LE CHEVALIER.

Et dans la vûe de me faire plaisir , elles veulent malgré que j'en aie proposer la chose à son pere.

FRONTIN.

Cela ne vaut pas le diable , vous voilà gâtés ; on ira aux enquêtes , & la réputation de Monsieur Jannot fera tort à Monsieur le Chevalier , assurément.

LE CHEVALIER.

Ah ! ne plaisante point , je te prie.

FRONTIN.

Je ne plaisante point , cela ne vaut pas le diable

LE CHEVALIER.

J'avois toujours compté sur les soins de Lisette , sur la tendresse de Mariane , & je me proposois de terminer la chose par un enlèvement , pour faire consentir le pere au mariage.

FRONTIN.

Voilà comme j'ai toujours conçu la chose , & il n'y avoit pas d'autre biais que celui-là même.

LE CHEVALIER.

Non vraiment , mais quel parti prendre ?

FRONTIN.

Celui de précipiter une chose que nous aurions pû faire à loisir.

Mais il faut pour cela de l'argent comptant, je n'en ai point assez.

FRONTIN.

Oh ! je vous en prêterai moi , qu'à cela ne tienne. Il y a à Paris quelques Orfèvres de ma connoissance , & avec le diamant dont je suis nanti , je ne m'embarasse pas de trouver deux cens pistoles en un quart-d'heure.

LE CHEVALIER.

Mais il faut persuader Mariane.

FRONTIN.

Laissez-moi parler à Lisette , & allez m'attendre à l'auberge.

LE CHEVALIER.

Mais

FRONTIN.

Mais ! allez m'attendre , vous dis-je , pour être héritier de vos vieilles pratiques il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIANE , LISETTE.

MARIANE.



A pauvre Lisette , je n'en puis plus ,
je ne sçauois me soutenir , je trem-
ble.

LISETTE.

Qu'avez-vous ?

MARIANE.

Mon pere est là-dedans avec Araminte & ma
belle-mere , je ne l'ai jamais vû de si bonne hu-
meur.

LISETTE.

Et c'est-là ce qui-vous rend si interdite ?

MARIANE.

On va lui parler de mon mariage avec Mon-
sieur le Chevalier.

LISETTE.

On va lui en parler ; tant pis , on se presse
trop.

MARIANE.

Oh ! point , point , Lisette , je suis sortie pour les
laisser dire , je voudrois déjà que cela fut fini.

LISETTE.

Cela est trop précipité , vous dis-je , rentrez
dans le cabinet pour rompre la conversation.

M A R I A N E.

Ma chere enfant je n'en ai point la force , je ne me connois plus , & je n'ai jamais été dans l'état où je me trouve.

L I S E T T E.

C'est que vous n'avez jamais été mariée.

M A R I A N E,

Oh ! pour cela non : mais si je suis si tremblante pendant qu'on en parle , comment ferai-je donc quand on me mariera tout de bon ?

L I S E T T E.

On vous rassurera , ne vous mettez pas en peine : mais si vous voulez que je vous parle naturellement , je meurs de peur que vôtre pere ne reçoive mal la proposition.

M A R I A N E.

C'est cette crainte-là , je pense , qui me met si hors de moi-même.

L I S E T T E.

Allez donc empêcher qu'on ne lui en parle ; nous avons depuis tantôt raisonné Frontin & moi , & nous avons trouvé un moien sûr pour vous marier quand vôtre pere ne le voudroit pas.

M A R I A N E.

Est-il possible ?

L I S E T T E.

Oùi , mais il faut pour cela qu'il n'ait entendu parler de rien.

M A R I A N E.

Mais ce moien est-il infailible ?

L I S E T T E.

Je vous en répons , cela dépendra de vous , & vous n'y mettrez point d'obstacle peut-être ?

M A R I A N E.

Non , je t'en assure ; oh ! je m'en vais donc vite les interrompre.

Dépêchez-vous , & dites tout bas à Madame que j'ai quelque chose de conséquence à lui dire.

M A R I A N E.

Je vais te l'envoyer , laisse-moi faire.



S C E N E I I.

L I S E T T E *seule.*

LA pauvre petite personne ! nous en ferons tout ce que nous voudrons. Hé ! que ne font point de jeunes filles pour être mariées. Oh ! pour moi je crois , Dieu me pardonne , qu'il y a un âge où elles ne pensent qu'à cela , & il entre du mariage dans tous leurs songes.



S C E N E I I I.

Mr G R I F F A R D , L I S E T T E.

Mr G R I F F A R D.

HE ! bien , ma chere enfant , comment a-t-on reçu la restitution.

L I S E T T E

Le mieux du monde , cela se reçoit il autrement ? il faudroit avoir l'esprit bien mal tourné.

Mr G R I F F A R D.

Sçait-elle que c'est moi qui

L I S E T T E.

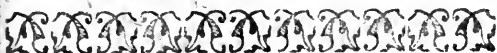
Je lui en ai voulu donner quelque legere idée.

Mr GRIFFARD.

Et bien ?

L I S E T T E.

Hé ! bien , elle commençoit déjà à prendre un certain ton aigre-doux , qui m'a fait rengainer mon compliment. Il ne faut se déclarer que bien à propos. La voici.



S C E N E IV.

Mr GRIFFARD , ANGELIQUE,
L I S E T T E.

Mr GRIFFARD.

C E n'est pas une petite fortune , Madame , que celle de vous rencontrer au logis.

A N G E L I Q U E.

Si l'on recevoit souvent de vos visites , on deviendrait volontiers plus sédentaire , Monsieur.

Mr GRIFFARD.

Madame.....

L I S E T T E.

Voilà votre chapeau par terre , prenez garde.

A N G E L I Q U E.

Vous êtes de tous les hommes du monde celui qu'on voit avec le plus de plaisir , je vous assure.

Mr GRIFFARD..

Ah ! Madame....

L I S E T T E.

Vous marchez sur vos gands , Monsieur.

208 LES BOURGEOISES
ANGELIQUE.

Je vous parle naturellement , au moins.

Mr GRIFFARD.

Vous avez bien de la bonté , Madame , si j'osois vous parler de même. . .

ANGELIQUE.

Je vous soupçonne pourtant de m'avoir fait une petite friponnerie, dont je vous punirois, si j'en étois bien persuadée.

Mr GRIFFARD.

Oh ! pour cela , Madame , je ne prétens pas que vous m'en avez obligation.

ANGELIQUE.

Ecoutez , vous avez de l'esprit , vous donnez un tour galant & délicat à ce que vous faites : mais , vous voulez qu'on vous en sçache gré , il faut me laisser toujours dans l'incertitude.

Mr GRIFFARD.

Oh ! Madame , je vous réponds de . . .

ANGELIQUE.

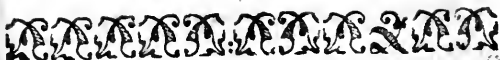
Je ne suis que trop pénétrante , je vous l'avoué : mais on ferme quelque fois les yeux pour ne pas rompre avec ses amis , une parfaite connoissance de la vérité me mettroit sérieusement en colère.

Mr GRIFFARD.

Il est constant , Madame , que. . .

ANGELIQUE

N'usons pas cette conversation , de grace. Il me fâche seulement de penser à ces sortes de choses , passez là-dedans , je vous prie , j'ai quelques ordres à donner à Lisette , vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer.



SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Quel animal ! il ne m'a jamais paru si ridicule.

L I S E T T E.

Voilà un mortel bien païé de ces deux cens pistoles.

ANGELIQUE.

Que me veux-tu ? qu'as-tu à me dire ? mon mari est là-dedans de trop bonne humeur, pour un homme qui a donné son argent. Je meurs de peur que Frontin n'ait pas si bien réussi que toi.

L I S E T T E.

Il a mieux fait que vous ne croiez, & voilà un billet de mille écus que Monsieur lui a donné pour Araminte.

ANGELIQUE.

Le monstre ! mille écus ne lui font point de peine à sacrifier pour une autre, il me refuseroit une pistole.

L I S E T T E.

Nous nous vangeons assez bien de son avarice, il ne faut pas se plaindre.

ANGELIQUE.

Mais comment toucher cet argent ? Araminte, ni toi, ni moi nous ne pouvons l'aller recevoir, il falloit que Frontin...

L I S E T T E.

Que cela ne vous embarrasse point. Madame Araminte négociera la chose à merveilles.

210 LES BOURGEOISES
ANGELIQUE.

Il faut envoyer chez elle. Hola, Jasmin.



SCENE VI.
ANGELIQUE, LISETTE,
JASMIN.

ANGELIQUE.

Vous sçavez où Madame Amelin demeure?

JASMIN.

Celle qui est venue tantôt ici? oui, Madame.

ANGELIQUE.

Allez lui dire que je l'attens, & que j'ai affaire d'elle, qu'elle vienne au plus vite.

LISETTE.

Avec tout cela, Madame, ce n'est pas une connoissance inutile que celle de cette Madame Amelin.

ANGELIQUE.

Non vraiment.

LISETTE.

Nous aurions eû peine sans elle à nous défaire du diamant.

ANGELIQUE.

Il étoit dangereux de le vouloir vendre : mais je m'arrête ici trop long tems, je vais les rejoindre. Quand Madame Amelin sera venue, tu lui diras bien toi-même ce qu'il faut faire.





SCENE VII.

L I S E T T E , Mr J O S S E .

L I S E T T E .

C'Est de l'argent comptant , ou peu s'en faut.
Mais que veut cet homme là ? demandez-vous
ici quelque chose ?

Mr J O S S E .

Je voudrois bien parler à Monsieur Simon : on
m'a dit là-bas qu'il y étoit.

L I S E T T E .

Est-ce pour quelque affaire un peu longue ? quel-
que testament , quelque inventaire ? Nous en dé-
barasserez-vous pour long-tems ?

Mr J O S S E .

C'est pour une chose que je ne puis dire qu'à lui-
même , qu'on l'avertisse , je vous prie.

L I S E T T E

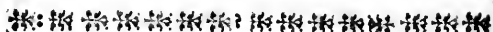
Je vais lui dire , vous n'avez qu'à attendre.



SCENE VIII.

Mr J O S S E . *seul.*

V Oila une soubrette qui me paroît bien allerte
& elle pourroit bien , si je ne me trompe , avoï
quelque part à la visite que je vie ns rendre à Mon-
sieur le Notaire.



SCENE IX.

Mr SIMON , Mr JOSSE.

Mr SIMON.

A H, ah ! c'est Monsieur Josse , hé qui vous amène ici , mon voisin ?

Mr JOSSE.

Monsieur , voilà un diamant qu'on vient d'apporter chez moi pour le vendre. Il me paroît tout-à-fait semblable à celui que vous avez fait recommander , voyez.

Mr SIMON.

C'est justement le mien , Monsieur Josse , qui vous l'a apporté ? il falloit retenir ces gens-là.

Mr JOSSE.

C'est un garçon que je connois , qui me connoît aussi ; & je n'ai même gardé la bague , que sous prétexte de le faire voir , avant que de l'acheter , à quelqu'un de mes confreres , que j'ai dit qui se connoissoit en pierreries mieux que moi. Il ne faut effaroucher personne.

Mr SIMON.

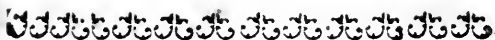
Hé qui est-il , s'il vous plaît , Monsieur Josse , cet honnête garçon que vous connoissez ?

Mr JOSSE.

Ne vous mettez point en peine , nous avons la bague , il reviendra.

Mr SIMON.

Il faut le faire arrêter. Il y a ici fort à propos un Commissaire de mes amis , vous n'aurez qu'à nous envoyer avertir.



SCENE X.

Mr SIMON, Mr JOSSE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah ! vous voilà , je viens de repasser chez vous.
Que faites-vous donc ici , Monsieur Josse ?

Mr JOSSE.

Je faisois voir à Monsieur ce diamant que vous
venez d'apporter chez moi.

Mr SIMON.

Quoi ! c'est-là celui qui : . . .

FRONTIN.

Oùi ! Vous vous mettez dans le goût de la pier-
rerie , ah ! je vous en félicite : je vois bien ce que
cela signifie.

Mr SIMON.

Où as-tu pris cela ?

FRONTIN.

Que cela ne vous embarrasse point , je vous en
ferai bon marché , ne vous mettez pas en pei-
ne.

Mr SIMON.

Tu m'en feras bon marché ; pendant ?

FRONTIN.

Comment donc , pendant ? est-ce vous , ou moi
qu'on apostrophe , Monsieur Josse ?

Mr JOSSE.

A votre avis , que vous en semble ?

FRONTIN.

Moi , par ma foi je ne sçai qu'en dire.

Mr SIMON.

Tu me feras bon marché d'un vol que tu m'as
fait , infâme ?

Qu'est-ce à dire un vol ? ho... que... écoutez... hé fy, Monsieur, je n'aime point ces plaisanteries-là, je vous en avertis. Que diable si le diamant ne vous accommode pas, il n'y a qu'à me le rendre, je ne suis pas embarrassé de m'en défaire.

Mr SIMON.

Oh, tu n'auras pas cette peine-là, sur mon honneur; mon cher Monsieur Josse, vous pouvez me laisser la bague, je passerai chez vous, & je reconnoîtrai votre exactitude.

Mr JOSSE.

Je vous baise les mains, Monsieur.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur Josse, oh diable! je n'entens point de raillerie, c'est à vous que...

SCENE XI.

Mr SIMON, FRONTIN.

Mr SIMON.

O H ! ne penles pas m'échaper : nous avons d'autres comptes encore à vuider ensemble.

FRONTIN.

Monsieur, commençons par vuider celui-là, rendez-moi la bague, ou la peste m'étouffe, je ferai beau bruit, & si...

Mr SIMON.

Là si tu es-toi, ne t'effraie point.

FRONTIN.

Cela me feroit damner.

Mr SIMON.

Je ne ferai point d'éclat de cette affaire-ci, je te le promets.

FRONTIN.

Vous n'en ferez point, mais j'en ferai moi.

Mr SIMON.

Je ne veux point te perdre, te dis-je.

FRONTIN.

Et moi je ne veux point perdre ma bague, de par tous les diables.

Mr SIMON.

Parlons doucement, comment est-elle à toi? d'où vient-elle? qui te l'a donnée?

FRONTIN.

Un Gentil-homme de mes amis.

Mr SIMON.

Que tu apelle?

FRONTIN.

Monsieur Jannot, connoissez-vous cela?

Mr SIMON.

Tu es un effronté maraudeur, tu as volé ce diamant à ma femme, & c'est celui qu'elle perdit il y a six semaines.

FRONTIN.

Au diable! Monsieur Jannot m'auroit-il fait ce tour-là?

Mr SIMON.

Que rumines-tu?

FRONTIN.

Que cela ne se peut pas. J'étois tantôt avec lui... chez sa mere... cela ne se peut pas, encore une fois.

Mr SIMON.

Cela est, & ie te ferai pendre si tu disputes.

FRONTIN.

Je n'y comprends rien.

Mr SIMON.

Venons à présent au reste.

FRONTIN.

Monsieur, encore un petit mot sans nous emporter; ou j'ai perdu l'esprit moi qui vous parle, ou vous l'avez perdu vous même Je ne l'ai pas perdu moi assurément Ergo...

Mr SIMON.

Oùï, je l'ai perdu moi, de t'avoir tantôt fortement confié un billet de mille écus.

FRONTIN.

Oh ! pour cela, Monsieur, je me suis fort loialement acquitté de la commission.

Mr SIMON.

Tu es un fripon, passé-maître.

FRONTIN.

Monsieur. . .

Mr SIMON.

Je ne te connoissois pas encore.

FRONTIN.

N'embroüillons point l'affaire de la bague.

Mr SIMON.

Il me falloit cette avanture pour me détromper.

FRONTIN.

Revenons à la bague, je vous prie.

Mr SIMON.

Araminte est là dedans, tu as mon billet, il faut me le rendre.

FRONTIN.

Ne confondons rien, s'il vous plaît.

Mr SIMON.

Il faut me le rendre tout à l'heure.

FRONTIN.

Je n'ai point le billet, & vous avez la bague.

Mr SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

Mr SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez,

Mr SIMON.

Oh ! tu me le rendras , où je t'étranglerai , as-
surément

FRONTIN.

Au secours , miséricorde !



SCENE XII.

ANGELIQUE , Mr SIMON ,
MARIANE , ARAMINTE ,
LISETTE , Mr GRIFFARD ,
FRONTIN.

LISETTE.

Q U'est-ce qu'il y a donc ?
ANGELIQUE.

Qui te fait crier de la sorte ?

FRONTIN.

Monsieur votre mari , Madame , qui a la fiè-
vre chaude.

Mr SIMON.

Boureau !

MARIANE.

Mon pere ?

FRONTIN.

Et une fièvre chaude interressée même , il me
dérobe une bague.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

218 LES BOURGEOISES

Mr SIMON.

Cela veut dire que votre diamant est retrouvé, ma femme.

ANGELIQUE.

Mon diamant !

Mr SIMON.

C'est ce coquin-là qui l'avoit volé.

ANGELIQUE.

Frontin, lui ?

Mr SIMON.

Lui-même.

FRONTIN.

Moi ? moi ? vous voyez bien le transport au cerveau ? il n'y a rien de plus clair.

Mr SIMON.

Misérable !

FRONTIN.

La, la, la, la.

Mr GRIFFARD.

Ne vous emportez point.

FRONTIN.

Si on ne prend garde à lui, il fera quelque sottise.

Mr SIMON.

Coquin ! Monsieur le Commissaire, il faut pendre ce fripon là.

Mr GRIFFARD.

Je ferai le dû de ma Charge.

L I S E T T E.

Frontin seroit pendu : quel dommage !

FRONTIN.

Laisse-moi en repos, toi, avec ton pendu.

ANGELIQUE.

Mais qui vous fait penser de lui ce que vous nous dites ?

Mr SIMON.

Le diamant que voila vraiment, me prenez-vous pour un visionnaire, il est allé pour le

rendre , j'avois fait courir des billets , comme vous sçavez , l'Orfèvre est venu m'avertir , vous l'aurez pas de peine à le reconnoître : voiez.

FRONTIN.

J'enrage. Il y a de l'apparence à tout ce qu'il dit , & je sçai le contraire.

ANGELIQUE.

Lisette.

L I S E T T E.

Ce l'est , Madame , il y a-la quelque chose que je ne comprends point.

Mr S I M O N.

Hé bien ai-je tort ? qu'en dites-vous ?

ANGELIQUE.

Je dis qu'il ne me paroît point que cela ait jamais été à moi , vous vous méprenez.

FRONTIN.

Ah ! vivat , j'ai gagné ma cause : allons , Monsieur le Commissaire , faites le dû de votre Charge , faites rendre à Frontin ce qui lui appartient ; vous êtes fort pour les restitutions vous.

Mr G R I F F A R D.

Ouais.

Mr S I M O N.

Oh bien , quoique vous en disiez , je m'en croirai plutôt qu'un autre , & je ne me défaisirai point du diamant.

FRONTIN.

Et puis qu'il est ainsi , moi je vais faire venir la personne à qui il appartient. S'il est écrit qu'il sera perdu pour moi , j'aime mieux qu'il retourne à son vrai maître.





SCÈNE XIII.

Mr. SIMON , Mr. GRIFFARD ,
ANGELIQUE , ARAMINTE ,
Me AMELIN , FRONTIN ,
LISETTE , MARIANE .

Me AMELIN .

UN de vos gens vient de me dire que vous
me vouliez parler , Madame , je suis ac-
couruë tout au plus vite.

FRONTIN .

Oh ! parbleu il y a de la fatalité dans tout
ceci , & vous venez tout à propos pour défen-
dre vos droits , Madame Amelin .

Me AMELIN .

Qu'est - ce qu'il y a donc ? de quoi s'agit-
il ?

FRONTIN .

On vous a pris tantôt une bague ; elle est en-
tre les mains de Monsieur , faites-vous la ren-
dre .

LISETTE .

En voici bien d'une autre .

Me AMELIN .

Elle est entre les mains de Monsieur ! le Ciel
en soit loué : je ne suis pas malheureuse ; &
Monsieur est trop honnête homme pour vou-
loir la retenir .

Mr SIMON .

Quoi ! vous me soutiendrez que ce diamant
vous appartient , Madame ?

Me AMELIN.

Non , Monsieur , le Ciel m'en préserve.

L I S E T T E.

Madame Amelin.

Me AMELIN.

J'ai seulement donné ce matin six cens écus
dessus à Mademoiselle Lisette , Monsieur.

FRONTIN.

Oh ! pour celui la , je ne m'y attendois pas ;
je ne suis qu'une bête.

Mr SIMON.

A Lisette six cens écus :

Me AMELIN.

Oùi , Monsieur , la voila qui peut vous le
dire.

L I S E T T E.

Moi , je n'ai rien à dire , on vous croira de
reste.

Me AMELIN.

Madame avoit affaire d'argent , j'ai été bien
aise de lui faire plaisir.

FRONTIN.

Voila une maudite bague qui causera quel-
que révolution.

Mr SIMON.

Hé bien , Madame , que me direz-vous pour
excuser une conduite si blâmable , dont il faut
malheureusement que nos meilleurs amis soient
témoins ? ne rougissez-vous point ? ...

ANGELIQUE.

Moi ? Je rougis de vos manieres , Monsieur ,
& j'ai honte pour vous que l'excès de votre
avarice me réduise à mettre en gage mes pier-
eries. Vous m'auriez épargné cette confusion ,
en me donnant ce billet de mille écus , dont
vous avez fait present à Madame.

Mr SIMON.

Je suis trahi.

FRONTIN.

Je l'ai donné fidèlement, comme vous voiez.

Mr GRIFFARD.

Comment donc? quoi! qu'entends-je, ma femme a reçu un présent de mille écus?

ARAMINTE.

Ne vous mettez point en colère, Monsieur, je ne l'ai pris, je vous assure, que pour vous dédommager des deux cens louis que vous avez envoyez tantôt à Madame.

Mr GRIFFARD.

On se moquoit de moi, j'ai ce que je mérite.

Mr SIMON.

Vous avez accepté deux cens louis de Monsieur le Commissaire, Madame?

ANGELIQUE.

Oh! je sçavois bien que vous les rendriez à sa femme, Monsieur.

FRONTIN.

La belle chose que la prévoyance!

Me AMELIN.

Voilà bien du tinramare, à ce qu'il me semble: mais mes six cens écus, sera-ce aussi Monsieur qui me les rendra, Madame?

Mr SIMON.

Vos six cens écus, moi?

ANGELIQUE.

Oh! ça, mon fils, point de rancune, paie Madame Amelin, & je vous pardonne l'affaire des mille écus, ne suis-je pas bonne personne?

Mr SIMON.

Madame , Madame , Vous allez faire un bon compte de cette aventure : mais...

L I S E T T E.

Ma foi , vous n'avez qu'à charier droit , & vous ne voulez pas qu'on la sçache.

Mr SIMON.

J'enrage , je creve , & je renonce à toutes les femmes.

M A R I A N E.

Lisette , voici Monsieur le Chevalier.





SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER , ANGELIQUE ,
 ARAMINTE ; Me AMELIN ,
 LISSETTE , FRONTIN.

LE CHEVALIER.

M Adame , je viens vous dire que...
 Me AMELIN.

Ah ! te voilà donc , bon vaurien , je t'attendois pour te régaler ; tu viens m'amuser avec tes contes , & tu me fais de belles affaires vraiment.

LE CHEVALIER.

Madame.

MARIANE.

Elle lui parle bien familièrement , Lisette ?

FRONTIN

Monfieur Jannot aura auffi fon fait. La mau-dite bague !

ARAMINTE.

Qu'est-ce que cela fignifie :

Me AMELIN.

Ce que cela fignifie : Vous voiez bien ce petit garnement-là , c'est mon fils , Madame , afin que vous le fçachiez.

ANGELIQUE.

Quoi ! Monfieur le Chevalier...

Me AMELIN.

C'est Jannot , Madame , dont je vous ai tant parlé ce matin.

ANGELIQUE.

Monfieur le Chevalier , Jannot...

ARA-

ARAMINTE.

Elle extravague , ma mignonne , cela ne se peut pas.

Me AMELIN.

Qu'est ce à dire , cela ne se peut pas ? oseras-tu dire le contraire ? réponds.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous que je vous réponde ? vous avez voulu me perdre , & vous réussirez à merveille.

Me AMELIN.

Vraiment où te perdre , voilà de beaux misères ! tu seras peut-être cause que je perdrai cent écus toi , & tu crois que je songe à des balivernes ?

ANGELIQUE.

Vous êtes le fils de Madame Amelin.

MARIANE.

Et vous n'êtes point un vrai Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir.

ANGELIQUE.

Par où meritoit-elle , Monsieur Jannot , que vous voulussiez la tromper ?

Me AMELIN.

Comment donc la tromper ? Tredame , Monsieur Jannot , puisque Monsieur Jannot y a , aura quand je voudrai une bonne Charge de vingt mille écus que je lui mettrai sur la tête.

ANGELIQUE.

Vingt mille écus , Madame Amelin ?

Me AMELIN.

Oùi , Madame , vingt mille écus , quand je perdrais ceux que je vous ai donnés encore.

FRONTIN.

Comment diable !

ANGELIQUE.

Avez-vous du penchant pour lui , Mariane :

226 LES BOURG. A LA MODE,

M A R I A N E.

Quand il n'auroit pas les vingt mille écus, je ne l'en aimerois pas moins ; je vous assure.

L I S E T T E.

La pauvre enfant !

A N G E L I Q U E.

Et moi je vous promets de trouver les moyens de faire consentir votre pere à ce mariage.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! Madame.

A R A M I N T E.

Trouve donc aussi le secret de faire ma paix avec mon mari.

A N G E L I Q U E.

Je me chargerai de tout.

F R O N T I N.

Ma foi nous sommes plus heureux que sages.

L I S E T T E.

Hors les maris, tout le monde sort toujours bien d'intrigue. Par ma foi si les hommes donnoient à leurs femmes ce qu'ils dépensent pour leurs maîtresses, ils feroient mieux leurs comptes de toutes manières.

F I N.

LA
GAZETTE,
COMEDIE.

Représentée pour la première fois le 24.
Avril 1693.



A C T E U R S.

Mr GUILLEMIN , Libraire.

ANGELIQUE , sa Fille.

Me PERNELLE , Sœur de M.
Guillemmin.

FILLON , Amie d'Angelique.

CLITANDRE , Amant d'An
gelique.

CRISPIN , son Valet.

CRASSIN.

ROBICHON.

LE CHEVALIER.

LE SERGENT.

LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

CHONCHON.

La Scene est à Paris.



L A
GAZETTE
 COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE , UN SERGENT.

LE SERGENT.

C'E s t temps perdu , Monsieur ; j'ai
 cherché dans tous les Fours de Paris,
 & je n'ai pû trouver ce qu'il vous
 faut. Les hommes sont chers par les
 tems qu'il fait, & comme vous les de-
 mandez sur tout.

CLITANDRE.

Comment faire donc , Monsieur de la Ro-
 se ?

LE SERGENT.

Morbleu 'enrage. Il y a quinze jours que j'e de-
 vrois avoir mené la recrue au Régiment , & nous
 n'avons pas encore la moitié de nos gens.

CLITANDRE.

Il faut en trouver à quelque prix que ce soit.

On m'a fait voir deux petits malingres d'assez bonne mine à la vérité : mais on veut les vendre huit pistoles pièce.

CLITANDRE.

Huit pistoles ?

LE SERGENT.

Oùi , Monsieur : mais il n'y a rien à perdre , ce sont des enfans de famille dont on retirera plus que son argent.

CLITANDRE.

Nous en serions bien plus avancez. Le beau commerce ! je ne veux point de cela.

LE SERGENT.

Oh ! par ma foi , Monsieur , vous êtes trop scrupuleux pour un Officier d'Infanterie , il n'y a pas moyen de s'y sauver. A quoi vous en tenez-vous donc ? & comment vous plaît-il que nous finissions ?

CLITANDRE.

Oh ! finis comme tu l'entendras.

LE SERGENT.

Je me donne au diable , il me prend envie de faire un four de notre appartement , autant de gens qu'il y viendra , je vous les enrôle.

CLITANDRE.

Fort bien.

LE SERGENT.

Vous avez un tas de creanciers sur-tout , que j'aurois bien envie de mener à notre bataillon. Je ferois plaisir à bien d'honnêtes gens.

CLITANDRE.

Assurément.

LE SERGENT.

Nous sommes déjà convenus, vôtre Crispin & moi , qu'il m'adresseroit quelqu'un de ses amis ; & quand quelque drôle un peu bien tourné viendra me demander de sa part , je sçau-

J'ai bien ce que cela voudra dire.

CLITANDRE.

J'abandonne tout à votre conduite.

LE SERGENT.

Il auroit bien mieux valu faire vos affaires de bonne heure , que de vous amuser pendant tout l'hiver à troubler , comme vous avez fait , la paix de deux ou trois ménages.

CLITANDRE.

Il faut bien se délasser à Paris des fatigues de la campagne.

LE SERGENT.

D'honnêtes Bourgeois ont bien affaire que ce soit chez eux que vous veniez vous délasser.

CLITANDRE.

Ils sont bien en droit de se plaindre vraiment : on défend l'Été leurs Frontières , peuvent-ils trop paier l'hiver toutes les peines que se donnent des gens de qualité ?

LE SERGENT.

Je ne sçai , Monsieur ; mais depuis quelques jours vous venez bien souvent au Palais. Vous y traitez quelque affaire sérieuse , puisque vous ne m'en dites mot.

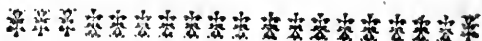
CLITANDRE.

Voici Crispin , laissez-nous , & va m'attendre au logis , va vite.

LE SERGENT.

Vous me chassez , vous êtes amoureux tout de bon ; s'il n'y avoit que du libertinage , vous m'en auriez fait confidence.





S C E N E I I.

CLITANDRE , CRISPIN.

CLITANDRE.

HE' ! bien , Crispin ?

CRISPIN.

Son pere est avec elle , Monsieur. , il n'y a rien à faire.

CLITANDRE.

Le fâcheux contre-temps ! j'étois bien résolu de lui parler cette fois-ci , je t'assure.

CRISPIN.

Cela est admirable ? quand elle est seule , la timidité vous prend : quand le pere y est , vous vous croiez de la résolution.

CLITANDRE.

Il faut pourtant me déclarer. Jamais passion ne fut égale à la mienne , & s'il est vrai qu'on la marie , je ne sçai ce que je deviendrai.

CRISPIN.

Par ma foi , Monsieur , je ne vous comprends point. Vous êtes un fort joli homme de qualité , fort jeune & fort connu de quantité de coquettes , que vous n'aimez que... comme il faut aimer des coquettes. Dans toutes vos intrigues de l'hiver vous n'avez employé que Monsieur de la Rose , votre Sergent , & vous m'employiez à present moi. Vous devenez sérieusement amoureux d'une Grizette : la petite fille d'un Libraire triomphe de votre insensibilité , vous négligez pour elle toutes vos affaires , vous oubliez votre devoir : il vous manque quatre ou cinq soldats , que Monsieur de la Rose & moi

nous trouverons pourtant moien de faire. Il y a quinze jours que nous devrions être au Regiment, & vous ne songez point à tout cela.

CLITANDRE.

Je suis amoureux de bonne foi, je te l'avouë, & mon amour m'occupe préféablement à toute autre chose.

CRISPIN.

Hé pourquoi donc ne pas parler? que craignez-vous? Les petites filles du Palais entendent le François, Monsieur, je vous en répons.

CLITANDRE.

Je ne sçai ce qui me retient.

CRISPIN.

Hé que diable un Capitaine doit-il être aussi bourgeoisement amoureux que vous l'êtes?

CLITANDRE.

Je t'assure Crispin, que quand son pere sera sorti, je n'hésiterai point à lui faire un sincere aveu de la tendresse que j'ai pour elle.

CRISPIN.

Nous verrons: mais en attendant pour ne point demeurer inutile, allez-vous-en prendre chez votre usurier cinq cens écus qu'on vous fait passer pour mille, peut-être que demain il ne voudroit plus vous donner que cent pistoles.

CLITANDRE.

Demeure donc ici toi, & prends bien garde...

CRISPIN.

J'aurai l'œil au guet, & prendrai soin de vous avertir. Adieu. Par ma foi les jeunes gens vraiment amoureux sont aussi fous qu'ils sont insolens, quand ils n'aiment que par maniere de conversation. Mais voici notre jeune maîtresse, & son vieux bon homme de pere,

SCENE III.

Mr GUILLEMIN, ANGELIQUE,
CRISPIN.

Mr GUILLEMIN.

A Ngelique.
ANGELIQUE.

Mon pere.

Mr GUILLEMIN.

Ce n'est que par moi qu'on met les nouvelles de Paris dans la Gazette de Hollande ; qui d'antre peut avoir fait mettre dans celle-ci que je vous marie ?

ANGELIQUE.

Je ne sçai.

Mr GUILLEMIN.

Ce n'est nullement mon dessein au moins , & je ne sçavois.

ANGELIQUE.

On veut vous avertir peut-être que vous seriez bien de me marier.

Mr GUILLEMIN.

Qu'est-ce à dire ? on veut m'avertir , je sçai bien ce que j'ai à faire , & je n'ai point d'avis à prendre.

ANGELIQUE.

Je ne me mêle pas de vous en donner , mais vous voyez ce qu'on en pense.

Mr GUILLEMIN.

On pensera ce qu'on voudra , mais je veux que vous pensiez comme moi vous.

Hom.

Mr GUILLEMIN.

Je vais sortir , il n'y a aucun de mes garçons à la boutique , prenez-y bien garde , & ne vous amusez pas je vous prie à babiller avec un tas de godelureaux qui rodent toujours d'ici

ANGELIQUE.

Je me soucie bien d'eux vraiment.

Mr GUILLEMIN.

Ecrivez bien les noms de ceux qui viendront me demander , & tenez sur tout un memoire si-déle des nouvelles qu'on m'apportera , entendez-vous ?

ANGELIQUE.

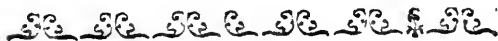
Oui , mon pere.

Mr GUILLEMIN.

Je ne tarderai pas à revenir.

CRISPIN.

Bon , le voila parti , courons après mon maître ; l'occasion ne sçauroit être meilleure pour son dessein.



SCENE IV.

ANGELIQUE, FILLON.

ANGELIQUE *voiant Crispin s'en aller.*

N'Est ce pas là le valet de chambre de Clitandre ? je voudrois bien que son maître eût déjà lû la Gazette d'aujourd'hui. Hé bon jour , ma chere bonne , que je te sçai bon gré de venir causer avec moi.

Ma mere est sortie. Je me su's lassée d'ourler des coëffes, & de montrer des rubans : Je suis accourue pour te feliciter de ton mariage.

ANGELIQUE.

De mon mariage ! je te suis obligée vraiment.

FILLON.

Ah ! que tu es heureuse, mon enfant, tu vas te marier.

ANGELIQUE.

C'est une plaisanterie qu'on a voulu faire.

FILLON.

C'est donc ton pere qui l'a faite ? car il est je crois le seul à Paris qui ait correspondance avec le Gazetier d'Hollande ; & je viens de voir cette nouvelle dans la Gazette.

ANGELIQUE.

Quelqu'un aura entrepris sur ses droits apparemment.

FILLON.

Tu ris, je pense.

ANGELIQUE.

Je n'en suis point trop fâchée, cela mettra quelques personnes en mouvement.

FILLON.

Ah ! je commence à démêler la chose.

ANGELIQUE.

Et que démêles-tu ?

FILLON.

Que la nouvelle est de ta façon.

ANGELIQUE.

Fort bien.

FILLON.

Que c'est toi-même qui l'as envoyée au Gazetier.

Cela pourroit être.

FILLON.

Et que tu veux obliger par-là quelqu'un de tes amans à se déclarer.

ANGELIQUE.

Tu me crois donc de l'esprit à ce compte ?

FILLON.

Je te crois de l'amour, cela ne suffit-il pas pour rendre ingénieuse ? L'esprit ne m'est jamais venu que par-là.

ANGELIQUE.

Oh ! bien pour moi, je te l'avouë, j'ai plus de curiosité que d'amour.

FILLON.

La curiosité d'être mariée, n'est-ce pas ? la même curiosité me tient, mon enfant.

ANGELIQUE.

Que tu es extravagante.

FILLON.

Expliques-moi donc...

ANGELIQUE.

Paix, voici ma tante.



SCENE V.

Me PERNELLE, ANGELIQUE,
FILLON.

Me PERNELLE.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ceci ma nièce : j'apprens de belles nouvelles vraiment.

Quoi ma tante ?

Me PERNELLE.

Votre pere a-t-il perdu l'esprit, dites-moi, de vous faire mettre dans la Gazette ?

ANGELIQUE.

Ma tante...

Me PERNELLE.

Le bel endroit pour faire parler de soi ! mort de ma vie que cela part d'une cervelle bien sensée !

ANGELIQUE.

Ce n'est pas lui, ma tante, qui...

Me PERNELLE.

Le vieux fou ! mais ce n'est rien encore que cette Gazette, je voudrois bien sçavoir de quel droit il prétend vous marier sans m'en avoir parlé ?

ANGELIQUE.

C'est une chose en l'air que ce mariage, & je n'en ai pas ouï parler moi-même.

Me PERNELLE.

Une chose en l'air ! Ah ! le ladre ! oh ! je devine ce que c'est moi, ma nièce. Votre pere est un vilain, un avaré, qui de peur de se défaire de son bien ne veut point se défaire de sa fille.

F I L L O N.

Ah ! que vous le connoissez bien, Madame.

Me PERNELLE.

Si je le connois ! pour écarter les prétendans, il veut faire courir le bruit que vous êtes mariée.

ANGELIQUE.

Que vous avez d'esprit, ma tante, de deviner cela !

Me PERNELLE.

Mais pour contrecarrer la Gazette, je ferai afficher que vous êtes à marier moi.

FILLON.

La bonne tante que voila !

Me PERNELLE.

Vraiment , il n'a pas affaire à une sotte. Il n'y a plus que lui & moi de la famille , je n'ai point d'enfans ; il n'a que vous , & il ne vous marieroit pas ! mort de ma vie , avant que de mourir , je veux voir des rejettons de nôtre tige moi , ma nièce.

FILLON.

Oh ! vous en verrez , Madame , laissez faire.

Me PERNELLE.

Vôtre grand-pere étoit tout aussi-ridicule que vôtre pere , il vouloit que je mourusse fille : mais zeste , je me mariaï toute seule en mon petit particulier , & je m'en suis fort bien trouvée au moins.

ANGELIQUE.

Je le crois bien , ma tante.

Me PERNELLE.

Voila comme on attrape les peres , mes enfans , voila comme on les attrape. Je ne vous donne pas de conseils , le Ciel m'en préserve ; mais les exemples d'une tante ne sont quelquefois pas mauvais à suivre.

FILLON.

Assurément il n'y a rien à risquer , puisque vous vous en êtes bien trouvée.

Me PERNELLE.

Hé bien donc , parlez-moi confidemment-là , n'y a-t-il point quelque jeune homme dans le monde que tu affectionnes plus qu'un autre ?

ANGELIQUE.

Non , ma tante , je vous assure.

Me PERNELLE.

Comment , non ? mais tant pis , ma nièce , il faut pourtant bien prendre un parti , mon enfant.

Cela viendra , Madame , ne vous mettez pas en peine.

Me PERNELLE.

Veux-tu que je me mêle de tes petites affaires ; dis ? je ne serai pas long-tems à trouver ce qu'il te faut ; & un contrat sera bien-tôt bâti.

FILLON.

Cela n'est pas de refus , voiez.

Me PERNELLE.

Qu'en dis-tu , parle ?

ANGELIQUE.

Eh ! mais. . .

Me PERNELLE.

Quoi ! mais ?

ANGELIQUE.

J'irai vous voir tantôt . ma tante.

Me PERNELLE.

Viens mon enfant , tu me feras plaisir ; j'entre de tout mon cœur dans toutes les petites bagatelles de la jeunesse , il me semble que cela me rajeunit.

FILLON.

Le beau naturel !

Me PERNELLE.

Adieu , je vais faire un tour au banc de mon Procureur , & je repasserai peut-être par ici , car je veux laver la tête à Monsieur mon frere.





SCENE VI.

ANGELIQUE , FILLON.

FILLON.

LA bonne pâte de tante que voila. Si j'a-
vois seulement une arriere-cousine de la
même humeur je ne bougerois de chez elle ,
sur ma parole.

ANGELIQUE.

Ma tante m'a toujours tendrement aimée.

FILLON.

Hé que ne profites-tu de cette amitié pour
faire consentir ton pere à te donner un mari.

ANGELIQUE.

Ah , ma chere Fillon , que je suis malheureuse !

FILLON.

Comment , est-ce le choix d'un amant qui
t'embarasse & parmi le grand nombre de tes
souponnés , as-tu peine à te déterminer en faveur
de quelqu'un ? Montre-moi ta liste , voions.

ANGELIQUE.

Ah ! que tu es extravagante avec tes plaissan-
teries !

FILLON.

Quoi ! tu ne tiens pas registre de tes conquê-
tes ? Vraiment je suis bien plus coquette que
toi : mais il n'importe , je connois à peu près
tous ceux qui t'en veulent ; & pour moi , si j'é-
tois à ta place , j'aurois plus de penchant pour
le petit Avocat que pour un autre.

ANGELIQUE.

Qu'il a de complaisance & de respect pour

moi , ma chere ! avec quelle discretion il me rend des soins ! que je remarque de retenue dans toutes ses assiduez ! Je ne sçai point encore comme on prend de l'amour pour un homme , mais il me semble que celui-ci a tout ce qu'il faut pour en faire naître.

F I L L O N.

Assurément , il n'y a nulle comparaison à faire de lui avec ce petit étourdi de Chevalier qui...

A N G E L I Q U E.

Ah ! les empressements de celui-là me sont encore plus de plaisir , que les tendres égards de l'autre. Il n'est occupé que de moi , c'est sa passion qui le rend étourdi comme il est. Il jure qu'il m'aime à l'adoration , & la violence de son amour merite assez qu'on y réponde.

F I L L O N.

Ah ! j'entens , voila le fortuné. Il faut s'entendre au petit Academiste : car pour cet apprentif-Partisan , je ne crois pas....

A N G E L I Q U E.

Ah ! si tu sçavois qu'il a de l'esprit. C'est un grand charme pour moi que l'esprit. Dans tout ce qu'il dit , dans tout ce qu'il fait , on remarque un air de délicatesse , que personne n'a comme lui.

F I L L O N.

Mais si tu aimes ainsi la discretion de l'un , la violente passion de l'autre , & la délicatesse d'esprit du troisième , comment faire ? Tu ne peux pas les épouser tous trois ensemble. L'un après l'autre encore , quand on a du bonheur , il n'y a rien qui ne se puisse faire.

A N G E L I Q U E.

Quelque sensible que je sois à leurs bonnes qualitez , il n'y en a pas un des trois que j'aime véritablement,

FILLON.

Quoi ! il y en auroit un quatrième au-dessus de tous ceux-là ?

ANGELIQUE.

Il n'a peut-être pas tant de mérite que les autres ? mais il me semble que mon cœur s'intéresse pour lui davantage.

FILLON.

Je le connois aparemment ?

SCENE VII.

ANGELIQUE , FILLON ,
CLITANDRE , CRISPIN.

ANGELIQUE *apercevant Clitandre.*

MA chere Fillon , le voici. Je ne me suis jamais sentie si troublée.

FILLON.

La presence d'un joli homme remuë terriblement les humeurs.

CRISPIN.

Allons , courage , Monsieur , la voila.

ANGELIQUE.

Il ne viendra point nous aborder ?

FILLON.

Je vais engager la conversation , laissez-moi faire. Que demandez-vous , Monsieur , des Livres nouveaux ? voyez ici , les affaires du temps ? l'amour à la mode ?

CLITANDRE.

Que je sens d'émotion !

FILLON.

Nous avons ce que vous cherchez , Monsieur.

& l'on seroit bien malheureux de ne pouvoir vous accommoder.

CLITANDRE.

Il faudroit être étrangement difficile , & la seule conversation d'une si aimable personne. . .

ANGELIQUE.

Voulez-vous voir , Monsieur , des réflexions nouvelles que l'on a faites sur les bonnes qualités des Dames ?

CLITANDRE.

Je verrai tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Voilà un titre qui promett beaucoup.

FILLOU.

Pas trop , & je m'étonne pour moi qu'on en ait pû faire un volume.

CLITANDRE.

Je ne suis pas de ce sentiment. Le mérite des Dames est un sujet qui me paroît inépuisable , & l'auteur de vos réflexions. . .

ANGELIQUE.

C'est un eune Abbé qui les a faites.

CLITANDRE.

Un Abbé ! vous me surprenez , est-ce à ces Messieurs-là de réfléchir sur les manieres d'un sexe qu'ils ne dévoient pas regarder seulement ?

FILLOU.

Qu'ils ne dévoient pas regarder ! ce sont ceux qui le connoissent le mieux , & qui s'attachent le plus à le connoître. Ils n'ont que cela à faire à la vérité. Comme ils n'épousent point , il ne nous voient que du bon côté , & ne réfléchissent qu'à nôtre avantage.

CLITANDRE.

Tout le monde réfléchit comme eux ; & le mariage. . .

FILLON.

• Je ne sçai , mais j'ai ouï dire que les maris & les Abbez ne réfléchissent pas de même , il y a bien de la différence.

ANGELIQUE.

Je crois , pour moi . .

FILLON.

Tu m'en diras bientôt des nouvelles.

CLITANDRE.

Il est donc vrai qu'on la marie ?

FILLON.

C'est une nouvelle si publique , qu'il seroit inutile de vouloir en faire un mystere.

CLITANDRE.

C'est une nouvelle bien terrible pour moi , je vous l'avouë

ANGELIQUE.

Comment ! expliquez-vous , Monsieur , quel intérêt . .

CRISPIN.

Il est extrêmement sensible à la moindre idée de mariage , & il prend les choses fort à cœur.

CLITANDRE.

On vous marie , & je vous aime , jugez de l'état où je suis.

ANGELIQUE.

Vous m'aimez , moi .

CLITANDRE.

Je vous adore , & je mourrai de desespoir.

CRISPIN.

Ho ! Monsieur , ne nous desesperons point avant les nôces , & tâchons d'en être seulement. Il arrive quelquefois des choses qui font changer les résolutions desespérées.

FILLON.

Il a raison , ne vous hâtez point tant de mourir , vous aurez toujours pour cela du temps de reste. La nouvelle qui vous allarme

n'est encore que dans la Gazette , & la Gazette est souvent menteuse.

CLITANDRE.

Et vous me confirmez vous-même...

FILLON.

Hé ! vraiment oui , les filles n'ont-elles pas aussi le même privilège que la Gazette ?

CLITANDRE.

Seroit-il possible que...

FILLON.

Croiez-moi , si le cœur vous en dit tout de bon pour le premier ordinaire , on tâchera de lui faire dire la vérité.

CLITANDRE.

Vous ne dites point ce que vous pensez là-dessus , belle Angelique ?

ANGELIQUE.

Si vous ne me parlez que par simples galanteries , je vous répondrai bien moi-même. Si vous parlez sérieusement , il faudra s'adresser à mon père.

FILLON.

Es-tu folle ? c'est bien à un père à se mêler de cela ? Quand on a une tante comme la tienne , c'est elle qu'il faut consulter par la préférence , & une femme se connoît toujours mieux en maris , que le plus habile homme du monde.

ANGELIQUE.

Tu me donne des conseils qui me font plaisir , & tu n'as pas de peine à me persuader.

CLITANDRE.

Ah ! que mon bonheur est extrême , de vous trouver dans les dispositions...

FILLON.

Ho ! faites trêve à tous ces transports , s'il vous plaît. Nous sommes ici trop en vûe , passons là-dedans , vous aurez tout le loisir de vous entretenir ensemble. Si ton père vient , il

fera le bien venu. On en sera quitte pour marchander quelque Livre , & pour l'acheter plus cher qu'il ne vaudra.

CRISPIN.

Voila une petite personne qui parviendra , elle n'en sçait pas mal à son âge.

ANGELIQUE.

Mais comment faire ? je suis seule , il vient ici du monde à tout moment , pour cette Gazette surtout , s'ils ne trouvent personne ?

CLITANDRE.

Crispin n'a qu'à demeurer , il nous rendra compte.

CRISPIN.

Moi , Monsieur ? vous sçavez que j'ai mes affaires. . . .

CLITANDRE.

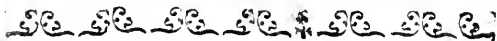
Comment , maraut ?

CRISPIN.

Hé bien , voila qui est fait , vous n'avez qu'à dire : n'êtes-vous pas le maître ?

FILLON.

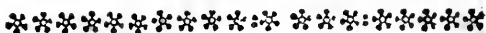
Ne perdons point de temps , entrons.



SCENE VIII.

CRISPIN *seul.*

LA bonne chienne de commission qu'on me donne-là ! J'ai de mon côté aussi une maîtresse qui m'attend : car dans le Printemps chacun est amoureux. Ah ! que les valets sont misérables ! Me voila donc garçon Libraire malgré que j'en aie. Baste , les Marchands n'ont qu'à venir , je leur ferai bon marché : mais je profiterai seul du debit , sur ma parole.



SCENE XI.

CRASSIN , CRISPIN.

CRASSIN.

A Ce que je puis juger , Monsieur , vous êtes Monsieur Guillemain apparemment ?

CRISPIN.

Que lui voulez-vous a Monsieur Guillemain ?

CRASSIN.

Je lui apporte un trésor , Monsieur.

CRISPIN.

Hé bien ! je suis Monsieur Guillemain sans contredit.

CRASSIN.

On m'a adressé à vous , Monsieur , comme au plus habile homme qu'il y ait dans toute la République des Lettres.

CRISPIN.

Je passe pour cela.

CRASSIN.

Comme au meilleur connoisseur de tous les Auteurs anciens & modernes.

CRISPIN.

On ne vous a pas trompé.

CRASSIN.

Comme à un homme qui sçait parfaitement le prix des Ouvrages , & qui les achete toujours plus qu'un autre.

CRISPIN.

Comment acheter ? que voulez-vous dire ? vous vous méprenez assurément ; je suis le Monsieur Guillemain qui vend , je ne suis point celui qui achete.

CRASSIN.

C R A S S I N.

Ah ! Monsieur : vous perdez votre fortune , si vous refusez le manuscrit que je vous apporte. Le titre seul vaut deux cens pistoles , lisez.

C R I S P I N.

Qu'est-ce à dire , lisez ? parbleu lisez-vous même.

C R A S S I N.

Sans colere , Monsieur.

C R I S P I N.

Sans colere ! lisez , lisez , il croit parler à son valet. Voila un drôle assez bien bâti , il nous faut des soldats. Je prendrai votre livre.

C R A S S I N.

Il faut que vous en entendiez la lecture , & que...

C R I S P I N.

Non , Monsieur quoique je m'y connoisse , j'ai un Commis pour ces sortes de choses à qui je vais vous adresser. Dites-moi votre nom auparavant.

C R A S S I N.

Eustache Crassin , pour vous rendre service,

C R I S P I N.

Vos qualitez ?

C R A S S I N.

Docteur en Droit , Maître és Arts , & Régent général des Humanitez.

C R I S P I N.

Hé bien , Monsieur Eustache Crassin , allez-vous-en ici-après , rue du Cœur Volant , à l'Hôtel de Normandie , & demandez Monsieur de la Rose , je me donne au diable , s'il vous quitte que vous n'ayez fait affaire ensemble.

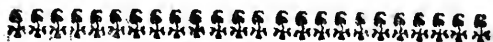
C R A S S I N.

Mais pour convenir du prix , il faudroit. . .

C R I S P I N.

Il vous donnera de l'argent d'avance. Ne per-

dez point de tems, allez vite. Oh ! par moi foi, Monsieur le Docteur, vous aurez la bonté de porter le mousquet dans le Regiment de Champagne.



SCÈNE X.

LA COMTESSE, CRISPIN.

LA COMTESSE.

LA boutique de Monsieur Guillemain ? enseignez-moi, Monsieur, le Bureau d'adresse de la Gazette, je vous prie.

CRISPIN.

C'est ici, Madame.

LA COMTESSE.

Mais vous n'êtes pas Monsieur Guillemain, vous Monsieur ? car je le connois de vûë.

CRISPIN.

Vous le connoissez ?

LA COMTESSE.

Oùi vraiment.

CRISPIN.

En ce cas-là je ne suis pas lui, je ne suis que son Commis.

LA COMTESSE.

Il n'importe, vous ferez mon affaire.

CRISPIN.

De quoi s'agit il ? voyons.

LA COMTESSE.

Je veux faire mettre dans la Gazette une chose qui n'est pas encore : mais qui sera bientôt, si j'en suis cruë.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à parler, Madame.

LA COMTESSE.

Voici le fait, mon cher Monsieur : pour faire enrager des parens mal intentionnez qui comptent trop sur ma succession, je me suis mariée depuis trois mois *incognito*.

CRISPIN.

Vous voulez qu'on mette votre mariage dans la Gazette, peut-être ?

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, ce sont les suites du mariage qu'il y faut mettre.

CRISPIN.

Comment les suites !

LA COMTESSE.

Oùi, vraiment les suites : ma famille ne craint rien tant, que de me voir un petit héritier, & je fais tout mon possible pour leur donner ce chagrin-là.

CRISPIN.

Ah ! que vous êtes mievre, Madame.

LA COMTESSE.

J'y réussirai, je vous en donne ma parole : mais je viens, comme je vous ai dit, vous prier d'avance par un heureux présage, de faire mettre dans votre Gazette que c'est une chose faite, & que j'ai des indices de grosse.

CRISPIN.

Voilà une nouvelle fort importante, & qui tiendra bien son coin dans l'article de Paris, je vous en répons. Votre nom, Madame, s'il vous plaît ?

LA COMTESSE.

Ma famille est la Garoffiere, Monsieur ; le nom de mon mari, le Vicomte de Mirebalais : marquez bien tout cela, je vous prie.

CRISPIN.

Vous sçavez, Madame...

LA GAZETTE,
LA COMTESSE.

Oùi, Monsieur, & voilà déjà deux pistoles pour cette prétendue grosse.

CRISPIN.

Deux pistoles, ce n'est gueres; & voilà un enfant qu'on vous fait à bon marché: mettez-en quatre, nous ferons venir le petit Mirebalais au monde, ce sera toujours autant de fait.

LA COMTESSE.

Cela ne se pourroit pas vraiment, il n'y a pas un mois que je suis mariée.

CRISPIN.

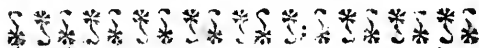
Qu'est-ce que cela fait? oh! il arrive tous les jours des choses plus extraordinaires.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, commençons par un bout, & nous finirons par l'autre. Adieu, Monsieur. Si la nouvelle fait mourir de chagrin quelqu'un de mes parens, je ne serai point ingrate d'un si bon office.

CRISPIN.

Je ne suis plus si fâché de garder la boutique: nous ferons nôtre recrue, & j'aurai de l'argent de reste. Qu'est-ce encore que ceci? voilà une espece de Procureur d'assez bonne façon.



SCENE XI.

CRISPIN, ROBICHON.

ROBICHON.

Monsieur Guillemain n'est pas ici, Monsieur?

CRISPIN.

Non, Monsieur: mais je tiens sa place, & je

suis comme lui tout à votre service, vous n'avez qu'à me dire votre affaire.

ROBICHON.

Il me connoît au moins, je m'appelle Monsieur Robichon.

CRISPIN.

Monsieur Robichon ! Hé parbleu, c'est justement le mari d'une des maîtresses que mon maître avoit cet hiver. En vérité, Monsieur, je suis ravi d'avoir l'honneur de saluer un homme d'un aussi grand mérite. Nous ne nous étions jamais vus, & je ne vous connoissois que de réputation.

ROBICHON.

Monsieur, je suis votre serviteur.

CRISPIN.

Vous avez quelque chose à faire mettre dans la Gazette apparemment ?

ROBICHON.

Oùi, Monsieur, une affaire d'honneur. J'ai eu le bonheur de prouver la mauvaise conduite de ma femme, & le crédit de la faire enfermer. Je viens de la mettre dans un Convent.

CRISPIN.

C'est justement nôtre homme. Nous vangerons Madame Robichon, sur ma parole.

ROBICHON.

Comment, que dites-vous, Monsieur ?

CRISPIN.

Je dis que vous vous êtes glorieusement tiré d'affaire.

ROBICHON.

Voilà, Dieu merci, la quatrième femme contre qui je gagne un semblable procez, cela n'est pas malheureux, n'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Assurément.

Nous avons de l'honneur dans nôtre famille,
& je suis bien aise que toute la terre sçache
de quel bois les Robichons se chauffent.

C R I S P I N.

La peste !

ROBICHON.

Il m'est important qu'on soit informé que
j'ai de bonnes raisons pour cloîtrer ma femme.
Je ne prétends point passer pour un visionnaire
moi.

C R I S P I N.

C'est prendre la chose comme il faut ; & de
quels termes nous servions-nous s'il vous
plaît ?

ROBICHON.

Il faudra mettre tout simplement que Me
Claude Robichon Procureur, a fait enfermer
Madame sa femme pour des causes.....
bien & dûëment vérifiées en pleine Audience ;
qu'en dites-vous ? cela justifiera ma conduite.

C R I S P I N.

Assurément, laissez-moi faire, je vais vous
enseigner un homme dont je me sers ordinai-
rement pour tourner galamment les choses ; on
n'a qu'à lui dire son affaire & l'on envoie
l'article tout dressé au Gazetier, il ne vous en
coûtera pas davantage.

ROBICHON.

Voilà toujours un louis d'or neuf.

C R I S P I N.

Non, Monsieur Robichon, je suis vôtre ser-
viteur, & je ferois conscience de prendre vôtre
argent.

ROBICHON.

Mais, Monsieur...

C R I S P I N.

Non, vous dis-je, je n'en prendrai point.

allez-vous-en de ce pas à l'Hôtel de Normandie.
ROBICHON.

Ruë du cœur volant , n'est-ce pas ? J'en vois
cela d'ici.

CRISPIN.

Demandez de ma part Monsieur de la Rose ,
& dites-lui seulement que c'est Monsieur de la
Crispinere qui vous envoie.

ROBICHON.

Monsieur de la Crispinere ?

CRISPIN.

Oùi , Crispin de la Crispinere , tout comme
vous voudrez ; il entendra bien ce que cela veut-
dire , & il vous expediera sur le champ , je vous
en répons.

ROBICHON.

Au moins , Monsieur , que je sois dans le pre-
mier ordinaire.

CRISPIN.

Si vous n'y êtes pas , ce ne sera pas ma faute.

ROBICHON.

Monsieur , je vous baise les mains de tout
mon cœur.

CRISPIN.

Votre valet , Monsieur Robichon : oh ! par
ma foi vous viendrez en Flandres. Vous faites
enfermer les gens pour des bagatelles : je me
donne au diable si vous avez votre congé , qu'en
nous donnant celui de votre femme.



SCENE XII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

LE CHEVALIER.

JE m'allarme mal à propos. Ce mariage est sans apparence.

CRISPIN.

Ah, ah! en voici un que je n'enrôlerai point, sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Angelique m'en auroit parlé.

CRISPIN.

Il m'a tout l'air d'enrôler les autres.

LE CHEVALIER.

Qui est cet homme-là? Il me semble que je l'ai vu souvent rôder autour d'ici.

CRISPIN.

Il m'examine diablement.

LE CHEVALIER.

Que fait-il seul dans la boutique de Monsieur Guillemain?

CRISPIN.

Je le reconnois, c'est un des soupirans de la petite fille à qui en veut mon maître. Il ne faut pas qu'il aille troubler la conversation.

LE CHEVALIER.

Depuis que j'ai lû cette malheureuse Gazette, je suis le plus bourru des hommes, & tout le monde m'est suspect d'avoir part au mariage qui me chagrine. Qui êtes-vous? demandez-vous ici quelque chose?

Non vraiment, c'est vous qui demandez au contraire.

LE CHEVALIER.

C'est moi, dites-vous, qui...

CRISPIN.

Oùi, Monsieur, ne demandez-vous pas qui je suis ?

LE CHEVALIER.

Ah, ah ! vous attendez quelqu'un apparemment ;

CRISPIN.

Oùi, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Et qui encore ?

CRISPIN.

Le premier venu. Je ne vous attendois pas ; & vous voilà pourtant.

LE CHEVALIER.

Vous connoissez Mademoiselle Angelique ?

CRISPIN.

Je ne m'étois pas trompé, c'est un de nos rivaux, ceci ne finira pas bien.

LE CHEVALIER.

Plait-il ?

CRISPIN.

Si je la connois. je ne la connois guères.

LE CHEVALIER.

Hé ! que faites-vous donc seul ici ?

CRISPIN.

Ce que je j'y fais ? Hé parbleu, je réponds à vos questions.

LE CHEVALIER.

Oùais, voici un maroufle qui me paroît bien raisonneur.

CRISPIN.

Voilà un jeune drôle bien interrogant à ce qu'il me semble.

Sçavez-vous bien, mon cher, que vos réponses me déplaisent ?

C R I S P I N.

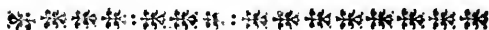
Voulez-vous bien, Monsieur, que je vous dise que vos questions me fatiguent ?

LE CHEVALIER.

Je veux absolument savoir qui vous êtes, & ce que vous faites ici.

C R I S P I N.

Monfieur, Monfieur, point de bruit enfin, car voyez-vous, cela fuffit.



SCENE XIII.

FILLON, LE CHEVALIER,
CRISPIN.

FILLON.

Que vois-je ! notre petit brutal de Chevalier.

LE CHEVALIER.

Oh, si vous ne parlez...

FILLON.

Hé ! Monsieur le Chevalier , que faites-vous ?
vous n'y pensez pas.

LE CHEVALIER.

Ah ! ma chère Fillon , j'enrage. Qui est cet homme-là ? dites-le moi , je vous prie , soit par raison , ou par caprice , sa présence me fait une peine horrible.

C R I S P I N.

Par ma foi la vôtre ne me plaît guères.

FILLING

C'est un des parens de Monsieur Guillemin

qui est ici depuis quelques jours pour ce mariage
apparemment.

LE CHEVALIER.

Comment ? Il est donc vrai qu'Angelique se
marie ?

FILLON.

Paix , ne dites mot , son pere le veut , mais
cela n'est pas encore fait. Elle est là avec un tas
de cousins & de cousines qui sont d'ennuyeux
personnages , & vous ne pouvez la voir à pre-
sent.

LE CHEVALIER.

Il faut pourtant que je lui parle.

FILLON.

Allez-vous-en chez sa tante , vous sçavez où
elle demeure , dans une heure ou deux nous
irons vous trouver ensemble.

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez ?

FILLON.

Je vous en assure.

LE CHEVALIER.

Dites-lui bien que si elle obéit à son pere
elle me mettra au desespoir , & que je ne vaudrai
rien à desesperer.

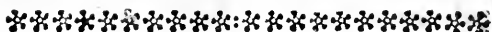
FILLON.

Ne vous mettez point en peine , & me laissez
faire.

LE CHEVALIER.

Quelle y songe. Je vais vous attendre.





SCENE XIV.

CRISPIN , FILLON.

CRISPIN.

P Ar ma foy vous avez bien fait de venir ;
j'aurois tout avoué de peur d'être battu.

FILLON.

Je serois bien fâchée que ce petit brutal eût
trouvé là-dedans votre maître.

CRISPIN.

Vous avez raison , deux brutaux ensemble ne
se font guères de civilité. En viendra-t-il encore
quelqu'un de ce caractère-là ?

FILLON.

Non , non , nous en voila débarassez..

CRISPIN.

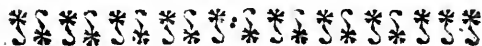
Je laisserois tout-là , le diable m'emporte.

FILLON.

S'il vient quelque incommode , vous n'aurez
qu'à m'appeller.

CRISPIN.

Cela vaut fait. Qui est ce grand benêt-ci ?



SCENE XV.

CHONCHON , CRISPIN.

CHONCHON.

B On-jour , Monsieur , comment vous por-
tez-vous ?

CRISPIN.

Il ne sera pas si méchant que l'autre.

CHONCHON.

Comme vous me regardez ! Vous ne me connoissez pas ?

CRISPIN.

Non pas , que je sçache.

CHONCHON.

Je ne vous connois pas non plus : mais je sçais pourtant bien qui vous êtes.

CRISPIN.

A la bonne heure.

CHONCHON.

Voilà deux écus que je vous apporte , pour mettre quelque chose dans la Gazette. Vous êtes Monsieur Guillemain , n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Oùi , vraiment je le suis , donnez.

CHONCHON.

Pour vous expliquer la chose , c'est que mon père est un Huissier à Verge , qui s'appelle Nicolas le Goinfre ; & moi qui ne suis qu'apprentif Procureur , je m'appelle Jacob le Goinfre , à votre service.

CRISPIN.

Vous êtes le fils de Monsieur le Goinfre , l'Huissier à Verge ?

CHONCHON.

Oui justement , il est mon père , & de-là je conclus que je suis son fils , comme vous dites.

CRISPIN.

J'en suis vraiment bien-aise. De quoi s'agit-il ? Dépêchons.

CHONCHON.

De faire enrager mon père & ma mère je vous ai choisi pour m'aider à cela.

CRISPIN.

Oùi , mais cela vaut plus de deux écus au moins.

LA GAZETTE, CHONCHON.

Point du tout, il n'y a rien de plus facile. Il ne faut que mettre dans la Gazette que mon oncle le païsan qui est le frere de mon pere, est arrivé ces jours-ci chez nous, & que ma mere qui veut être jeune, est fâchée qu'il soit venu, parce qu'il fait par cœur son baptistaire.

CRISPIN.

Cela y sera.

CHONCHON.

On m'a fait une friponnerie dont on se repentira.

CRISPIN.

Une friponnerie !

CHONCHON.

Oh ! Dame oui, une friponnerie, mon pere est un maître Sergent, je vous en avertis. J'ai un frere qu'on aime mieux que moi ; je suis pourtant plus beau garçon que lui, je suis plus grand : mais ils disent que je n'ai pas d'intelligence. Qu'est-ce que cela fait je n'ai que vingt-huit ans, cela me viendra, n'est-il pas vrai, Monsieur Guillemine ?

CRISPIN.

Assûrément. Votre frere est un garçon d'esprit apparemment ?

CHONCHON.

Je vous en réponds, il fait des ouvrages.

CRISPIN.

Comment des ouvrages !

CHONCHON.

Où. Pour se gauffer des uns & des autres, il invente je ne sçai combien de sottises qui font rire.

CRISPIN.

Cela est fort agréable vraiment.

CHONCHON.

Où, mais comme tout le monde n'aime pas à

COMEDIE. 263

rire, il y a un petit mutin qui m'a donné des coups de bâton à moi, à cause de l'esprit de mon frere.

CRISPIN.

Cela ne vaut pas le diable.

CHONCHON.

Il a été bien attrapé; car il a pris l'un pour l'autre, voyez-vous.

CRISPIN.

Et vous avez pâti de la méprise?

CHONCHON.

Oùi vraiment, & je n'ai pas eu le profit.

CRISPIN.

Et comment le profit?

CHONCHON.

C'est-là le hic, Monsieur Guillemain. Comme mon pere est du métier, il a poutié cette affaire. Oh Dame! on ne nous roffe pas comme ça nous autres, qu'on n'ait la bonté de le bien payer.

CRISPIN.

Hé bien?

CHONCHON.

Hé bien en vertu des coups que j'ai reçûs moi, on a baillié de l'argent à mon frere, cela n'est pas juste comme vous voyez.

CRISPIN.

Non, vraiment.

CHONCHON.

Aussi j'appelle de cet accommodement-là; & malgré mon pere & ma mere qui m'en veulent, je prétens bien intervenir.

CRISPIN.

Vous avez raison.

CHONCHON.

Par là morbleu, Monsieur Guillemain, si l'on ne me fait justice, je m'enrôlerai, & puis après

nous verrons beau jeu. Je suis plus propre à la guerre qu'à toute autre chose moi.

C R I S P I N.

Assûrément , & c'est le bon parti que la guerre. Où voudriez-vous servir ? vous n'avez qu'à dire , dans l'Infanterie , dans la Cavalerie , ou dans les Dragons ?

C H O N C H O N.

Oh ! non , Monsieur Guillemain , je veux servir dans les Capitaines.

C R I S P I N.

Dans les Capitaines , soit je ferai votre affaire.

C H O N C H O N.

Hé ! je vous en prie. Si vous connoissez quelque Seigneur de la Cour , qui leve un Regiment de Capitaines , parlez-lui de moi , je suis son homme.

C R I S P I N.

Cela vaut fait , allez-vous en seulement trouver de ma part Monsieur de la Rose.

C H O N C H O N.

Monsieur de la Rose ! voila un nom qui me réjouit.

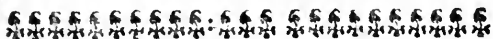
C R I S P I N.

C'est un fort galant homme , diable ; il demeure ici près rue du Cœur volant , à l'Hôtel de Normandie : il vous fera Capitaine en moins d'un moment , je vous en répons.

C H O N C H O N.

Je lui aurai bien de l'obligation , & quand je le ferai une fois , si mon frere ne me baille pas ma part de l'argent , je lui baillerai sa part de coups de bâton moi. Oh ! je suis un petit drôle qui n'entend point de raillerie. Serviteur Monsieur Guillemain , je vais faire vos complimens à Monsieur de la Rose.

Adieu, Monsieur Jacob le Goinfre. Nous ferons un assez bon Piquier de Monsieur le Capitaine. Avec tout cela mon Maître n'est pas malheureux; il fait l'amour, & moi je fais sa Compagnie.



SCENE XVI.

LA MARQUISE, CRISPIN.

LA MARQUISE.

M On cher Monsieur, je n'ai recours qu'à Vous, donnez-moi la santé, le repos de la vie.

CRISPIN.

Nous ne vendons point de cela, Madame.

LA MARQUISE.

Comment, n'êtes-vous pas, Monsieur le correspondant de la Gazette;

CRISPIN.

Oùi, Madame : mais. . .

LA MARQUISE.

Hé mon bonheur, ma tranquillité, tout dépend de vous, mon cher Monsieur.

CRISPIN.

Voilà une recrue qui accommoderoit assez le Regiment. Voions, Madame, de quoi s'agit-il?

LA MARQUISE.

D'un volage, d'un perfide, d'un scelerat que j'aime à la fureur, & qui depuis trois mois ne m'a pas écrit ce qu'il est devenu seulement.

CRISPIN.

Ah, ah! & qu'est-ce que la Gazette peut pour votre service.

Je m'en vais vous le dire : Faites-y mettre, je vous en conjure, que la Marquise d'Ormesec donnera trente pistoles à qui pourra lui dire des nouvelles certaines du Chevalier de Dabartas, son Amant.

C R I S P I N.

Vous n'avez qu'à faire afficher, Madame, Amant perdu. Trente pistoles à gagner. Vous retrouverez votre homme sur ma parole.

L A M A R Q U I S E.

Non, Monsieur, il n'y a que le peuple qui lit les affiches, & mon Chevalier m'a été volé par quelque femme de conséquence.

C R I S P I N.

C'est dont un joli homme apparemment ?

L A M A R Q U I S E.

C'est le plus beau brun qu'il y ait au monde.

C R I S P I N.

Et de quelle profession est-il, Madame ?

L A M A R Q U I S E.

Il est Gascon, c'est tout ce que j'en sçai.

C R I S P I N.

La peste, c'est un bon métier : mais que fait-il ordinairement ?

L A M A R Q U I S E.

Il ne fait rien, Monsieur, il vit de mes rentes.

C R I S P I N.

Comment de vos rentes ?

L A M A R Q U I S E.

Oùi vraiment. Dans l'espérance de l'épouser, je lui ai donné un bon contrat de mille écus de revenu ; & voiez le malheur, je ne l'ai pas revu depuis.

C R I S P I N.

Oh ! je vous le ferai retrouver, ne vous mettez pas en peine.

LA MARQUISE.

Que je vous aurai d'obligation ! Voila déjà quatre pistoles que je vous donne. Si je retrouve mon Chevalier , je vous donnerai tout ce qu'il vous plaira.

C R I S P I N.

La pauvre Dame , elle a fait une grosse perte ! En Esté les Chevaliers sont rares à Paris , les meilleurs sont sur la Frontiere. Malepeste , c'est le bon homme , st , st.



S C E N E X V I I.

Mr GUILLEMIN , Me PERNELLE ,
CRISPIN.

Mr GUILLEMIN.

J E vous dis , ma sœur , que je suis son pere , & je ne veux point la marier.

Me PERNELLE.

Je vous dis , mon frere , que je suis sa tante , & que je prétens qu'on la marie moi.

C R I S P I N.

Parbleu venez donc , si vous voulez,





SCENE XVIII.

Mr GUILLEMIN, Me PERNELLE,
FILLON, CRISPIN.

FILLON.

O U'est-ce qu'il y a ?

CRISPIN.

Ne voiez-vous pas que c'est un incommode ?

FILLON.

Ah, ah !

Mr GUILLEMIN.

Oùais, ma fille n'est point ici. Que veut cet homme ? Mademoiselle Fillon, où est Angélique ?

FILLON.

Je viens la laisser là dedans avec un jeune Monsieur qui voudroit bien faire mettre dans la gazette qu'il se marie.

Mr. GUILLEMIN.

Cela n'est pas bien difficile, & ce n'est pas là-dedans qu'il faut être pour cela.

FILLON.

Oh ! pardonnez-moi, Monsieur, c'est avec elle qu'il se veut marier.

Mr GUILLEMIN.

Avec elle, sans mon consentement ! qu'est-ce à dire ?

CRISPIN.

Voilà une affaire qui ne traîne point.

Me PERNELLE.

Quoi ! ma niece se marie comme ça toute seule ?

FILLON.

Oùï, Madame, comme vous en son petit particulier. C'est ce petit homme qu'elle affectionne plus qu'un autre; qui est avec elle.

Me PERNELLE.

Est-il possible?

FILLON.

Ils s'aiment tous deux à la folie.

Me PERNELLE.

Les pauvres enfans!

Mr GUILLEMIN.

Mais je vous dis que je n'entens point cela; ma sœur.

Me PERNELLE.

Paix, mon fere, vous ne sçavez ce que vous dites.

Mr GUILLEMIN.

J'enrage. Quoi vous prétendez....

Me PERNELLE.

Taisez vous, vous dis-je, faites-les moi venir.

Mr GUILLEMIN.

Si je consens à ce mariage, je veux que...

CRISPIN.

Et fy, Monsieur, puisqu'il est déjà dans la Gazette, si la chose ne se faisoit point, on se moqueroit de vous.

Me PERNELLE.

Assurément.

Mr GUILLEMIN.

Je ne donnerai pas un sol de mon bien.

Me PERNELLE.

A la bonne heure, on n'en a que faire, je leur donnerai tout le mien moi, gardez votre argent, vieux ladre.

En ce cas-là , faites ce que vous voudrez ;
vous êtes la Maîtresse.

Me PERNELLE.

On lui a bien de l'obligation.



SCENE XIX.

Mr GUILLEMIN , Me PERNELLE ,
CLITANDRE , FILLON ,
CRISPIN , ANGELIQUE.

Me PERNELLE.

Venez ça , ma niece , approchez , Monsieur ;
elle ne choisit pas trop mal , vraiment.

CLITANDRE.

Si j'étois assez heureux , Monsieur , pour vous
faire approuver le dessein.

Mr GUILLEMIN.

Je ne me mêle point de cela , Monsieur , si ma
sœur le veut.

Me PERNELLE.

Si je le veux ! Vous aimez ma niece , ma niece
vous aime. Il n'y a rien de si dangereux que de
ne vouloir pas ce que de jeunes filles veulent ,
mon frere.

FILLON.

Si vous pouviez persuader cette maxime à ma
mere , je vous aurois bien de l'obligation.

ANGELIQUE.

Ma chere tante , vous m'avez promis. . .

Me PERNELLE.

Je te tiendrai parole.

Puisque c'est à vous qu'il faut m'adresser, Madame.



SCENE XX.

Mr GUILLEMIN , ANGELIQUE ,
Mr PERNELLE , CLITANDRE ,
FILLON , CHONCHON ,
CRISPIN.

CHONCHON.

HE' bien , qu'est-ce , Monsieur Guillemain ?
me voila déjà Capitaine , je ne barguigne
point moi comme vous voiez.

Mr GUILLEMIN.

Que me veut cet homme-la ?

CRISPIN.

Il ne vous veut rien , c'est à moi qu'il parle.

CLITANDRE.

Que veut dire ceci , Crispin ?

CRISPIN.

Rien , Monsieur , c'est un petit échantillon
d'une recrue que Monsieur de la Rose & moi
nous vous avons faite.

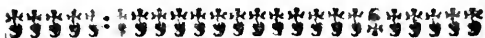
CHONCHON.

Oùi, Monsieur , ces Messieurs m'ont choisi pour
être un de vos Capitaines , & j'ai bien de la joie...

Vous voyez bien que c'est un homme de qualité, mon frere.

CHONCHON.

Monsieur de la Rose vous amene encore deux autres Capitaines qui ne veulent pas venir ; mais nous les ferons bien marcher , & tenez-les voila.



SCENE DERNIERE.

Mr GUILLEMIN , Me PERNELLE ,
ANGE LIQUE , CLITANDRE ,
FILLON , CHONCHON ,
CRASSIN , ROBICHON ,
CRISPIN , LE SERGENT.

CRASSIN.

Monsieur , c'est une friponnerie qu'on m'a faite , & je n'allois point chez vous pour m'enrôler.

ROBICHON.

Monsieur de la Rose , j'aurai raison de la violence que vous me faites.

LE SERGENT.

Vous direz tout cela quand nous serons en Flandres.

CLITANDRE.

Que veut donc dire cette mascarade ?

CHON-

COMEDIE.
CHONCHON.

273

Voilà de jolies filles , Monsieur de la Rose , si nous en enrôlions quelqu'une.

LE SERGENT.

Paix , taisez vous , Monsieur le Capitaine.

CLITANDRE.

Crispin , veux-tu parler ?

CRISPIN.

Ma foi , Monsieur , j'en demande pardon à Monsieur Guillemain. Mais ces Messieurs sont venus pour se faire mettre dans la Gazette , & je les ai mis dans votre Regiment.

CLITANDRE.

Comment coquin...

CRASSIN.

C'est la verité , Monsieur ; je ne veux point aller à la guerre.

ROBICHON.

Vous voyez bien que ce n'est pas mon métier.

CLITANDRE.

Je ne prétens pas y mener personne par force. Ostez-leur cet équipage , Monsieur de la Rose.

CRASSIN.

Par ma foi , voilà un honnête homme.

Me PERNELLE.

Vous le voyez mon frere , on ne pouvoit pas mieux choisir. Allons , venez chez moi , Mr ,

et dépêchez vous d'être mon neveu , je me charge d'y faire consentir mon frere.

F I L L O N.

Et la Gazette aura dit vrai , tu seras ma-
riéc.

B I N.

L O P E R A

D E

V I L L A G E .

C O M E D I E .

Représentée pour la première fois le 18.
Août 1693.



ACTEURS.

THIBAUT, Fermier,

LOUISON, Fille de Thibaut.

COLIN, neveu de Thibaut.

MARTINE, sœur de Colin.

LA FLECHE, valet de chambre
d'un Colonel.

GALOCHE.

LE MAGISTER.

LE CARILLONNEUR.

LE MENESTRIER.

LA NIMPHE du Château.

CLAUDINE.

PIERROT.

Troupe de Païsans & de Païsannes.

*La Scène est à dans un Village proche
de Lion.*



L O P E R A

D E

V I L L A G E.

C O M E D I E

SCENE PREMIERE.

THIBAUT, COLIN.

C O L I N.

D ALSANGOY, mon oncle, il n'en faut pas faire à deux fois. Notre nouveau Seigneur arrive aujourd'hui, hé morgué que la petite réjouissance que je l'y voulons bailler, serve aux fiançailles de ma cousine Louïson, avec ce grand Nicodème de Pierrot. M'est avis que son pere, notre Bailly, se porte un tantinet mieux que de coûtume; & si vous l'y marmuriez quelque chose de ce mariage, je crois, Dieu me pardonne, que ce seroit une affaire bien-tôt bâtie.

THIBAUT.

Il vient de m'envoyer prier de passer cheux

ni notre Bailly , & ce pourroit bien être pour ça. Oûi, mon neveu Colin , ce grand Piarroit-là est bien affotté de notre fille Louïson.

COLIN.

Morgué , mon oncle , à la bonne heure. Ne barguignez point à vous en défaire , ma cousine est diablement fringante , oûi ; & quand les oy-siaux sont drus une fois , tâtigué ils sont bientôt dénichés , voyez-vous.

THIBAUT.

Louïson est une fille , sage , neveu , & si je me précipite de la marier , ce n'est pas que j'aye apprehension...

COLIN.

Hé non d'accord , il n'y a point d'aprehension à avoir : mais il est toujours bon de prendre garde. Il y a ici deux drôles qui n'y restent pas pour enfiler des paroles : ils la lorgnont , & ils ne la lorgnont pas pour des prunes.

THIBAUT.

Je n'ai point remarqué qu'ils la lorgnassient moi , & je ne vois pas...

COLIN.

Vous avez donc la barluë , mon oncle ; car je sçai fort bien moi que ce petit Monsieur Bouvillon , qui fait tant le grand Seigneur , avec son factotum Monsieur Galoche , en veulent à quelque fille ; & comme ma cousine est la plus gentille du Bourg... tenez , mon oncle , je me donne au diable , il ne faut point s'affier à ces gens-là.

THIBAUT.

Morgué que tu es défiant , Colin , tu as peur de ton ombre.

COLIN.

Mais aussi que faisoient-ils ici ? Au lieu d'aller

où ils ont affaire, ils demeurent dans notre Village à manger bien de l'argent au cabaret. La peste m'étouffe, il y a là-dessous quelque manigance.

T H I B A U T.

Est-ce que tu ne sçais pas qu'ils attendent une recrue de filles, pour établir ce Buriau de Musique qu'ils allent avoir à trois lieues d'ici ?

C O L I N.

Et c'est justement ça qui me chagraine, ils enrôleront peut-être la cousine, & ils l'emmèneront peut-être avec la recrue.

T H I B A U T.

Paix, tais-toi, voila le factotum.

SCENE II.

THIBAUT, COLIN, GALOCHE.

G A L O C H E.

Serviteur à Monsieur Thibaut, & à Monsieur Colin.

T H I B A U T.

Je vous baise les mains de bien bon cœur, Monsieur Galoche.

C O L I N.

Morgué je ne ly baise rien moi, mon oncle, son menton pointu & sa face d'ambicoïn m'af-
fignent ; sarviteur.

G A L O C H E.

Monsieur Colin me paroît de mauvaise humeur aujourd'hui.

T H I B A U T.

C'est un petit mièvre qui fait le fantasque, comme vous voyez,

Hé bien , Monsieur Thibaut , c'est donc aujourd'hui que vôtre Monsieur le Marquis vient prendre possession de sa nouvelle Seigneurie ?

T H I B A U T.

On nous le fait espérer , Monsieur Galoche ; & vous ne ferez pas fâché de voir cette petite farimonie-là ?

G A L O C H E.

Non vraiment. C'est une des raisons qui nous a fait demeurer ici , Monsieur Bouvillon & moi , & nous nous promettons beaucoup d'une petite espece de fête qu'on dit que vous lui préparez.

T H I B A U T.

Oh ! Dame nos Operas ne sont pas daignes des vôtres. A gens de Villages , trompettes de bois. Monsieur Galoche , vous vous gobargerez de nous peut-être : mais qu'importe , aux champs , comme aux champs , je sommes à la campagne ; je chanterons ; je danserons , avec vôtre permission dà Monsieur Galoche ; je ferons tout ce que je pourrons : enfin n'an dit que nôtre Monsieur le Marquis aime la Musique & la Danse comme un enragé.

G A L O C H E.

Vôtre fille l'aimable Louison sera sans doute une des Actrices du divertissement ?

T H I B A U T.

Je le prétens bien comme ça. Depuis cinquante ans je sommes les Fermiers du Château , de pere en fils ; c'est à nous de faire les honneurs de la fête.

G A L O C H E.

Assurément. Vous avez donc disposé toutes choses ? . . .

T H I B A U T.

Ecoutez , Monsieur Galoche , je ne sçai comment cela ira franchement ; & si vous y vou-

liais fourrer un tantinet votre nez, vous qui êtes du métier, ça n'en seroit peut-être pas plus mal, non.

GALOCHE.

Qu'est-ce que vôtre divertissement ?

THIBAUT.

Morgué je n'en sçai rien ; car quoique je soions tous gens d'esprit, c'est pourtant un jeune gars de Paris qui a manigancé la chose.

GALOCHE.

Et qui est-il ce ieune gars !

THIBAUT.

C'est le factorum d'un Coronel qui passa dernièrement ici, comme vous êtes le factorum de Monsieur de Bouvillon vous ; & il attend une recruë d'hommes justement, tout comme vous attendez une recruë de filles. Il entend morgué la Danse & la Musique à merveilles.

GALOCHE.

C'est donc lui qui a réglé toutes vos affaires ?

THIBAUT.

Ma foi chacun y a mis du sien, il n'a baillé que le sujet, notre Magister a fait des vars, notre Carillonneux de la musique, notre Menétrier des ballets, & moi j'y chanté ; ça ne sera-t-il pas drô'e ?

GALOCHE.

Assurément.

THIBAUT.

Tout ce qui m'en déplaît, c'est que le Carillonneux dit que les vars ne sont pas bons, le Magister dit que la musique ne vaut pas le diable, & le Menétrier dit qu'ils ont raison : à ce compte-là, Monsieur Galoche, le jeu ne vaudroit pas la chandelle. Hé pargué tenez, vela le factorum du Coronel, votre Bailli m'attend, je vais voir ce qu'il me veut,

de factotum à factotum il n'y a que la main ;
je vous laisse ensemble.

GALOCHE.

Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu.

LA FLECHE *arrétant Thibaut.*

Où allez-vous donc , Monsieur Thibaut ?

THIBAUT.

Je vas faire un tour , j'ai une petite affaire ,
en attendant que je revienne , contez à ce Mon-
sieur , pour vous divertir , toutes les belles cho-
ses que j'allons faire.



SCENE III.

LA FLECHE , GALOCHE.

LA FLECHE.

J'E connois cet homme-là , si je ne me trom-
pe.

GALOCHE.

C'est lui-même.

LA FLECHE.

Justement.

GALOCHE.

Monsieur de la F. . .

LA FLECHE.

Monsieur Ga . .

GALOCHE.

Fleche.

LA FLECHE.

Loche.

GALOCHE.

Hé que faites-vous en ce pais-ci , Mon-
sieur de la Fleche ?

LA FLECHE.

Palsangbleu , qu'y faites-vous vous-même ?
Un Prévôt d'Opera sur la route de Piémont :
venez-vous voir une bataille , Monsieur Ga-
loche ?

GALOCHE.

Il n'y a ma foi rien qui ne se pût faire , je
n'en ai jamais vû , premierement.

LA FLECHE.

Et vous ferez bien de n'en jamais voir , quel-
que coup de mousquet ou dans les reins , ou
dans les jambes , gâteroit furieusement votre
fortune ; dans la tête encore , ce ne seroit
qu'une bagatelle , & vous n'y perdriez pas
grand chose.

GALOCHE.

Monsieur de la Fleche est toujours rail-
leur.

LA FLECHE.

Hé vous êtes fait à la raillerie , il y a long-
tems que vous l'entendez ; c'est ce qui vous a
le plus fait connoître.

GALOCHE.

Mais serieusement , que faites-vous ici ?

LA FLECHE.

J'attens l'équipage de mon maître. Il a pris
les devans , le bagage vient derriere , & je suis
par conséquent dans le milieu.

GALOCHE.

Avouiez-moi de bonne foi la chose , la pe-
tite fille de Monsieur Thibaut a bonne part au
séjour que vous faites dans ce Village ? votre
maître y a passé , & je soupçonne. . .

LA FLECHE.

Palsangbleu je vous trouve admirable , s'il
y avoit a soupçonner quelque chose , vous vous
méliez de plus d'un métier , Monsieur Galo-
che : Enfin , Monsieur Bouvillon est ici , a es-

que j'ai ouï dire ; c'est un chercheur d'avantures , & vous ne lui êtes pas inutile.

G A L O C H E.

Vous m'offensez, Monsieur de la Flèche.

L A F L E C H E.

Nous sçavons un peu vos allures , vous êtes bon Prince , Monsieur Galoche , & je veux bien vous l'avouer puisqu'aussi bien vous vous en doutez : c'est à la petite fille en question que nous en voulons. S'il vous arrive de l'aprocher , ni de dire un mot du secret que je vous confie , je ne vous menace point , Dieu m'en garde , je sçai tout le respect que merite Monsieur Galoche : mais voila un just'au-corps que mon maître vous donna l'année passée , je suis encore en droit de le nettoyer , prenez-y garde.

G A L O C H E.

Monsieur , Monsieur de la Fleche , il me fera raison de la maniere...

L A F L E C H E.

Bon , parce qu'il vous fait souper avec lui quelquefois , vous croyez qu'il est de vos amis : vous connoissez bien peu les gens de qualité , vous les réjouissez , ils vous souffrent dans leurs débauches : ils vous noyeroient le lendemain pour satisfaire leur moindre caprice.

G A L O C H E

S'il ne me veut pas faire justice , Monsieur Bouvillon n'est pas sans crédit.

L A F L E C H E.

Ah ! morbleu , oui , le crédit de Monsieur Bouvillon , dites-lui que mon maître aime la petite fille , il ne la regardera qu'avec respect , sur ma parole. Il sçait ce qu'il en coûte pour se mal adresser , & chat échaudé craint l'eau froide.

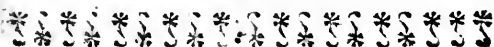
G A L O C H E.

Cela suffit , Monsieur de la Fleche , faites de

votre côté tous vos efforts, sûr que nous n'épargnerons rien du nôtre.

LA FLECHE.

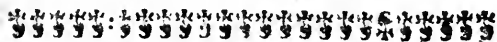
Vous n'avez qu'à faire la moindre démarche, je devine où cela aboutira.



SCENE IV.

LA FLECHE *seul.*

C'E marouffe-là ne laisse pas de me chagriner ; il est stilé à attraper des petites filles ; baste mon maître vient d'arriver, toute la question est d'enmener la petite fille : mais pour le faire avec moins de risque, il faut jeter sur nos rivaux les soupçons de l'enlèvement. Le neveu Colin est déjà prévenu contr'eux, donnons au pere la même défiance. Le voici de retour fort à propos.



SCENE V.

THIBAUT, LA FLECHE.

THIBAUT.

H'E bien, qu'est-ce, Monsieur de la Flèche, qu'à-vous donc fait de ce Monsieur avec qui je vous avois embouché ?

LA FLECHE.

Ah ! vraiment ce que j'en ai fait ; si vous sçaviez ce qu'il a voulu faire de moi, vous seriez dans une belle colere.

L'OPERA
THIBAUT.

Hé, morgué, qu'en auroit-il fait, dites ?

LA FLECHE.

Il m'a voulu corrompre, & me mettre d'une partie qu'ils ont projetée.

THIBAUT.

Acôûtez, le neveu Colin qu'il ne faut point trop s'affier à ces drôles-là.

LA FLECHE.

Il a bien raison. Ils ont dessein, Monsieur Bouvillon & lui, d'enlever votre fille, & il me sollicitoit de leur prêter main forte.

THIBAUT.

D'enlever ma fille ! ce n'est que ça ! par la morgoy je les en dépîte.

LA FLECHE.

Prenez-y garde, vous dis-je.

THIBAUT.

Je les en dépîte, encore un coup, ma fille est mariée.

LA FLECHE.

Votre fille est mariée !

THIBAUT.

Parguenne autant vaut, puisqu'elle est promise. Je vians de donner ma parole au Bailly pour son petit-fils Piarror, qui est grand comme une parche. Tâtigué que c'est un beau brin d'homme.

LA FLECHE.

Né nous voila pas mal, surcroît d'embarras : le grand Pierror ...

THIBAUT.

Vela ma fille, ne lui parlez de rian. Je voulons que ce soit son prétendu qui ly dise les premières paroles.

LA FLECHE.

Je suis discret, ne vous mettez pas en peine.

SCÈNE VI.

THIBAUT, LOUISON,
LA FLECHE.

THIBAUT.

H E bien , Louison , comment te va ? quel
rêve as-tu fait cette nuit , mon enfant ?

LOUISON.

Je ne m'en souviens pas tout-à-fait , mon pere :
je sçai seulement que j'ai rêvé des choses qui m'ont
fait beaucoup de plaisir.

THIBAUT.

Cela est admirable : queuque prévoiance ! On
a beau dire , il y a toujours morgué du vrai dans
les songes.

LA FLECHE.

Assûrément.

THIBAUT.

Lui dirai-je la chose ? la langue me demange.
Non palsanguenne , il faut la mordre , je sommes
convenus du contraire.

LOUISON.

Que dites-vous , mon pere ?

THIBAUT.

Rien , Louison , ce n'est qu'une bagatelle. Oh !
ça, Monsieur de la Fleche , comme vous entendez
mieux ça qu'un autre , faites ly un peu chanter
ces petites drôleries. Alle est-la parle du pays ,
voiez-vous , & je serai bien aise qu'alle fasse
mieux que pas une.

LA FLECHE.

Oh ! pour cela , je vous en répons : songez
seulement à la repetition que vous devez faire.

L'OPERA
T H I B A U T.

C'a est tout songé. Je prierons ce Monsieur Galosche de s'y trouver , ça fera des merveilles.

L A F L E C H E.

Oùï : mais si vous m'en croiez , allez-vous-en un peu prendre garde que la Musique ne s'enivre , elle est sujette à cela ordinairement.

T H I B A U T.

J'y aurai l'œil : mais , je vous prie , faites chanter Louïson , pour voir comme ça fera seulement.

L A F L E C H E

à Louïson.

Cela est fort bien.....J'ai quelque chose à vous dire.

L O U I S O N.

Mon pere....

L A F L E C H E *à Louïson.*

J'ai à vous parler , vous dis-je.

T H I B A U T.

Hé bien quoi , mon pere :

L O U I S O N.

Je ne sçaurois chanter devant vous , je suis toute honteuse.

T H I B A U T.

Morgué comment feras-tu donc devant les autres ? il faut t'enhardir , mon enfant.

L A F L E C H E.

Laissez-moi la faire chanter en particulier , je l'enhardirai sur ma parole.

T H I B A U T.

Morgué , je vous en prie , Monsieur de la Fleche Si elle alloit faire la sotte devant Monsieur le Marquis , cela ne vaudroit pas le diable.

L A F L E C H E.

Ne vous mettez pas en peine. Nous n'avez

point encore acheté de petits rubans pour vos Danseurs, comme je vous avois dit ?

THIBAUT.

Je n'y avois pas songé.

LA FLECHE.

Allez donc vite dévaliser tous vos petits Merciers : c'est le bel air de la Danse que les rubans ; & tel que vous voiez Monsieur Galoche il en dévalise tous les ans toutes les garderobes de sa connoissance, aussi est-il bien aimé de tous les valets de chambre.

THIBAUT.

Hé b'ia, donc, je m'en vais faire raffe dans toutes les boutiques : mais au moins ayez soin de ma fille, je vous la baille en garde.

LA FLECHE.

Elle est en bonne main, je vous en répons.



SCENE VII.

LA FLECHE, LOUISON.

LOUISON.

HE' bien, mon pauvre la Fleche, qu'as-tu à me dire ?

LA FLECHE.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre.

LOUISON.

Et quoi encôre ?

LA FLECHE.

Mon Maître est arrivé depuis une heure.

LOUISON.

Il est arrivé ! où est-ce qu'il est ?

Je n'ai pas voulu qu'il parût dans le Village. J'ai lui ai dit de demeurer au bout de la grande allée du Château, à côté du petit bois : voyez si vous voulez lui venir parler, & consentir qu'il vous emmène avec lui dans sa chaise de poste ?

LOUISON.

Qu'il m'emmene ! Je ne consentirai point à cela, je crains trop la médisance. Dès qu'une fille s'en va avec un homme, on en dit d'abord mille sottises. Oh ! Dame il y a de méchantes langues dans notre Village, voyez-vous.

LA FLECHE.

Cela est horrible : mais cependant si vous aimez véritablement mon maître....

LOUISON.

Je l'aime bien, mais....

LA FLECHE.

Quoi, mais ?

LOUISON.

S'il m'enlevoit, seroit-ce pour m'épouser ?

LA FLECHE.

Hé vraiment oui. Est-ce qu'on enlève pour autre chose ?

LOUISON.

Et s'il m'épousoit, seroit-ce pour toujours, & ne se démarieroit-il point ?

LA FLECHE.

Et quand il le voudroit, le pourroit-il ? c'est un garçon qui n'a ni père ni mère, & qui est en âge d'épouser vingt femmes.

LOUISON.

Voici ma cousine, laissez-nous.

LA FLECHE.

Mais quelle réponse faire à mon Maître ? Si je ne la lui porte, il viendra la chercher lui-même.

Laisse-nous , te dis-je , & reviens ici dans un moment , j'aurai quelque chose à te dire.



SCENE VIII.

MARTINE , LOUISON.

MARTINE.

AH! ma cousine , que je t'apporte une bonne nouvelle !

LOUISON.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARTINE.

Réjouis-toi , tu va être mariée.

LOUISON.

Il y a bien là de quoi se réjouir vraiment !

MARTINE.

Assurément il y a de quoi se réjouir : que peut-on souhaiter de mieux à notre âge ? A qui en as-tu donc ? te voila bien rêveuse ?

LOUISON

J'ai quelque chose dans la tête qui m'embarasse , ma cousine.

MARTINE.

Ne serois-tu point amoureuse de quelque Monsieur , hem ? tu ne dis mot : j'ai deviné , n'est-ce pas ?

LOUISON.

Puisque tu t'en doute , je veux bien te le dire : mais n'en parle à personne , ma cousine.

MARTINE

Et qui est-ce encore ?

LOUISON.

Ce jeune Comte qui passa il y a huit jours par ici.....

L'OPERA

MARTINE.

Qui logeoit chez nous quand tu y vins ?

LOUISON.

Où.

MARTINE.

Qui fut si ravi de te voir ?

LOUISON.

Lui-même.

MARTINE.

Et dont le valet de chambre est encore chez nous à attendre son équipage ?

LOUISON.

Justement.

MARTINE.

Ce Monsieur le Comte ne t'épousera point, ma cousine, il est de qualité.

LOUISON.

Qu'est-ce que la qualité fait, quand on aime bien. Il est ici depuis onze heures, & il veut m'emmener avec lui ; conseille-moi, que faut-il que je fasse ?

MARTINE.

Garde-toi bien d'y consentir.

LOUISON.

J'aurois pourtant bien du penchant pour cela, ma cousine.

MARTINE.

Je ne te conseille pas de le faire.

LOUISON.

Tant pis, c'est que tu ne m'aimes pas autant que je t'aime ; & si tu étois à ma place, ma cousine, je te conseillerois tout au moins, d'aller lui parler au bout de la grande allée, où il m'attend.

MARTINE.

Il t'ameneroit.

LOUISON.

Hé ! bien ce ne sera pas ma faute ; car je n'ai

rois moi que pour lui parler; & s'il me faisoit quelque violence, on n'est pas responsable de cela, ma cousine.

MARTINE.

Voilà son valet de chambre.

SCENE IX.

LOUISON, MARTINE,
LA FLECHE.

LA FLECHE.

HE bien, avez-vous pris vos résolutions ?

LOUISON.

Mon pauvre la Fleche, je suis bien embarrassé.

LA FLECHE.

Est-ce la cousine qui vous gêne ? je vais vous en défaire, vous n'avez qu'à dire.

LOUISON.

Non, non, je n'ai rien de caché pour elle, & je lui ai tout dit.

LA FLECHE

Et vous avez tout gâté. Mais enfin viendrez-vous parler à mon Maître ?

MARTINE.

Garde-t-en bien, ma cousine.

LOUISON.

Hé pourquoi ?

MARTINE.

S'il va t'enlever ?

LOUISON.

Viens avec moi, il ne nous enlevera pas toutes deux ensemble.

MARTINE.

Que sçait-on ? ce sont de terribles gens que ces jeunes Officiers , il ne faut s'y fier que de la bonne sorte.

LA FLECHE.

Hé bien , en cas qu'il vous enleve , je consens à vous épouser moi

MARTINE.

Je ne veux point épouser un valet de chambre.

LA FLECHE.

Qu'est-ce à dire un valet de chambre ? vous épouserez le cousin de mon maître.

MARTINE.

Comment donc le cousin de votre Maître ?

LA FLECHE.

Hé ! vraiment oui , si Clitandre épouse votre cousine , vous deviendrez la cousine de Clitandre.

MARTINE.

Hé bien ;

LA FLECHE.

Et si je vous épouse , ne serai-je pas aussi leur cousin moi ? il n'y a rien de plus clair , nous serons tous cousins & cousines.

LOUISON.

Il a raison , viens seulement.

MARTINE.

Mais mon frere Colin est allé au devant de Monsieur le Marquis , s'il nous trouve en chemin. . . .

LA FLECHE.

Il ne vous trouvera point , ne craignez rien , les Auteurs du divertissement vont venir répéter ici.

LOUISON.

Il faut donc que nous demeurions , car nous en sommes.

On vous fera repeter en particulier , ne vous mettez pas en peine. Je crois que voici vôtre père , je vais l'amuser un moment , & j'irai tout aussi-ôt vous rejoindre.

L O U I S O N.

Au moins venez-le plutôt que vous pourrez , mon cousin.

L A F L E C H E.

Je suis à vous dans un moment ; ma cousine , venez vite. Parbleu ne me voila pas mal en cousine : en femme ; ne nous hâtons pourtant pas pour le mariage , & allons doucement pour l'enlèvement. Ces sortes d'affaires sont un peu trop délicates pour nous autres & pendant qu'on fait le procès du maître , le valet de chambre est pen- u par provision ? ne nous embarquons point mal à propos , attendons sans faire semblant de rien le dénouement de l'aventure.



SCENE X.

THIBAUT, LA FLECHE.

THIBAUT.

V Oila tout nôtre monde , on peu s'en faut ; qui venons sur mes talons : allons , Monsieur de la Fleche , c'est à ce coup qu'il en faut découvrir ; nôtre Monsieur le Marquis va arriver , j'avons déjà député le neveu Colin au devant de lui , je voulons morgué direz qu'il sera venu ly aller faire la reverence en musique.

L A F L E C H E.

Ce sera fort bien fait , vous avez raison.

Nos garçons & nos filles avons tretous mis leurs habits des Dimanches, ça essayons un peu nos petites drôleries tout comme si c'étoit tout de bon. Mais à propos morgué, qu'a-vous fait de ma fille, Monsieur de la Fleche, m'est avis que je vous l'avois babillée en garde ?

LA FLECHE.

Oùi, mais je la faisois chanter comme vous m'en aviez prié, sa cousine Martine est venue qui l'a emmenée, elles sont allées quelque part ensemble apparemment.

THIBAUT.

Ces filles avont toujours quelque chose à se dire c'est une sorte engeance, on est bien-heureux d'en être défait.

LA FLECHE.

Oh ! assurément, & on ne peut trop récompenser ceux qui aident à nous en défaire même.

THIBAUT.

Oh ! c'est morgué bian dit : mais pourrant comment ferons-je ? car j'avons affaire d'elles.

LA FLECHE

Quelques chanteuses subalternes feront leurs rôles. Les chanteuses d'importance ne se trouvent pas aux répétitions si régulièrement que les autres.

THIBAUT.

Hé bian soit, je commencerons toujours, vela déjà les entrepreneurs du divartissement.





SCENE XI.

THIBAUT, LA FLECHE, LE
MAGISTER, LE CARILLONNEUR,
LE MENESTRIER.

THIBAUT.

O H ça, Monsieur notre Magister, par où faut-il que je commençons, s'il vous plaît ?

LE MAGISTER *yvre.*

Il faut commencer par le commencement, Monsieur Thibaut, & nous finirons par la fin. Je réglerai cela, laissez-moi faire.

LA FLECHE.

Monsieur le Magister se porte bien.

LE CARILLONNEUR *yvre.*

Vous réglerez ça ! de quel droit, s'il vous plaît : C'est à moi de régler ; car j'ai fait la Musique moi, & la Musique...

LE MENESTRIER *yvre.*

Monsieur le Carillonneur, je ne serai donc qu'un sot, moi qui ai fait la danse ? Est-ce que la danse est une carogne, à votre avis ?

LA FLECHE.

Tout votre Opera est yvre, Monsieur Thibaut, je vous avois bien dit d'y prendre garde.

THIBAUT.

Morgué c'est ce qui me semble : mais rati-gué qu'est-ce que tout ça veut dire ? Est-ce que je suis un chien, moi qui vous mets en be-sogne ?

L'OPERA
LA FLECHE.

Monsieur Thibaut a raison , Messieurs , c'est lui au nom de qui tout se fait , & c'est à ses ordres que vous devez vous soumettre. Allons , voyez , Monsieur Thibaut , à mettre un peu les choses par ordre : nous n'avez qu'à parler , vous êtes le maître.

T H I B A U T.

Moi morgué , qu'ils en fassent à leur tête , je suis le maître , vela qui est bien : mais qu'est-ce que ça fait ; je ne sçai par quel bout m'y prendre.

LA FLECHE.

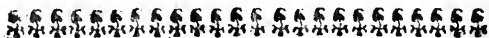
Tant pis vraiment : s'il est ainsi , votre divertissement ira à tous les diables.

T H I B A U T.

Oh ! point , point , vela tout à propos Monsieur Galoche à qui je vas donner cette commission-là , à moins que vous ne vouliez la prendre.

LA FLECHE.

Moi ? non. Je vous ai donné le sujet , cela suffit. Je n'entens rien au reste.



SCENE XII.

T H I B A U T , LA FLECHE ,
GALOCHÉ , LE MENESTRIER ,
LE MAGISTER , &c.

T H I B A U T.

Soyez le bien venu. J'avons besoin de vous , Monsieur Galoche , & vous m'avez promis de mettre un tantinet le nez dans nos affaires ,

norgué taillez, rognez comme il vous plaira, & ne sommes pas difficiles; je trouverons tout bien, faites seulement.

G A L O C H E.

Volontiers. Mais Monsieur de la Flèche s'acquitteroit bien mieux que moi. . .

L A F L E C H E.

C'est votre métier, Monsieur Galoche.

LE CARILLONNEUR.

Qu'il ne se mêle que de celui-là, personne n'aura rien à ly dire.

T H I B A U T.

Mais à propos il faudroit que queuqu'un se boutit à la place de Monsieur le Marquis; car c'est pour ly que la fête se fait.

L A F L E C H E.

Hé bien, Monsieur le Marquis ce sera l'assemblée.

T H I B A U T.

Hé b'ian que l'assemblée acoute donc mieux qu'il n'accoutera ly-même. Allons, enfans, baillez-nous du meilleur, & que les Menêtriers brimballiont un peu l'ouvarture.

L A F L E C H E.

Et je vais cependant changer d'habit moi, pour nôtre entrée.

G A L O C H E.

Voyons d'abord ôtre Prologue.

T H I B A U T.

Qu'est-ce que c'est que le Prologue? m'est avis que je n'avons point de ça, Monsieur le Magister?

G A L O C H E.

Vous n'avez point de Prologue?

T H I B A U T.

Non paisangué. & qu'est-ce qu'un Prologue?

G A L O C H E.

C'est l'essentiel d'un divertissement, qui suit

immédiatement l'ouverture, & qui sert de base à plusieurs Actes qui sont mêlez d'intermedes, ou d'especes de fêtes qui conviennent au sujet.

T H I B A U T.

Vela morgué bien des affaires que j'avons oubliées, Monsieur le Magister. Je vous le disois bien tantôt, Monsieur Galoche, je n'y charchons point tant de façons, ablativo tout en un ras, j'avons tout mis ensemble. Allons donc morgué cette ouvarture.

On joue l'Ouverture.

T H I B A U T.

Que veut celle-ci par exemple ?

L A N I M P H E chante.

Je suis la Nimphe du Château.

*D'un vieux Seigneur l'himeur trop minagere,
Faisoit argent de tout ce que j'ons de plus bian,
Aussi me vela faite en Nimphe potagere :
Mais le nouvian venu ne veut vignes ni bleds.*

Il fera de biaux jardinages

De tous nos meilleurs pâturages.

En parterre il boutra nos prez,

Choux & poiriaux seront sablez.

T H I B A U T.

Qu'en dites-vous ?

G A L O C H E.

Il faudroit-là un chœur qui répétât les quatre derniers vers, cela seroit des merveilles.

T H I B A U T.

Oh ! cela seroit trop bian ; Monsieur Galoche vous en seriais jaloux peut-être.

G A L O C H E.

Mais il faut du moins quelque entrée après ce recit.

T H I B A U T.

Mé morgué il y en aussi, baillez-vous de

l'air, vous n'étoufferez pas, Monsieur Galoche.
G A L O C H E.

Hé bien quelle danse avez-vous? voyons.

T H I B A U T.

Quelle danse? palsangoy je fons danser tous les Etats du Village. Notre Carillonneux danse pour la Justice, notre Menétrier pour les Dixmes, Monsieur de la Flèche danse pour la Noblesse, & le neveu Colin pour les Bourgeois ly; Stanpandant ils sont quatre, ça ne fait il pas le compte, Monsieur Galoche?

G A L O C H E.

Cela doit être fort joli, voyons.

T H I B A U T.

Oh! il faut que je chante auparavant, s'il vous plaît; car c'est moi qui fais la harangue.

Il chante.

Monseigneur, tout de même

Que le lait ne vaut pas tant que la crème,

Tout de même il nous est avis

Que vous êtes la crème des Marquis.

Tout le Village, tout le Village

Venont vous rendre leur hommage.

Vôtre presence, Monseigneur,

Nous boute à tous la joye au cœur.

Allons, à vous Messieurs, le jarret souple.

Marche des Païsans & des Païsannes.

T H I B A U T.

Vela du plus fin, Monsieur Galoche, qu'en dites-vous:

G A L O C H E.

Assurément voila du plus fin; & nous avons intérêt qu'on ne fasse point de si jolies choses si proche d'une Ville où nous avons dessein de nous établir. Je vais rendre compte à mon associé de ce que j'ai vû.

T H I B A U T

Oh! palsanguenne allez, si cela ne vous ac-

commode pas, on s'en gôberge.

GALOCHE.

Vous avez là encore une symphonie des plus complètes, & à moins que vous ne nous envoyiez votre petite fille Louison nous faire quelque civilité là-dessus, je ne prévois pas que nous laissions passer votre divertissement.

THIBAUT.

Vous envoyer ma fille? oh pafangoy si vous attendez après cela, vous attendrez long-tems. Monsieur Galoche.

GALOCHE.

Je vais donc avertir mon associé.

THIBAUT.

Au diable, Monsieur Galoche, au diable. C'est Claudine...



SCENE XIII.

THIBAUT, COLIN,
LE MAGISTER, &c.

COLIN.

O H pafangoy vous chantez-là bien à votre aise; mais voici bien d'autres chansons, mon oncle.

THIBAUT.

Qu'est-ce qu'il y a?

COLIN.

Tâtigué vous avez fait de belles affaires.

LA FLECHE.

Nous aprochons du dénoûment.

THIBAUT.

Hé parles donc, neveu, qu'est-ce que tu veux dire?

COLIN.

N'étois-je pas assez bon pour aller tout seul au-devant de nôtre Monsieur le Marquis , pour-quoi y envoyer ma sœur Martine & la cousine Louïson.

LA FLECHE.

C'est justement l'affaire , renons ferme.

THIBAUT.

Ma fille & ma niece ?

COLIN.

Hé ! morgué oui , vôtre fille & vôtre niece. Oh ! passanguenne allez , elles sont cause d'un biau grabuge.

THIBAUT.

Explique-toi donc ?

COLIN.

Patience.

LA FLECHE.

Comment cela aura-t-il fini ?

COLIN.

Je m'en allois tout bellement au-devant de notre Monsieur le Marquis sur nôtre grand jument qui est pleine : j'ai trouvé envars ici à l'autre bout de la grande allée un jeune Monsieur que je connois de visage , qui enfarmoit Martine & Louïson dans une petite charette de cuir comme dans un coffre.

THIBAUT.

Que veut dire ceci ?

COLIN.

Je leur ai demandé où elles allions : Au-devant de Monsieur le Marquis , m'ont-elles fait. C'est moi qui suis le député du Village , ç'ai-je fait ; je sommes les députées des filles , m'ont-elles fait. J'alliemes comme ça tout en disputant tous ensemble : mais ce Monsieur n'aime pas la compagnie , car il m'a sanglé cinq ou six coups de fouet sur les épaules , &

il m'a prié brusquement de me retirer. Je n'en ai voulu rien faire ; bref tantia que pour le faire court , je sommes arrivez au détour , où j'avons trouvé nez à nez le carosse de Monsieur le Marquis. Son premier laquais le cousin la Brie est venu à mon secours avec ses camarades , le Monsieur a tiré l'épée , Monsieur le Marquis est descendu , & moi je les ai laissez tous là qui se battont comme des enragés ; ne voulez-vous pas les venir séparer ?

THIBAUT.

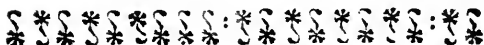
Si je le voulons ? ma halbarde ?

LA FLECHE.

Je n'ai point trop mal fait de demeurer.

COLIN.

Attendez. Vela ma sœur Martine.



SCENE DERNIERE.

THIBAUT , COLIN , MARTINE ,
LA FLECHE , LE MAGISTER , &c.

MARTINE.

NE vous allarmez point , mon oncle , ce Monsieur qui enlevoit ma cousine , ne l'enlevoit que pour l'épouser , c'est un des meilleurs amis de notre Monsieur le Marquis , & son neveu , je pense. Ils viennent tous d'entrer au Château , où ils disent que vous alliez les trouver pour leur donner ce petit divertissement que vous avez préparé.

THIBAUT.

Hé morgué je n'ons pas encore répété. Ils venons trop tôt , qu'ils se donnaient patience ,

j'allons voir comme ça ira. Allons, Claudine, courage, & tremoussons-nous bien tretsous d'importance.

Chanson de Claudine.

*Je vivons sans inquietude,
Je prenons le tems comme il vient.
Je ne sons coquettes, ni prudes,
Mais j'aimons bien quand l'amour nous tient.*



*Je nous font une habitude
D'être joyeux soir & matin;
Rire & chanter c'est toute nôtre étude,
Et si j'ons peu d'esprit, du moins j'ons bon instinct.*

ENTRÉE.

Chanson de Thibaut & de Pierrot.

PIERROT.

*La bonne chose que le vin,
Morgué se peut il qu'on s'en lasse?
Avec un verre à la main
On a toujours bonne grace.
La bonne chose que le vin,
Morgué se peut-il qu'on s'en lasse?*

THIBAUT.

*Qui s'en lasse est un vilain,
Je bois toujours à pleine tasse,
Et je n'en répans jamais brin.*

*La bonne chose que le vin,
Morgué se peut-il qu'on s'en lasse?*

PIERROT.

*A la santé de Catin,
Elle en deviendra plus grasse.*

THIBAUT.

Volontiers.

306 L'OPERA DE VILLAGE.

PIERROT.

Allons.

THIBAUT.

Tope.

PIERROT.

Masse.

Tous deux.

*La bonne chose que le vin ,
Morgué se peut-il qu'on s'en lasse ?*

E N T R E' E.

Chanson de Pierrot & de Claudine.

PIERROT.

*Tant que l'aura des vignes , & des vigneron ,
L'aura de la vandange & des biberon .*

CLAUDINE.

Tant que l'aura des filles , l'aura des garçons .

PIERROT.

Morgué vive les vignes & les vigneron .

CLAUDINE

Vive aussi les filles , vive aussi les garçons .

Ensemble.

Les uns pour les autres tretons je vivons .

Et jamais par faute je ne chomerons .

PIERROT.

Morgué vive les vignes & les vigneron .

CLAUDINE.

Vive aussi les filles , vive les garçons .

E N T R E' E.

LA FLECHE.

Ma foi vivat , Monsieur Thibaut .

THIBAUT.

*C'a n'est peut-être pas trop biau , mais c'est
à ce factorum de Monsieur Galoche qu'il faut
s'en prendre .*

F I N.

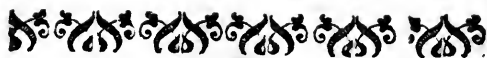
L'IMPROMPTU

D E

GARNISON.

COMEDIE.

Représentée pour la première fois le mois
de Novembre 1693.



A C T E U R S.

CLITANDRE, Officier François.

MERLIN, Valet de chambre de Clitandre.

ARAMINTE.

ANGELIQUE, nièce d'Araminte.

D. JULIEN, Officier Espagnol.

MARTON, Fille de chambre d'Araminte.

Mr GRIFFON, Notaire.

LA VERDURE, Sergent de Clitandre.

RICOCHET, Valet d'Araminte.

*La Scene est à Namur , dans le logis
d'Araminte.*



L'IMPROMPTU

DE

GARNISON,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARTON , CLITANDRE ,
MERLIN.

MARTON.



Qu'est-ce que vous demandez-vous ici , Monsieur ?

CLITANDRE.

Ce que je demande , Marton ?

MARTON.

Comment Marton ? vous me connoissez donc
à ce que je vois ?

CLITANDRE.

Si je te connois ?

MARTON.

Hé ! c'est vous , Monsieur Clitandre , vous é-
tiez Abbé dans le temps que nous nous som-
mes vus à Paris , vous voilà maintenant Of-

ficier ; qui vous eût reconnu ! quelle métamorphose.

CLITANDRE.

Je n'ai changé que d'habit, mon enfant, & j'ai toujours eû de bonnes inclinations comme tu sçais.

MARTON.

Vous étiez un éveillé petit colet , je ne sçai pas ce que vous êtes avec une épée.

MERLIN.

Oh ! diable ! il est devenu bien plus modeste , le petit colet l'avoit gâté , il faisoit comme les autres.

MARTON.

Vous êtes de nôtre nouvelle garnison apparemment.

CLITANDRE.

Oùi , mon enfant.

MARTON.

Et que venez-vous faire dans ce logis ? est-ce à moi que vous rendez visite ?

CLITANDRE.

Il faut te parler naturellement , Marton , le jour que nous prîmes possession de la Ville , en passant à la tête du Regiment , je te vis à la fenêtre avec une jeune personne.

MARTON.

Je n'avois garde de vous reconnoître.

CLITANDRE.

Elle me parut toute charmante , & depuis ce moment je cherche l'occasion de te parler ; heureux si quand cette place est nôtre conquête , le cœur de ton adorable maîtresse pouvoit devenir la mienne.

MARTON.

Comment diantre vous êtes aussi prompt à prendre de l'amour , qu'à prendre des Villes , Monsieur.

CLITANDRE.

Ne t'effarouche point, Marton, ce n'est point à cause de nôtre connoissance seulement que je veux que tu t'intéresses pour moi ; commence par prendre ces dix louis, je te prie.

MARTON.

Ah ! Monsieur...

CLITANDRE.

Prends, Marton.

MARTON.

Non, Monsieur, je ne suis point intéressée.

MERLIN.

Ma foi, Monsieur, ce'a vaut davantage ; nous sommes ici de nouveaux débarquez, il faut un peu paier sa bien venue ; mettez trente pistoles, comme elle n'est point intéressée, elle en prendra plutôt trente que dix.

CLITANDRE.

Merlin n'en fera pas dédit, voila trente louis, ma chere Marton, accepte-les je t'en conjure.

MARTON.

En verité, Monsieur, ce n'est pas sans répugnance : mais si je faisois tant la fiere, vous me croiriez l'humeur Espagnole, je prends vôtre argent pour vous obéir. Vous faites si bien les choses, vous autres François, qu'il n'y a pas moien de s'en défendre.

MERLIN.

Elle n'est pas intéressée assurément. Hé à quoi bon tout ce mystere, mon enfant, ne sçait on pas qu'il faut que chacun vive ?

CLITANDRE.

Je n'en demeurerai pas-là, ma chere Marton, je prétens...

MARTON.

Vous en userez comme il vous plaira, Monsieur, vous êtes le maître.

Qu'elle est complaisante.

M A R T O N.

Que puis-je faire pour votre service ? voions. Quoique Flamande , j'ai les inclinations tout à fait Françoises , j'ai demeuré si long-tems à Paris , j'ai succé les mœurs du païs , je suis bonne Princesse , & je puis dire sans vanité que j'ai fait mon apprentissage chez une des plus habiles Coquettes qui fût au monde : car voiez-vous Monsieur , quand on n'a point de bien , il faut se faire un talent. Paris passe pour être la source des sciences , & c'est là que j'ai puisé le secret de manier adroitement une intrigue , c'est là que j'ai appris à m'acquiter avec succès des petites commissions que l'on me donne , & à me rendre capable de soutenir la confiance d'une fille de dix-huit ans : aussi peut-on dire à ma gloire que je suis la personne de Flandres qui a le plus de réputation.

M E R L I N.

On n'est pas malheureux , Monsieur , de retrouver ses anciennes connoissances.

M A R T O N.

Cà de quoi s'agit-il ? voions.

C L I T A N D R E.

Il s'agit de me bien mettre dans l'esprit de votre belle maîtresse , de purger son ame de cette prévention naturelle qu'ont toutes les personnes de ce païs-ci contre les manieres Françoises , & de la rendre enfin sensible à ma tendresse, Marton.

M A R T O N.

Ah ! que vous me proposez-là une chose difficile , Monsieur !

M E R L I N.

Comment difficile ? oh rends donc l'argent ,

CLITANDRE.

Ma chère Marton...

MARTON

Ce qui m'embarasse , c'est qu'il y a un certain Espagnol qui depuis deux ans est amoureux de ma maîtresse.

MERLIN.

Cela est fort embarrassant ! Il sera bien difficile à un François de faire déguerpir un Espagnol , n'est-ce pas ?

MARTON.

Mais par-dessus tout cela , nous avons une demi vieille de tante , des plus coquettes dans le fonds , & en apparence d'une severité à faire enrager toute une garnison.

MERLIN.

Quoi tu as fait ton apprentissage à Paris , & tu t'embarasse d'une tante ?

CLITANDRE.

Ma pauvre Marton.

MARTON.

Voici ma maîtresse , & la vôtre.

CLITANDRE.

Elle est adorable , Marton.

MARTON.

Allez faire un tour de jardin ; je vais lui parler de vous. Venez nous aborder dans quelque moment , je crois que vos affaires n'ont pas tout à fait mal , puisque je m'en mêle.

MERLIN.

Les tiennes sont toutes faites , Marton : si tu réussis , je t'épouserai.

MARTON.

J'ai affaire de toi vraiment : va , va , j'aime mieux trente loüis bien comptez , que tous les maris du monde.



S C E N E II.

ANGELIQUE , MARTON.

ANGELIQUE.

M Arton ?

MARTON.

Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Que veut ce jeune homme à qui vous parliez ,
Marton ?

MARTON.

Rien , Mademoiselle. Nous nous sommes re-
connus. Je l'ai vû autrefois à Paris. La peste qu'il
y faisoit bonne figure ! C'est un Seigneur tout
des plus riches , & avec cela fort honnête homme.

ANGELIQUE.

Je ne l'ai vû que de fort loin ; mais cela m'e
paru sur son visage.

MARTON.

Sa phisionomie ne trompe point. Il vient de
me donner trente Pistoles.

ANGELIQUE.

Trente pistoles , Marton , & dans quelle vûë ?

MARTON.

Dans la vûë de me faire plaisir. Il voit que je
suis une pauvre fille , dont la fortune & la patrie
sont exposées aux insultes des gens de guerre ,
la compassion l'a touché pour moi vivement , il
m'a donné ces trente pistoles.

ANGELIQUE.

Cela est bien louable ! Les François ont les man-
nieres nobles , Marton.

Par ma foi l'on en dira ce qu'on voudra : mais je ne sçaurois trahir mon cœur , cette Nation-là me plaît plus qu'un autre , ce sont des gens de bon commerce. Mais votre D. Julien depuis deux ans qu'il vous a fait la cour , n'a pas eu l'honnêteté de me faire le moindre petit présent A ces sortes d'animaux-là quel plaisir a-t-on de servir une jolie personne ?

ANGELIQUE.

C'est donc parce que vous êtes à moi , Marton , que ce jeune Officier. . . .

MARTON.

Je ne vous dis pas cela Je veux seulement vous faire comprendre que les François ont les manieres plus insinuanes que les Espagnols ; c'est un fonds de galanterie inépuisable , un abord civil & touchant , du respect sans bassesse , de la délicatesse dans la conversation , fiers au combat , & soumis près des Dames ; ils semblent également faits & pour l'amour & pour la guerre.

ANGELIQUE.

Les trente pistoles vous rendent éloquente. Vous faites leur panegyrique , Marton.

MARTON.

Hé ! ne pensez-vous pas comme moi ? que de façons ! Vous étiez à votre fenêtre le jour que leurs troupes entrèrent dans la Ville. Presque tous leurs Officiers vous parurent bien faits ? Vous louiez la taille de celui-ci , l'air & la démarche de celui-là : & qu'il vous en souviene , vous me dites le soir en confidence qu'il y en avoit un que vous aviez plus remarqué que les autres.

ANGELIQUE.

Ma pauvre Marton , ne me trahis point , c'est lui qui te parloit tout à l'heure.

MARTON.

Seroit-il possible ?

ANGELIQUE.

Il n'est que trop vrai pour moi , ma chere Marton.

MARTON.

Oh ! par ma foi j'en suis bien-aise.

ANGELIQUE.

Marton...

MARTON.

Puis qu'il est ainsi , j'ai à vous dire que s'il vous plaît , vous ne lui plaisez pas moins ; & ce n'est que pour vous le dire que je l'ai fait demeurer dans le jardin.

ANGELIQUE.

Mais si l'on vient à sçavoir que j'aime déjà un François , que dira-t-on dans toute la Ville ?

MARTON.

On dira que vous êtes de bon goût , que pourroit on dire autre chose ? c'est à bonne intention une fois ; & croiez-moi , vous êtes jeune , ne contraignez point votre cœur : si vous voulez faire un bon usage de vos beaux jours , un François est justement ce qu'il vous faut pour cela , je vous en avertis.

ANGELIQUE.

Mais ma tante ?

MARTON.

Votre tante ? oh nous ne prendrons point ses avis là-dessus ; elle n'est pas tellement Espagnole , qu'elle ne s'accommodât d'un François , aussi bien qu'une autre : mais il n'y aura pas presse à lui en conter. Ecoutez votre nouvel Amant , le voici qui approche. Quelqu'un lui aura dit que votre tante est sortie. Il est François , il sçait profiter de l'occasion.



SCENE III.

CLITANDRE , ANGELIQUE ,
MARTON , MERLIN.

CLITANDRE.

M Adame , c'est ici une de ces aventures qui déconcertent un Cavalier. J'ai trop de choses à vous dire , pour être en état de vous parler. Et comment oser vous apprendre dans une première conversation , que mon cœur sent pour vous tout ce que vous êtes capable d'inspirer ? Non , Madame , je crains trop de m'attirer votre colere : mais je prie instamment Marton d'être auprès de vous l'interprète de ma tendresse.

ANGELIQUE.

Monsieur je ne suis pas tout-à-fait surprise du premier compliment que vous me faites. Je connois à vos manieres cette galanterie Françoisise dont j'avois tant entendu parler ; vous croiriez faire un crime d'aborder une femme sans lui parler d'amour ; mais comme vous êtes nos vainqueurs je dois craindre de vous irriter par ma réponse, Marton voudra bien la faire pour moi.

MARTON.

Vous me faites donc l'un & l'autre votre Plenipotentiaire absoluë , & par ma foi vous avez raison. Les grandes Phrases sont embarrassantes , oui ; & l'on ne traite plus l'amour par complimens , cela dureroit trop. Vous dites à Monsieur qu'il est votre vainqueur , par exemple , il vous répondroit bien s'il vouloit , que c'est lui qui se trou-

ve le vaincu ; là-dessus vous lui feriez connoître qu'il a poussé sa victoire bien plus loin qu'il ne s' imagine. A cela il diroit quelque chose apparemment , sur quoi vous ne vous ririez pas sans doute. A quoi tout cela vous meneroit-il ? abregéons les choses. Dites à Mademoiselle que vous l'aimez. Répondez à Monsieur que vous ne le haïssez pas : voila sans tant de préambule le resultat qu'auroit la conversation , n'est-ce pas ?

M E R L I N.

Tudieu que ces Flamandes sont expeditives !

C L I T A N D R E.

La desavouerez-vous de la réponse qu'elle vous fait faire.

A N G E L I Q U E.

Vous fait-elle dire ce que vous pensez , & le penserez-vous toujours ?

C L I T A N D R E.

Ah ! je vous jure !

A N G E L I Q U E.

Les François ont la réputation d'être inconstans.

M E R L I N.

Oh ! Madame , nous ne sommes pas François par cet endroit-là nous autres.

C L I T A N D R E.

Ah ! quand on est faite comme vous , peut-on penser qu'il y ait des infidèles au monde ? pour moi....

M A R T O N.

Hé bien , tenez , vous retombez dans la bagatelle ; alte-là , s'il vous plaît , & venons au fait. Voici une affaire qu'il faut brusquer premièrement : en amour comme en guerre les François aiment les impromptus , Mademoiselle.

Mais comment ferons-nous , Marton , pour faire consentir ma tante à ce mariage ? car sans elle. . . .

MARTON.

Il faut trouver moien de la tromper , & de vous débarrasser de vôtre Espagnol , & ce ne sont pas de petites affaires : les Espagnols gardent mieux les femmes que les Villes.

MERLIN.

Oùï : mais s'il y a des François pour prendre leurs Villes , il y a des Martons pour enlever leurs femmes.

MARTON.

Chacun a ses petits talents dans ce monde.

CLITANDRE.

Emploie les tiens pour nous servir , ma chere Marton.

MARTON.

Oh ! je n'y épargnerai rien , je vous en assure. Il faut que la tante vous donne la moitié de son bien premierement.

ANGELIQUE.

Il ne faut point esperer cela , Marton.

MARTON.

Il faut qu'elle le fasse , vous dis-je , il n'y a rien de plus juste. Elle a déjà quarante ans , supposons qu'elle aille jusques à quatre-vingt , comme elle a fait la moitié de sa carrière , il ne lui faut plus que la moitié de son bien pour achever l'autre.

CLITANDRE.

Hé ! ne plaisante point , Marton , je t'en conjure.

MARTON.

Je ne plaisante point , cela sera , vous dis-je. Je lui donne quatre-vingt années à vivre , a-t-elle lieu de se plaindre ?

M E R L I N.

Il n'y a rien de plus honnête , assurément.

M A R T O N.

Mais toi qui fais là le raisonneur , es-tu bon à quelque chose ? parle.

M E R L I N.

Si je suis bon à quelque chose ? tu n'as qu'à me mettre à l'épreuve , & tu verras si je suis bon à quelque chose. Je m'appelle Merlin , afin que tu le sçache.

M A R T O N.

Quoi ! tu es un de ces Merlins. . . .

M E R L I N.

Tu vois le chef de la famille , mon enfant , c'est moi qui suis le grand Merlin ; va t'informer de moi à Paris , tu apprendras de belles choses , tout retentir en ce pays-là de mon sçavoir-faire. Faut-il épuiser la bourse d'un vieillard avare pour fournir aux dépenses d'un fils prodigue , c'est à Merlin à qui l'on s'adresse. Deux jeunes amans veulent-ils parvenir au comble de la félicité , ils ont recours à Monsieur Merlin. Voit-on des tantes surannées attrapées par de jeunes nièces , c'est Merlin qui a fait le coup. Enfin , mon enfant , je suis à Paris ce que tu es en Flandres , & à l'heure qu'il est j'ai vingt garçons qui travaillent en mon absence.

C L I T A N D R E.

Oh ! finissez cette conversation de grace , & songez à trouver l'un & l'autre les plus prompts moyens de nous servir.

M A R T O N.

C'est à quoi nous allons songer : mais comme la tante peut revenir , & que si elle vous trouvoit ensemble , cela retarderoit l'exécution

tion de vos projets. Il faut commencer par vous séparer.

CLITANDRE.

Voilà un commencement bien cruel , Marton ;

MARTON.

Vous en trouverez la fin plus agréable. Allez dans votre chambre , & vous , allez vous mettre à l'ombre dans le petit bois du jardin ; il ne faut pas vous éloigner : je prévois que l'affaire sera bien-tôt expédiée ; & une intrigue menée par deux illustres comme nous ne sçauroit pas longtemps durer.

CLITANDRE.

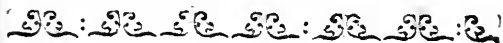
Quelque peu qu'elle dure , que les momens m'en vont être ennuyeux.

ANGELIQUE.

Si mon impatience pouvoit hâter le succès que vous souhaitez...

MARTON.

Hé mort de ma vie laissez-nous , nous n'avons point de tems à perdre.



SCENE IV.

MERLIN , MARTON.

MERLIN.

JE suis bienheureux , Mademoiselle Marton , d'être employé dans une affaire que vous prenez si fort à cœur.

MARTON.

Mon bon-heur est grand , Monsieur Merlin , d'avoir à travailler sous un personnage de votre mérite , & de votre réputation.

MERLIN.

Si la chose réussit, c'est à vos lumières que l'on en sera redevable, Mademoiselle Marron.

MARTON.

Les miennes ont besoin des vôtres, Monsieur Merlin.

MERLIN.

Nous travaillerons donc ensemble à frais communs, mon adorable, nous partagerons les soins & les peines, & par conséquent... Au moins vous avez déjà reçu trente pistoles à bon compte ?

MARTON.

Oh ! je suis votre servante, j'ai reçu trente pistoles, je les garde, c'est sur nouveaux frais qu'on nous employe, si cela ne vous accommode pas...

MERLIN.

Mais vous voyez bien...

MARTON.

Oh ! je vois bien, je vois bien, tiens, mon enfant, point de mesintelligence parmi les Alliez, cela fait manquer les entreprises.

MERLIN.

Je crois parbleu qu'elle a raison. Tout coup vaillie, allons, mon maître est galant homme, il fera les choses de bonne grace.

MARTON.

C'est-là le bien prendre.

MERLIN.

En tout cas tu me dédommageras d'ailleurs, Marton, n'est-ce pas ?

MARTON.

Songons d'abord à nos desseins, on verra ce qu'on aura à faire.

MERLIN.

Sur cet espoir-là formons notre plan, & sachons ce que nous avons à faire. Qu'est-ce

que la tante en question , premièrement ?

M A R T O N.

C'est une vieille fille , & de mauvaise humeur par conséquent.

M E R L I N.

Il faut ôter les miroirs de sa chambre , c'est ce qui la fâche peut-être ?

M A R T O N.

Point du tout , elle se trouve fort jolie , & elle ne se changeroit pas pour une autre.

M E R L I N.

A-t-elle le goût François , ou Espagnol ?

M A R T O N.

Elle est Espagnole par habitude : mais je la crois Française par raison.

M E R L I N.

Par raison de politique peut être ?

M A R T O N.

Par raison d'amour. Elle veut être mariée , c'est-là sa folie , & c'est ce qui fait qu'elle n'est point fâchée que la Ville ait changé de maître. Les Espagnols réfléchissent trop pour elle , ils se donnoient le temps de la connoître ; & à moins qu'on ne l'épouse sans reflexion , elle court risque de n'être jamais épousée. Il n'y a qu'un étourdi de François qui puisse faire la chose.

M E R L I N.

Oùï , vous voulez brusquer les nêces , Madame notre tante , oh ! par ma foi j'en suis fort aise.

M A R T O N.

Cela te donne-t-il quelque idée ?

M E R L I N.

Oh ! laisse-moi faire je veux attraper tout son bien , & la faire mourir fille de plus.

M A R T O N.

Voilà de grands desseins au moins.

M E R L I N.

Ne te mets pas en peine. Oûi justement... Un des habits de mon maître... Un air de Marquis... L'affaire est dans le sac, j'en suis caution moi.

M A R T O N.

A vûë de pais je commence à deviner la chose : tu vas devenir Marquis pour duper la tante ?

M E R L I N.

Cela est admirable, comme les gens de mérite pénètrent les choses ! Venons à l'Espagnol. Quel homme est-ce ?

M A R T O N.

Mâis que veux-tu que je te dise ? c'est un Espagnol qui s'apelle D. Julien.

M E R L I N.

Quelque Officier aparemment ?

M A R T O N.

Hé vraiment oûi, c'est un Officier de nôtre défunte Garnison justement.

M E R L I N.

Et pourquoi n'est-il pas dans le Château comme les autres ?

M A R T O N.

Pourquoi ? c'est qu'il n'aime pas tant la gloire que sa maîtresse. Il pourroit être tué dans le Château, au pis aller il ne sera que marié dans la Ville : il craint plus la mort que le mariage, Merlin.

M E R L I N.

C'est qu'il n'en connoît pas les suites, Marton : mais il ne sera, ni tué, ni marié, j'en réponds, je vais y mettre ordre : prends seulement soin d'avertir mon maître de ce que tu devines, pour moi je me charge du dénouement, laisse-moi faire. Voici quelqu'un.

M A R T O N.

C'est nôtre tante, il n'est pas trop à propos qu'elle te voie.

MERLIN.

Pourquoi non ? cela ne gâtera rien , au contraire cela fondera la chose , & elle me verra si peu , qu'elle ne reconnoîtra pas tantôt mon visage.



SCENE V.

ARAMINTE , MARTON ,
MERLIN.

ARAMINTE.

Que vous veut ce garçon , Marton ?
MARTON.

Il ne me veut rien , Madame , c'est vous qu'il demande.

MERLIN.

Oùi , Madame , je venois voir si vous êtes visible ; & puisque je vous vois , je comprends bien qu'ouï , je vais le dire à mon maître.

ARAMINTE.

Et attens , attens mon enfant , qui est-il ton maître ?

MERLIN.

On ne m'a pas chargé d'en dire davantage . Madame : vous êtes visible , cela suffit , je vais rendre réponse.





SCENE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

C'Est le valier de chambre de quelque Officier François, Marton ?

MARTON.

Aparemment, Madame, il ne me l'a pourr-
ant pas dit : mais je l'ai bien jugé à ses al-
lures.

ARAMINTE.

En effet, ces gens-là sont terriblement brus-
ques dans toutes leurs manieres.

MARTON.

Oùi, ils ont un certain feu, une certaine viva-
cité. . . Il y a bien de la difference du flegme
Espagnol, & de leur étourderie, & nous nous
apercevons bien du change, Madamé.

ARAMINTE.

Les étourdis ne me déplaisent pas, j'aime la
vivacité moi, Marton.

MARTON.

Les gens de réflexion ne sont pas bons pour
vous, vous avez raison.

ARAMINTE.

Je ne suis pas trop fâchée que les François
soient ici, Marton, nous aurons nouvelle com-
pagnie.

MARTON.

Ma foi, Madame, je les trouve fort jolis
gens moi, quelque chose qu'on en dise, & j'ai
remarqué qu'il n'y a que les maris de ce pays-
ci qui en parlent mal.

A R A M I N T E.

Ah ! ma pauvre Marton.

M A R T O N.

Ah ! ma pauvre Marton , vous avez quelque chose à me dire ?

A R A M I N T E.

Je n'ai jamais eû rien de caché pour toi. Mais Marton...

M A R T O N.

Quoi ! mais ? seriez-vous amoureuse de quelque François ?

A R A M I N T E.

Je ne suis amoureuse de personne en particulier.

M A R T O N.

Ah ? j'entens , vous en voulez à toute la nation , comment diantre !

A R A M I N T E.

Je veux devenir Française , Marton. Si j'ai différé si long-tems à me marier , ce n'a pas été manque de mérite , j'ai toujours eu bon nombre d'adorateurs , tu le sçais ; je ne me pique pourtant pas d'être belle ; mais sans vanité , j'ai quelques charmes qui ne sont pas indifferens , non de ces attraits enfans , comme ma piece , mais quelque chose d'héroïque & de majestueux : n'est-il pas vrai , Marton ?

M A R T O N.

Tenez-vous un peu que je vous voye en face. Ah ! la belle physionomie de femme. Tenez , Madame , vous ressemblez à l'Empereur Trajan comme deux gouttes d'eau , vous avez tous les traits d'un grand personnage.

A R A M I N T E.

Hé ! dis moi , crois-tu que cela soit capable de captiver une liberté Française ?

M A R T O N.

Capable , Madame ? ils aiment fort les beautés Romaines.

ARAMINTE.

Est-il possible ?

MARTON.

Si vous vouliez seulement vous faire un petit filet de barbe , je répondrais de la chose. Attendez , montrez-moi votre main , j'aurai bien-tôt vu ce qui en arrivera.

ARAMINTE.

Est ce que tu te connois à ces choses-là ?

MARTON.

Si je m'y connois ? j'ai été Bohemienne. Ah ! que vous êtes menacée d'une belle fortune , Madame.

ARAMINTE.

Comment ?

MARTON.

Vous serez Marquise & Marquise François , avant qu'il soit vingt-quatre heures.

ARAMINTE.

A quoi vois-tu cela , Marton ?

MARTON.

A quoi je le vois ? il n'y a rien de plus facile à comprendre. Tenez , voyez-vous bien ces deux lignes qui croisent la ligne de vie : là vers le milieu.

ARAMINTE.

Hé bien ?

MARTON.

Cela s'appelle des lignes de dignitez , Madame , & voila ce qui vous fera Marquise , cela est sûr ; quand vous ne le voudriez pas , il faudroit que cela fût.

ARAMINTE.

J'ai la phisionomie de la main tout-à-fait heureuse , Marton , n'est-il pas vrai ?

MARTON.

On ne peut pas plus.

ARAMINTE.

Mais vraiment je ne te croïois pas si habile ;
Marton.

MARTON.

Vraiment, Madame, je n'ai quitté Paris que parce que j'étois trop habile ; j'étois accablée du curieux & de curieuses, de filles qui venoient demander quand elles auroient des maris, des femmes qui vouloient sçavoir quand elles n'en auroient plus. Je commençois même à passer pour un peu sorcière, ma réputation me faisoit des envieux. Je me suis dérobée à ma gloire, & à la renommée, & j'ai tout quitté de peur de trop faire parler de moi.

ARAMINTE.

Je n'avois jamais ouï dire que tu eusses un si beau talent.

MARTON.

Je ne m'en sers que pour mes amis, l'on ne dit pas tout ce qu'on sçait. Voila votre D. Julien, par exemple, à qui vous voulez donner votre nièce.

ARAMINTE.

Hé bien, D. Julien...

MARTON.

Vous croyez que je vous laisserai faire cette alliance-là peut-être ?

ARAMINTE.

Hé pourquoi non ? que veux-tu donc dire ?

MARTON.

D. Julien sera pendu, Madame.

ARAMINTE.

D. Julien pendu ! es-tu folle ?

MARTON.

Il le sera, vous dis-je, car j'y ai regardé. C'est pourtant un fort honnête homme, il mourra innocent : mais pour pendu il faut qu'il le

soit , je l'ai condamné à cela , & de tous ceux que j'ai pendus en ma vie , il n'en a jamais échappé un.

ARAMINTE.

Je ne le veux plus voir , Marton , je me garderai bien de lui donner ma niece.

MARTON.

Ce sont vos affaires. Je vous dis consciencieusement les choses : mais ne lui en parlez point , Madame , il ne faut pas affliger ce pauvre homme.

ARAMINTE.

Ce seroit un beau compliment à lui faire , je n'ai garde. Que veut ce petit laquais ?



SCENE VII.

ARAMINTE ; MARTON ,
RICOCHET.

RICOCHET.

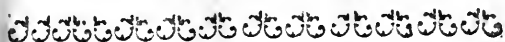
C'est D. Julien qui vous demande , ma maraine.

ARAMINTE.

Le petit sort avec sa maraine. La visite de cet homme m'embarasse depuis ce que tu m'en as dit , Marton.

MARTON.

Oh ! Madame , il ne faut pas s'effaroucher encore , il ne sera pas pendu si-tôt : mais il le sera.



SCENE VIII.

D. JULIEN, ARAMINTE,
MARTON.

D. JULIEN.

Vous voyez, Madame, ce que peut l'amour sur un cœur bien fait; c'est lui qui me retient ici quand tous les autres sont dans le Château.

ARAMINTE.

Il est vrai que je suis surprise que vous n'ayez point passé avec votre compagnie, Monsieur.

MARTON.

Avec sa Compagnie, Madame! il y a deux ans qu'il n'a que trois soldats qui lui servent quelquefois de laquais, & de valet de chambre.

D. JULIEN.

Il est vrai que depuis que je suis dans le service j'ai perdu bien de mes gens, Madame.

MARTON.

Les uns sont morts de faim, les autres de peur, & le reste de maladie, n'est-ce pas Monsieur?

ARAMINTE.

Taisez-vous, Marton.

D. JULIEN.

Quand je fis ma Compagnie, je la fis complète, elle a duré tant qu'elle pût. Mais parlons sérieusement, Madame, je suis tous les jours à la veille d'être tué sur une brèche.

MARTON.

Oh ! vous êtes trop prudent pour cela.

D. JULIEN.

Avant que de m'y exposer je prétens en épousant votre nièce , lui assurer tous mes biens , Madame : que deviendroient-ils si je mourois garçon ?

ARAMINTE.

Lui assurer tous vos biens , Monsieur ?

D. JULIEN.

Oùi , Madame , je suis puissamment riche ; il m'est dû vingt années de paye , & des millions de récompense.

MARTON.

La belle ressource pour une veuve !

ARAMINTE.

Ah ! pauvre homme !

MARTON.

Il ne s'attend pas à être pendu.

ARAMINTE.

Hé , Monsieur , dans le dérangement des affaires où nous sommes pouvez-vous songer à des nœces , allez vous renfermer dans le Château , Monsieur.

D. JULIEN.

Je n'aime pas être enfermé , Madame , & je ne trouve pas qu'un homme de cœur doive se cacher derrière des murailles.

ARAMINTE.

Mais enfin , Monsieur. . .

D. JULIEN.

Mais enfin chacun a son goût , Madame : Pour moi je ne fais jamais rien d'inutile , si le Château est pris , il en faudra sortir , est-ce la peine d'y entrer ?

ARAMINTE.

Vous méprisez furieusement la gloire , Monsieur.

D. JULIEN.

Je ne la méprise point , mais. . .

MARTON.

La gloire n'est pas bonne à voir de près , Monsieur a raison , elle est trop laide.

~~~~~

## SCENE IX.

ARAMINTE , D. JULIEN ,  
MARTON , RICOCHET.

RICOCHET.

M Ademoiselle Marton.

ARAMINTE.

Que veut encore ce petit animal-là ?

RICOCHET.

C'est Mademoiselle Marton qu'on demande ,  
ma maraine.

ARAMINTE.

Allez voir ce que c'est , Marton.

MARTON.

Je m'en doute à peu près , c'est notre homme.

~~~~~

SCENE X.

D. JULIEN , ARAMINTE.

D. JULIEN.

H E' bien , Madame , concluons-nous ? je
ne puis demeurer ici long - temps encore

ne faites pas perdre à votre nièce les avantages que je lui veux faire.

A R A M I N T E.

D. Julien, je suis de vos amies, croirez-vous un conseil que je vais vous donner en conscience ?

D. J U L I E N.

Quel est-il, ce conseil, Madame ?

A R A M I N T E.

Entrez dans le Château, s'il est possible, & tâchez de vous faire tuer, je vous en conjure.

D. J U L I E N.

Vous moquez-vous de moi, Madame ?

A R A M I N T E.

Non, je vous parle sérieusement, faites-vous tuer, le plutôt vaut le mieux.

D. J U L I E N.

Je n'y comprends rien.

A R A M I N T E.

Cela n'est pas de votre goût peut-être ?

D. J U L I E N.

Non par ma foi, Madame, je vous l'avoue.

A R A M I N T E.

Quel aveuglement ! ah le pauvre homme !

D. J U L I E N.

Mais que veux-tu dire ?...

A R A M I N T E.

Je voudrais que vous fussiez mort, & qu'il m'en eût coûté grand chose.

D. J U L I E N.

Vous voulez me faire perdre l'esprit, ou vous perdez vous-même, Madame.

A R A M I N T E.

Je perds l'esprit moi, Monsieur ? je pers l'esprit ? Allez, vous êtes un ingrat qui ne méritez pas les bontés que l'on a pour vous, & dès à présent je romps tout commerce.

D. JULIEN.

Madame.

A R A M I N T E.

Je vous abandonne à votre mauvaise destinée.

D. JULIEN.

Elle extravague : voions sa niece.

A R A M I N T E.

On lui conseille de se faire tuer de peur d'accident , & il me dit que je perds l'esprit. Je ne serai pas fâchée qu'il soit un peu pendu , il a le cerveau mal timbré.



S C E N E X I.

A R A M I N T E , M A R T O N.

M A R T O N.

Vivat, Madame.

A R A M I N T E.

Qu'est-ce qu'il y a , Marton ?

M A R T O N.

Voilà déjà plus de la moitié de mes prédictions accomplies.

A R A M I N T E.

Comment ?

M A R T O N.

Préparez-vous , Madame , à recevoir un Marquis de consequence , qui vient ici vous rendre visite.

A R A M I N T E.

Est-ce un joli homme Marton ?

M A R T O N.

Si c'est un joli homme ? c'est un petit maître ;

A R A M I N T E.

Et qu'est-ce que c'est que des petits maîtres ?

Il y en a de plusieurs espèces : mais ordinairement ce sont de jeunes gens entêtés de leur qualité, badins, folâtres, enjoués, qui parlent beaucoup & qui disent peu, soupirans sans tendresse, amoureux par conversation, magnifiques sans bien, genereux en promesses, prodiges d'amitié, inventeurs de modes, & des airs surtout.

ARAMINTE.

Hé quels airs, Marton ?

MARTON.

Des airs à la mode. L'étourderie d'un écolier, la brusque valeur d'un enfant de Paris, fracas d'équipage, tabatières de quinze différens volumes, gros nœuds d'épée, perpétuel maniement de perruque, distractions continuelles, gestes affectés, éclats de rire sans sujet, mots favoris placez à l'aventure, se piquant d'esprit, & de bon goût, & disant quelquefois de bonnes choses par hazard, grands épouseurs sur tout : voilà, Madame, ce que c'est que les petits maîtres.

ARAMINTE.

Les jolis gens, Marton ! il en va venir ici un dis-tu ?

MARTON.

Il est à la porte, Madame, dans son carrosse.

ARAMINTE.

Suis-je assez bien pour le recevoir ?

MARTON.

On ne peut pas mieux.

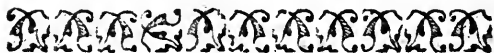
ARAMINTE.

Aidez-moi un peu à ranger mes attraits, Marton. Laquais faites entrer ce petit maître.

MARTON.

Le voici, Madame.

Marton, je me meurs: qu'il a bonne mine!



S C E N E X I I.

A R A M I N T E , M A R T O N ,
M E R L I N *en Marquis.*

M E R L I N.

JE me donne au diable, Madame; si je regrette les belles de Paris, puisqu'on trouve en ce pays-ci des adorables comme vous. Comment morbleu elle est route charmante: oh! pafsangbleu je veux faire fouche en Flandres, Madame, cela est résolu.

A R A M I N T E.

Voilà un discours des plus obligeans, Monsieur, & que vous exprimez en terme si forts & si énergiques, que je serois fort embarrassée de vous répondre dans le même stile.

M E R L I N.

Dans le même stile? oui fort bien dans le même stile, que cela est bien dit! La peste m'étouffe, tout l'esprit du monde n'est pas à Paris, on en trouve dans les Provinces.

A R A M I N T E.

Il est déjà charmé de moi, Marton.

M E R L I N.

Mais que vois-je? c'est elle-même, c'est Marton, je ne l'ai pas d'abord reconnu. Tu as donc fait banqueroute à la France, Marton? A la France banqueroute? ah! tu as deserté, Marton, je te ferai une affaire.

M A R T O N.

Oh! Monsieur, on ne punit point les desertrices.

M E R L I N.

Cela se devoit , Marton. Une fille de ta force quand elle déserte , fait plus de tort au service de l'Amour , que vingt soldats au service du Roi. Je te perdrois , Marton , si tu n'étois de mes amies.

M A R T O N.

Je vous suis bien obligée de m'épargner , Monsieur.

A R A M I N T E.

Qu'il a d'esprit , ma chere Marton.

M E R L I N.

Mille pardons de la petite digression , ma Princesse. Où en étions-nous ? Marton tu as-là une maîtresse incomparable , elle est superlativement aimable. Dieu me damne au moins ; Madame je vous aime , je me meurs , Madame , je vous en avvertis , Madame , ne me laissez pas mourir , Madame , je vous prie.

A R A M I N T E.

Qu'avez-vous , Monsieur ?

M E R L I N.

J'ai le cœur vivement attaqué , Madame , je suis frapé-là sur mon honneur , Madame.

A R A M I N T E.

Quoi ? Monsieur . . .

M E R L I N.

Il n'y a pas de milieu à cela , Madame , il faut que je meure , ou que je vous épouse , Madame.

M A R T O N.

Voilà une maladie bien violente , Madame.

M E R L I N.

Je prévois que j'en mourrai , Marton.

A R A M I N T E.

Te voilà fort embarrassée.

M E R L I N.

Sauvez-moi la vie , Madame , sauvez-moi la vie.

A R A M I N T E

Que les François sont pressans , Marton.

M A R T O N.

Ils sont tous comme cela. Dès qu'ils voient une belle femme , ils creveroient plutôt que de ne la pas épouser.

M E R L I N.

Oùï, ma Reine , ce sont nos manieres , Marton est une fille qui sçait l'usage.

A R A M I N T E.

Mais vraiment cela est extraordinaire , Monsieur ; je n'ai pas l'honneur de vous connoître , vous venez ici pour la premiere fois , & vous voulez déjà m'épouser.

M E R L I N.

Demandez à Marton si ce n'est pas-là l'usage. Nous autres jeunes gens nous aimons les mariages de rencontres.

M A R T O N.

Et vous trouvez de bons hazards quelquefois.

M E R L I N.

Ma Princesse . ma Reine , ma Déesse , je vous parle en conscience , je me meurs d'amour , ou le diable m'emporte.

A R A M I N T E.

Mais cet amour est bien prompt , Monsieur ?

M E R L I N.

Que voulez-vous que je vous dise ? c'est un impromptu de vos charmes , un effet de ma destinée.

A R A M I N T E.

S'il disoit vrai , ma pauvre Marton.

M A R T O N.

Je crois qu'il est sincere , & ne vous l'ai-je pas dit , Madame , qu'il falloit absolument que vous fussiez Marquise ?

A R A M I N T E.

Il faut qu'il y ait là - dedans de la fatalité & mon cœur est dans une agitation qui n'est point du tout naturelle.

M E R L I N.

Se pourroit-il , mon adorable.

A R A M I N T E.

Un peu de trêve , Monsieur le Marquis , un peu de trêve , je vous en conjure.

M A R T O N.

Ne tirez plus , Monsieur , ne tirez plus , le cœur de Madame bat la chamade.

M E R L I N.

Ah ! que je suis malheureux , Marton.

A R A M I N T E.

Non , Monsieur le Marquis , non ne vous plaignez point de votre destinée ; je cede à la mienne , je vous épouse , je me rends à vos em-
prellemens , voilà qui est fini.

M A R T O N.

La place capitule , Monsieur , dressons les articles.

M E R L I N.

Il n'est pas sous le Ciel un plus infortuné mortel , Madame.

M A R T O N.

A qui en avez-vous ?

A R A M I N T E.

On se rend , Monsieur le Marquis , que voulez-vous de plus ? on se rend , vous dis-je.

M E R L I N.

Hé ! ce n'est point assez , Madame , ce n'est point assez.

M A R T O N.

Comment donc , Monsieur , on capitule & vous n'êtes pas content : est-ce que vous voudriez nous prendre d'affaut de par tous les diantres ?

M E R L I N.

Ce n'est pas cela, Marton, mais j'ai un cadet qui voudra être compris dans la capitulation ?

M A R T O N.

Vous avez un frere qui est aussi amoureux de Madame.

A R A M I N T E.

Mais je ne pourrai jamais vous épouser deux, comment faudra t-il faire ?

M E R L I N.

Vous ne comprenez pas la chose, ma Princesse, le vieux fou d'oncle avec son testament....

M A R T O N.

Que parlez-vous d'oncle ? de testament ? que voulez-vous dire ?

A R A M I N T E.

Expliquez-vous, Monsieur le Marquis.

M E R L I N.

C'est le testament d'un oncle, mon adorable, qui fait obstacle à mon bonheur.

A R A M I N T E.

Comment ?

M E R L I N.

Le maudit oncle ! c'étoit un Seigneur tout des plus riches, qui en mourant s'est avisé, pour nos pechez, de nous faire ses heritiers mon frere & moi.

A R A M I N T E.

Mais je ne vois pas, Monsieur le Marquis, que ce testament ait rien de commun avec notre mariage.

M E R L I N.

Ah ! il renferme une condition bien terrible, ce vilain testament.

M A R T O N.

Quelle condition ? quoi ?

M E R L I N.

Il ordonne que les heritiers se marieront tous deux en même jour , sinon celui qui sera le plus pressé , il le déshérite.

A R A M I N T E.

Mais voilà une clause bien extraordinaire.

M E R L I N.

Ah ! Madame , feu Monsieur mon oncle étoit l'oncle le plus bizarre & le plus hétéroclite qu'on ait jamais vû.

A R A M I N T E.

Hé ne pourroit-on point faire casser son testament , Monsieur le Marquis ?

M E R L I N.

Le faire casser ! mon incomparable , c'est le testament le plus dur & le moins cassable qu'il y ait en France.

A R A M I N T E.

Ah ! Marton , que je suis malheureuse.

M A R T O N.

Attendez , ne vous affligez point , il me passe dans la tête de petites idées qui pourroient bien nous tirer d'embaras , oùi

A R A M I N T E.

Qu'imagines-tu , ma pauvre Marton ?

M E R L I N.

Laissons-là faire , ma Princesse , c'est une fille impayable , & qui a des idées tout-à-fait justes.

M A R T O N.

Oùi , fort bien , justement , le contrat d'Angelique & de D. Julien est tout dressé depuis quinze jours , il n'y a eu que l'impromptu du siege qui a empêché de le signer.

A R A M I N T E.

Hé ! bien , Marton ?

M A R T O N.

Il n'y a point d'autre moyen , Madame , vous

avez une niece qu'il faut donner au cadet , vous épouserez l'aîné vous & la condition du testament sera suivie.

M E R L I N.

Vous avez une niece , ma charmante ?

A R A M I N T E.

Oùi , Monsieur.

M E R L I N.

Hé ! morbleu que ne parlez-vous donc ? voila une affaire consommée , il semble que cela soit fait exprès , mon cadet aime les nieces à la folie.

A R A M I N T E.

Mais il n'est peut-être pas en ce pays-ci ?

M E R L I N.

Il est allé faire un tour dans mon carosse , il va venir me reprendre.

A R A M I N T E.

Quand il viendra qu'on le fasse entrer , Marton.

M A R T O N.

Et je vais tout d'un temps chercher votre Notaire , Madame , afin d'expedier les choses.

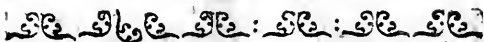
M E R L I N.

Quelle a les allures Françoises , votre Marton ! les affaires , ne languissent point avec elle.

A R A M I N T E

Voila ma niece , Monsieur le Marquis.





SCENE XIII.

ARAMINTE , MERLIN ,
ANGELIQUE , D. JULIEN.

MERLIN.

TU dieu , mon cadet , quel friant morceau !
mais voila un Cavalier qui la suit , si je ne
me trompe.

ARAMINTE.

Ah ! Monsieur le Marquis , c'est un Espagnol
dont je voudrois bien être débarassée.

MERLIN.

Je vous en déferai , Madame , ne vous mettez
pas en peine.

D. JULIEN.

Mais rendez-moi du moins une réponse positive
ve , Mademoiselle je serai content.

ARAMINTE.

Ah ! que vous prenez mal les momens Mon-
sieur , pour hâter un mariage que l'on a long-
temps différé.

D. JULIEN.

C'est parce qu'on l'a tant différé , que je presse
pour le conclure , Mademoiselle.

MERLIN.

Vous me paroissez un importun personnage ,
Seigneur Espagnol.

ANGELIQUE.

C'est Merlin déguisé , je pense.

D. JULIEN.

Vous me semblez bien temeraire , Seigneur
François , de parler à D. Julien comme vous faites.

MER-

M E R L I N.

Savez-vous bien , Seigneur D. Julien , puisque D. Julien il y a , qu'il y a ici des fenêtres.

D. J U L I E N.

Je n'entens pas ce langage-là , Seigneur François.

M E R L I N.

Vous ne comprenez pas ce que cela veut dire ? si vous ne sortez tout à l'heure par la porte , je vous jetterai par la brèche. M'entendez-vous mieux ?

D. J U L I E N.

Ha , ha , ha , ha.

M E R L I N.

Mon petit ami , Monsieur Julien..

D. J U L I E N.

Ha , ha , ha , ha , mon petit ami , la fierté vous sied mal / Seigneur François , c'est pourtant l'apanage de notre nation que la fierté.

M E R L I N.

Par la morbleu , c'est trop de patience , il faut casser la tête a cet animal-là , Madame.

D. J U L I E N *s'enfuyant.*

Misericorde.

M E R L I N.

Ha , ha , ha , ha.

A R A M I N T E.

Vous portez des pistolets , Monsieur le Marquis.

M E R L I N.

Non , Madame , ce n'est qu'une lunette d'approche , avec quoi j'ai fait mourir de peur vingt Espagnols en ma vie : il ne faut pas d'autres armes avec ces gens-là.



SCENE XIV.

ARAMINTE, ANGELIQUE,
MERLIN, MARTON.

MARTON.

VOilà Monsieur votre frere qui arrive. Votre Notaire va venir, Madame.

à Angelique.

L'affaire est en bon train, Mademoiselle.

MERLIN.

A propos, ma Reine, votre nièce est-elle riche? dans nôtre famille les aînez ne sont qu'amoureux, mais les cadets sont interessez comme tous les diables.

ARAMINTE.

Cela ne fera point d'obstacle à votre honneur, & je donnerai la moitié de tous mes biens à ma nièce.

MERLIN.

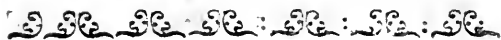
Ah! que vous avez l'ame belle, Madame. Je me donne au diable vous meritez de naître en pleine Cour de France. Oh! il faut que dans votre famille il y ait eu quelque échapé de François; vous êtes de bonne race sur ma parole, mon adorable.

ARAMINTE.

Sérieusement, Monsieur le Marquis, remarquez-vous dans mes manieres.

MERLIN.

Voici mon cadet, ma Princesse.



SCENE XV.

ARAMINTE, ANGELIQUE,
CLITANDRE, MERLIN,
MARTON.

MERLIN.

A Prochez mon frere cadet , aprochez , & remerciez-moi bien fort , vous êtes plus heureux que sage ; tenez voila une fortune que je vous ai menagée , le cœur vous en dit-il ? voyez. Il n'est point ici question de bagatelle , il s'agit d'épouser au moins.

CLITANDRE.

Vous êtes mon aîné , Monsieur , j'ai toujours fait aveuglement ce que vous avez souhaité ; mais rien ne m'a jamais tant fait de plaisir que ce que vous m'ordonnez aujourd'hui de faire.

MERLIN.

Ils sont bien appris nos cadets : vos nièces sont-elles aussi bien instruites , Madame ?

ARAMINTE.

Parlez , ma nièce , ce jeune Seigneur vous conviendra-t-il ? répondez.

ANGELIQUE.

Quand vous me commandez , Madame , je ne sçai jamais qu'obéir : mais aujourd'hui , je vous l'avoue , j'obéirai sans répugnance.

MERLIN.

Voila des enfans bien nez , ah ! qu'ils feront un heureux ménage ! ils ont une complaisance aveugle , procedons aux contrats , ma Reine.

Voici Monsieur Griffon , mon Notaire.

* * * * *

SCENE XVI.

ARAMINTE , ANGELIQUE .

CLITANDRE , Mr GRIFFON ,

MERLIN , MARTON .

Mr GRIFFON .

Sur ce que Mademoiselle Marton m'a dit de vôtre part , Madame , je suis au plus vite accouru pour vous rendre mes petits services.

MERLIN .

Il s'agit de faire deux contrats de mariage , Monsieur Griffon .

Mr GRIFFON .

Il y en a déjà un tout fait , Monsieur , celui de D. Julien peut servir , Mademoiselle Marton m'a dit de changer seulement le nom , & de mettre celui de Monsieur Clitandre , cela est fait .

MERLIN .

Quelle est vive , Madame , cette Marton .

ARAMINTE .

Il y faut ajouter , Monsieur Griffon , que je donne à ma nièce la moitié de mon bien en faveur de ce mariage .

Mr GRIFFON .

Cela ne fera bien difficile , Madame .

ANGELIQUE .

Ma chere tante , que je vous ai d'obligation .

MARTON.

Je vous avois bien dit moi que vous aviez une bonne tante.

MERLIN.

Monsieur Griffon, les François sont de grands épouseurs, vous voyez comme la pratique donne de ça.

Mr GRIFFON.

Monsieur, ce ne sont pas les Notaires à qui ils font le plus gagner en ce pays-ci.

MERLIN.

Il faut bien que tout le monde vive, Monsieur Griffon.

Mr GRIFFON.

Voilà qui est fait, il n'y a qu'à signer.

ARAMINTE.

Donnez vite, Monsieur Griffon, dépêchons ! allons tôt, ma nièce, hâtez-vous, Monsieur.

CLITANDRE.

Je signe aveuglement, mon frere : mais...

MERLIN.

Hé ! signe promptement, cadet, signe.



SCENE XVII.

ARAMINTE, ANGELIQUE,
CLITANDRE, Mr GRIFFON,
MERLIN, MARTON,
RICOCHET, LA VERDURE.

ARAMINTE.

Que veut encore ce petit coquin - là ? il ne fait qu'aller & venir.

C'est un grand pendent qui demande ce Monsieur-là, ma maraine.

M E R L I N.

Comment diantre ? c'est un de mes Sergens. Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur de la Verdure ? que diable venez-vous faire ici ? Quand vous me sçavez en bonne fortune, vous avez bonne grace de me venir détourner ?

L A V E R D U R E.

Pargué, mon Colonel, je vous demande bien pardon ; mais nan va bailler une attaque, le Régiment est commandé pour ça, est-ce que vous voudriez qu'il y allât sans vous ?

M E R L I N.

Mon Régiment est commandé ?

L A V E R D U R E.

Oùï paffangé il l'est.

M E R L I N.

Ah tête ! ah mort ! ah sang ! mon Régiment est commandé, & je m'amuse à la bagatelle ; adieu, Madame, je n'arriverai pas assez tôt.

A R A M I N T E.

Quoi, Monsieur le Marquis, vous me quittez ?

M E R L I N.

Je suis François, Madame, la gloire m'appelle.

A R A M I N T E.

Et vous préférez la gloire à l'amour, Monsieur le Marquis ?

M E R L I N.

L'amour aura son tour, je vais revenir, Madame, dans le moment même.



SCENE XVIII.

ARAMINTE, ANGELIQUE,
LA VERDURE, MARTON.

MARTON.

VOilà un Marquis qui aime bien la gloire,
comme il court après.

ARAMINTE.

Je le suivrai par tout, Marton, ne me quit-
te pas.

LA VERDURE.

Vous ? morgué où est-ce que vous voulez
aller ; alte-là , s'il vous plaît , les personnes
de la Ville à l'assaut du Château , têtigué ,
queu ménage.

ANGELIQUE.

Cela ne seroit pas dans la bienséance , il a
raison , ma tante.

ARAMINTE.

Le petit ingrat qui me quitte pour la gloire ;
tout autre qu'un François ne feroit pas une
action comme celle-là , Marton.

MARTON.

Ne vous alarmez point , vous allez le voir
revenir triomphant , Madame.

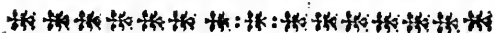
LA VERDURE.

Lui , morgué vous ne le reverrez point , il
a beau dire.

ARAMINTE.

Je ne le reverrai point ?

S'il en revient la peste m'étouffe , il sera tué , sur ma parole , je m'en vas l'enterrer : serviteur.



SCENE XIX.

ARAMINTE. ANGELIQUE,
CLITANDRE, LA VERDURE,
MARTON.

ARAMINTE.

IL sera tué , Marton ?

ANGELIQUE.

Ma chere tante !

ARAMINTE.

Vous êtes bien contente vous , ma nièce , on ne vous abandonne point pour courir après la gloire.

CLITANDRE.

Je ne suis pas commandé , Madame , mon Regiment est de la garnison.



SCENE DERNIERE.

ARAMINTE, ANGELIQUE,
CLITANDRE, MERLIN *en soldat* ,
MARTON.

MERLIN.

GRande , grande nouvelle , que je vous apporte , Monsieur.

CLITANDRE.

Qu'y a-t-il, Monsieur Jolicœur?

MERLIN.

Le Château capitule, Monsieur.

CLITANDRE.

Le Château capitule!

MERLIN.

Monsieur le Marquis votre frere m'envoye vous le dire.

ARAMINTE.

Il n'ira donc point à l'assaut? je respire, Marton.

MERLIN.

Non, Madame, il n'ira point à l'assaut? le voici là qui part pour l'Allemagne.

ARAMINTE.

Comment?

CLITANDRE.

Mon frere va en Allemagne?

MERLIN.

Où, Monsieur, la gloire y appelle.

ARAMINTE.

Oh! pour le coup, elle a beau l'appeller, il ne partira point qu'il ne m'ait épousée.

MERLIN.

Il ne peut vous épouser qu'à son retour. Il m'a dit de faire tenir le contrat tout prêt, il vous épousera en repassant, Madame.

ARAMINTE.

Il ne m'épousera qu'en repassant? je suis trahie, & j'en mourrai.

CLITANDRE.

Suivons-là pour la consoler.

MERLIN.

Hé bien, Marton?

MARTON.

Tu n'expedies pas mal une intrigue.

M E R L I N.

Nous faisons tout en Impromptu , nous autres. M'aimes-tu , dis ?

M A R T O N.

Si je t'aime ? & le moyen de s'en défendre ?

M E R L I N.

Encore autre Impromptu , je t'épouse ; & vivent les François , Marton , il n'y a ni Villes , ni femmes qui leur résistent.

F I N.

L E S

VENDANGES,

COMEDIE.

Représentée pour la première fois le 30.
Septembre 1694.



ACTEURS.

LUCAS , riche Vigneron.

MARGOT , Femme de Lucas.

CLAUDINE, Nièce de Lucas.

ERASTE, Amoureux de Claudine.

LOLIVE , Valet d'Erase.

LE COLLECTEUR.

Troupe de Vendangeurs & de Vendangeuses.

- *La Scene est à Bourgenville , auprès
de Mantes.*



LES
VENDANGES ,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARGOT , CLAUDINE.

MARGOT.



U'EST-ce donc que tu as , Claudine ?
tu es bien de mauvaise humeur , mon
enfant.

CLAUDINE.

Je crains ma tante , voulez-vous que je vous dise
ma pensée : je ne suis point contente de me mar-
rier.

MARGOT.

Tu n'es pas contenté ? tu es donc folle ? & tu es
la première , à qui ça fasse peur.

CLAUDINE.

Je fis la première , si vous voulez : si mon
oncle me vouloit faire plaisir. . . .

MARGOT.

Hé bien ?

CLAUDINE

Il romproit tout net ce mariage-là , ma tante

MARGOT.

Mais voirement , fille , tu perds l'esprit. On te baille un Collecteur , le cocq du Village : il nous a rabatu vingt écus de taille , pour t'avoir , & tu veux que je ly manquions de parole ?

CLAUDINE.

Oùï fort bien , ma tante , vous me donnez donc pour vingt écus ? je vous suis bien obligée ! oh ! je vauX davantage , s'il vous plaît , & quand mon oncle me dévroit tuër , je ne serai jamais la femme du Collecteur.

MARGOT.

Hé ! de quoi t'avises-tu de dire ça si tard ? tu le voulois bien il n'y a que deux jours , j'allîmes ensemble à Paris acheter les étoffes ; on s'est mis en dépense.

CLAUDINE.

Hé bien , ma tante , vela justement ce que c'est , puisqu'il faut vous le dire , je n'avois jamais été à Paris ; vous m'y avez menée , je ne veux plus du Collecteur.

MARGOT.

Le beau raisonnement , elle ne veut plus du Collecteur , parce qu'on l'a menée à Paris , quelle cervelle !

CLAUDINE.

Oh ! je l'ai fort bonne , & je ne prétens pas toute ma vie n'être qu'une paysanne moi.

MARGOT.

Comment donc ?

CLAUDINE.

Je veux devenir Madame , afin que vous le sçachiez.

MARGOT.

Devenir Madame , misericorde ! ah le vilain Paris , on dit bien vrai que l'air de ce pais-là , ne vaut rien pour les jolies filles de Village ,

CLAUUDINE.

Ma chere tante, laissez-moi devenir, Madame, je vous prie.

MARGOT.

Hé ! comment feras-tu, malheureuse, pour te faire Madame ?

CLAUUDINE.

N'êtes-vous point traîtresse ? je vous le dirai ; ma tante : mais si vous jasez. . .

MARGOT.

Je ne jaserai point, dis.

CLAUUDINE.

Vous vous souvenez bien de cette grande boutique dans cette grande rue où vous achetâtes du brocard pour me faire une jupe.

MARGOT.

Hé bien ?

CLAUUDINE.

Hé bien, ma tante, il y avoit un beau jeune Monsieur tout doré.

MARGOT.

Celui qui nous regardât tant ?

CLAUUDINE.

C'étoit moi qu'il regardoit, ma tante, ce n'étoit pas vous ; & tenez je suis sûre qu'il étoit plus aise de me voir, que toutes les Madames qu'il a jamais vûes.

MARGOT.

Mais il ne nous dit mot, Claudine. . .

CLAUUDINE.

C'est qu'il n'osoit pas à cause de vous : mais il nous a fait suivre, & depuis ce matin il est dans le Village.

MARGOT.

Oh ! mon enfant, je sommes perdus.

CLAUUDINE.

Point ma tante, il me veut faire Madame ; je lui ai déjà parlé, c'est lui qui me l'a dit

360 LES VENDANGES,

M A R G O T.

Il se moque de toi.

C L A U D I N E.

Point, vous dis-je. Voici mon oncle, ne lui parlez de rien, quand il n'y sera plus je vous dirai encore autre chose; mais si vous êtes une causeuse, vous ne sçavez plus rien.

::*:*:*:*:*:*:*:*:*:*:*:*:*:*

SCENE II.

M A R G O T, L U C A S.

L U C A S.

O H ça! Margot, tu étois avec notre nièce, morgué dis donc? depuis quelques jours à qui en a-t-elle? Elle enrageoit d'être fille; elle n'avoit pas tort; elle avoit la rage d'être mariée, on la marie, & elle enrage encore: Il faut qu'elle soit bien enragée cette creature-là.

M A R G O T.

Tiens Lucas, veux-tu franchement que je te dise la chose!

L U C A S.

Pargué tu me feras plaisir, car je n'y entens goutte.

M A R G O T.

Mais ça te fâchera peut-être?

L U C A S.

Bon, palsanguenne est-ce que rien me fâche? dis.

M A R G O T.

Elle a peur d'être malheureuse en ménage.

L U C A S.

Hé! pourquoi malheureuse?

M A R G O T.

Que sçait on ? ce Collecteur est peut-être un
yvrogne comme toi ? comprends-tu , Lucas ?

L U C A S.

N'est-ce que ça ? la vela bien malade !

M A R G O T.

Assurément , est-ce que tu crois que je ne veux
pas bien du mal à mon pere & à ma mere , de
m'avoir mariée avec un homme qui ne fait que
boire ?

L U C A S.

Oh ! pour ça , Margot , vous êtes une ingrates ;
car je remercie tous les jours nôtre Curé de m'a-
voir marié moi.

M A R G O T.

Tu crois te moquer , mais. . .

L U C A S.

Je ne me moque point , vous êtes une fort jolie
femme , Margot , mais vous n'êtes pas bonne.

M A R G O T.

Je ne sis pas bonne , que veux-tu dire ?

L U C A S.

Tu me fais toujours quelque piece , & stanpen-
dant ça n'y fait rien , je t'aime assez comme ça ?
je t'aimerois trop si tu étois meilleure , & les ma-
ris qui aiment trop leurs femmes ne s'en trouvent
pas mieux le plus souvent. Tiens , Margot , ta
mauvaise humeur me fait quelquefois plaisir , le
diable m'emporte.

M A R G O T.

C'amon voirement , tu te soucies bien de
quelle humeur je sis , tu ne songes qu'au vin.

L U C A S.

Pargué , c'est mon métier de le faire venir ;
Margot , il faut bien que j'y songe , il est bien
raisonnable que j'en boive.

362 LES VENDANGES,

M A R G O T.

Hé bien ! mais que n'en bois-tu chez toi ? tu es
puis le matin jusques au soir au cabaret.

L U C A S.

Oh ! pour ça , Margot , ce n'est pas ma faute ,
c'est la tienne.

M A R G O T.

C'est la mienne !

L U C A S.

Oùï , tu n'aime pas le monde , je connois trop
de gens , & tu es fâché que j'aie des amis toi ,
Margot.

M A R G O T.

Vela de beaux contes , tu as des amis , mais tu
payes toujours.

L U C A S.

C'est pour qu'ils m'aimont davantage. Ils ve-
nont me chercher pour entretenir connoissance ,
& moi je paye pour entretenir l'amitié , ça n'est-
il pas juste ?

M A R G O T.

Fort bien , ne vas-tu pas t'ennivrer encore
aujourd'hui ?

L U C A S.

Ecoute Margot , je fons demain vendange ,
vela le vin nouveau , il faut vuider le vieux ,
j'ons besoin de futailles.

M A R G O T.

Oùï fort bien , & le cousin Dubois s'enivrera à
tes dépens pour entretenir connoissance.

L U C A S.

Chut Margot , ne parle de lui qu'avec respect ,
c'est le Docteur du pais , que le Cousin Dubois. Tu
me fais songer qu'il m'attend pour une petite
affaire , je vais lui payer pinte.

M A R G O T.

Quoi ?

LUCAS.

Paix, Margot, ça me baillera de l'esprit,
laisse-àc

MARGOT.

Que veux-tu dire?

LUCAS.

Il n'y a rien qui baille de l'esprit comme d'abreuver des gens qui en avont; il y a tout plein de parsonnes riches qui s'en trouvent bien, & qu'oï qu'ils ne disions de bons mots que par bricolle, stanpendant, Margot, nan les admire. Mais que demandont ces gens-ci? vela des garçons de bonne façon.

MARGOT.

N'as-tu point envie de les mener boire?



SCENE III.

MARGOT, LUCAS, ERASTE,
LOLIVE *en Paysans.*

LOLIVE.

A Votre phisionomie brillante & enluminée,
il n'est pas mal-aisé de deviner que vous êtes
Monsieur Lucas.

LUCAS.

A votre sarvice de bian bon cœur.

ERASTE,

C'est le bruit de votre réputation, Monsieur
Lucas, qui nous attire en ce pays-ci.

LUCAS.

Ma réputation, Margot?

MARGOT.

Je crois, Dieu me pardonne, que c'est ce
Monsieur de Paris qui veut faire Claudine Ma-
dame.

Il est vrai pour cela que la réputation de Monsieur Lucas est extrêmement en réputation & Monsieur Lucas a la réputation d'avoir toujours le meilleur vin de France, aussi je meurs d'envie d'en boire, ou le diable m'emporte.

L U C A S.

Vous ne me sçauriez faire plus de plaisir, Margot, que l'on tire du meilleur, & qu'on en apporte à ces Messieurs.

M A R G O T.

La niece Claudine n'est pas menteuse. Il ne faut rien dire.



SCENE IV.

LUCAS, ERASTE, LOLIVE.

E R A S T E.

C E n'est pas la seule envie de goûter votre vin ; qui nous fait vous rendre visite : nous venons voir comment vous le faites, Monsieur Lucas, vous êtes dans le temps des Vendanges.

L U C A S.

Palsangué vous ne pouviez mieux venir, je commencerons demain. Mais qui êtes-vous, s'il vous plaît ? vous avez bonne mine franchement, & je n'ons point de garçons dans le Village qui en approchiont.

E R A S T E.

Quand nos habillemens ne suffiroient pas à nous faire connoître, il seroit difficile de cacher notre condition ? pour vous parler franchement, nous sommes nez comme vous l'un &

L'autre en bonne & franche payfanterie.

L U C A S.

Oh ! bian pargué , je vous en aime mieux.
Touchez donc-là sans façon , freres ; je vous ai
pris d'abord pour des apprentifs Conseillers qui
venont pendant les vacances faire les libartins
dans les Villages.

E R A S T E.

Nous ? nous sommes de bons enfans qui ne
cherchons qu'à nous réjouir. Nous aimons le bon
vin préféablement à toutes choses : mais comme
nous nous ferions un scrupule d'en boire , si nous
n'aidions pas à le faire , c'est pour cela que nous
venons vous offrir nos services.

L O L I V E.

Nous avons la conscience fort délicate , & nous
voulons gagner le vin que nous buvons nous au-
tres.

L U C A S.

Margué je sis comme vous , je me baille de la
peine pour le faire venir , mais j'en veux boire à
proportion.

L O L I V E.

Il n'y a rien de plus juste.



SCENE V.

LUCAS , ERASTE , LOLIVE ,
MARGOT *avec un pot & des verres.*

L U C A S.

O H bian donc , sans sarimonie , vela le lait
dont je nous nourissons : à votre santé.

L O L I V E.

Grand merci.

366 LES VENDANGES,

L U C A S.

Hé bien qu'en dites-vous ? il est de notre cru.

E R A S T E.

Voilà d'excellent vin, Monsieur Lucas, & il n'y a qu'honneur & plaisir à travailler à vos vignes, à ce que je vois.

L U C A S.

Oh, palfangué je vous bouterons à même, mais combien voulez-vous gagner par jour, s'il vous plaît ? quelque bonne mine que vous ayez, je ne veux pas bailler un sou d'avantage ; je vous en avertis : la mine ne sert rien en Vendange ; & les personnes qui ont la meilleure façon, ne sont pas toujours ceux qui font le plus de besogne.

E R A S T E.

Nous ne sommes point intéressés, vous avez de bon vin, nous en boirons avec vous tant que dureront les Vendanges, nous ne vous demandons point autre chose.

L U C A S.

Palfangué vous êtes de braves gens : touchez-là, c'est une chose faite.

L O L I V E

Mais nous gîterons aussi chez vous, Monsieur Lucas.

L U C A S.

Je l'entens bien comme ça, la grange est grande, j'ons de la paille fraîche. Les nuits sont un tantinet froides : mais quand j'aurons bien bû, j'aurons la poitrine chaude, c'est le plus principal, n'est-ce pas.

E R A S T E.

Assurément.

L U C A S.

Oh ça, j'ai une petite affaire avec le cousin Dubois, je vais la terminer, & je reviens.

vous joindre; en attendant vela notre minagere qui a les clefs de la cave, si le vin vous duit ne l'épargnez pas, & tâchez de mettre Margot en train, ça me feroit bien rire.



SCENE VI.

ERASTE, LOLIVE, MARGOT.

L O L I V E.

SI Madame Margot étoit d'humeur à se mettre en train, il y auroit presse à boire avec elle.

M A R G O T.

Pas tant que vous croyez, je n'avons pas le vin rendre.

E R A S T E.

Monfieur Lucas est bien-heureux d'être le mari d'une si aimable personne.

M A R G O T

Oh! voirement vous le trouveriez bien plus heureux, s'il étoit le mari de nôtre nièce Claudine.

E R A S T E.

Lolive.

L O L I V E.

On vous reconnoît, Monfieur.

M A R G O T.

L'autre jour dans cette grande boutique, vous ne me regardîtes presque pas, & Claudine me l'a fort bien fçu dire.

E R A S T E.

Oh! pour cela mon cœur & mes regards étoient également partagez entre l'une & l'autre, je vous assure.

368 LES VENDANGES,

M A R G O T.

Point , point , vous trouvîtes Claudine la plus gentille , & franchement vous avez raison. Oh je fis bien changée en ménage : si vous m'aviez vûe quand j'étois fille , vous m'auriez pour le moins autant regardée que Claudine , ouï.

L O L I V E.

Par ma foi fille ou femme , je vous trouve de fort belle regardure moi , & si vous voulez pendant que mon maître regardera Claudine... car c'est-là mon maître afin que vous le sçachiez , & je ne suis que le valet de chambre de ce païsan-là au moins.

M A R G O T.

Oh ! vraiment je vous ai bien reconnu tous deux : mais avec tout ça , il n'est pas si genti avec sthabit-là , qu'avec sti qu'il avoit l'autre jour , & je ne m'étonne pas si nos filles aiment mieux les Monfieux de Paris , que les garçons de Village ; stependant , comme vous voiez , au pourpoint près , c'est bien la même chose.

L O L I V E.

Assurément.

M A R G O T.

Écoutez vous avez bien fait de ne point venir ici avec un habit de Monsieur , on en eût marmuré ; & quoique Lucas ne soit pas défiant , il ne vous eût jamais pris pour travailler à nos vaignes.

L O L I V E.

Oh ! diable s'il sçavoit quelle espee de Vendangeurs nous sommes , nous ne coucherions pas dans la Grange , sur ma parole.

M A R G O T.

Je vous en répons.

E R A S T E.

Oh ça , ma chere Margot , puisque vous avez deviné la passion que j'ai pour votre nièce , je
veux

veux bien vous en faire confidence , sûr que vous ne refuserez pas de m'y rendre service.

MARGOT.

Hé! comment vous rendre service? Quand on aime les parsonnes, c'est pour le mariage, ou pour autrement: si c'est pour autrement que vous aimez Claudine, je fis vôtre servante, ça ne se peut pas: si c'est pour le mariage, il n'y a encore rien à faire.

ERASTE.

Il n'y a rien à faire pour le mariage? que voulez-vous dire?

LOLIVE.

Il faudra l'aimer pour autrement, ce sera vôtre pis aller, je vois bien cela.

ERASTE.

Expliquez-vous donc, Margot, je vous prie.

MARGOT.

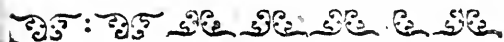
Est-ce que Claudine ne vous l'a pas dit?

ERASTE.

Non vraiment.

MARGOT.

Hé bien tenez, la vela, qu'elle vous le dise



SCENE VII.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE,
LOLIVE.

ERASTE.

Vous voyez, aimable Claudine, un homme que vôtre tante met au desespoir.

CLAUDINE.

Qu'est-ce qu'il y a donc? est-ce qu'elle vous

gronde ? a-t-elle dit quelque chose à mon oncle ?

ERASTE.

Elle me veut persuader, Claudine, que vous ne pouvez être à moi.

CLAUDINE.

Hé pourquoi mentez-vous, ma tante ? vous êtes traîtresse, je m'en étois bien doutée vraiment.

MARGOT.

Qu'est-ce que ça signifie, je suis traîtresse ? N'es-tu pas promise au Collecteur, que veux-tu dire ?

ERASTE.

Vous êtes promise à quelqu'un, Claudine ?

CLAUDINE.

Qu'est-ce que cela fait ? je ne suis pas livrée ; vous n'avez qu'à me prendre avant lui, cela finira la dispute.

ERASTE.

Oh ! pourvu que vous y consentiez, Claudine ; je me moque de ses prétentions.

MARGOT.

Lucas ne voudra jamais lui manquer de parole.

LOLIVE.

Oh ! qu'à cela ne tienne, j'ai dans la tête une petite idée pour faire faire à Monsieur Lucas tout ce que nous voudrons.

CLAUDINE.

Oùï, laissez-les faire seulement, ma tante, les Messieurs de Paris ne sont pas des bêtes.

MARGOT.

Lucas est diablement entêté. Il y a plus de dix ans que je fais ce que je puis pour l'empêcher d'aller au cabaret, je n'en sçaurois venir à bout. Quand il s'est mis quelque chose en tête, rien ne l'en fait désordre.

Oh ! vraiment , mon oncle n'aime pas tant le Collecteur que le cabaret , ma tante , il y a bien à dire.

LOLIVE.

Nous viendrons à bout de lui , vous dis-je , & je prétens aussi par le même moyen lui faire passer le goût du cabaret , ne vous mettez pas en peine.

MARGOT.

Si vous faites ça vous ferez une belle cure.

LOLIVE.

Je le ferai , vous dis-je , pourvu que de votre côté vous vouliez faire tout ce que je vous dirai.

MARGOT.

Si je le voudrai faire ! j'avalerois de la poison pour corriger Lucas , tant je l'aime.

LOLIVE.

Dites-moi un peu avant toutes choses , est-il jaloux , Monsieur Lucas.

MARGOT.

Jaloux ? non , je ne lui baille pas sujet de l'être.

LOLIVE.

Tant pis vraiment , il faut qu'il le devienne.

MARGOT.

Qu'il le devienne ? à Dieu ne plaise , c'est bien assez qu'il soit yvrogne.

LOLIVE.

L'un le corrigera de l'autre , laissez-moi faire.

MARGOT.

Hé bien , que faut-il que je fasse ?

LOLIVE.

Que vous lui donniez de la jalousie. Un peu de jalousie guérit bien un homme de la débauche.

MARGOT.

Ecoutez , un peu ce n'est guères , & comme les

parsonnes de Village sont malaisiées à émouvoir ; m'est avis qu'il faudroit que la médecine fût forte.

L O L I V E.

Cela dépendra de vous , vous êtes la maîtresse.

C L A U D I N E.

Mais de quoi servira cette jalousie-là ? pour m'empêcher d'épouser le Collecteur ?

L O L I V E.

Comment, de quoi elle servira ; je veux qu'elle le vous fasse épouser mon maître.

E R A S T E.

Je ne comprends point ton dessein.

L O L I V E.

Je vous les ferai comprendre , que Margot fasse semblant seulement d'être éperduement amoureuse de vous , je répons du reste.

C L A U D I N E.

Comment semblant ? s'ils alloient s'aimer tout de bon , je ne veux pas de ce semblant-là moi , cherchez quelqu'autre chose.

M A R G O T.

Paix , tais-toi , voici le Collecteur.

C L A U D I N E.

J'ai bien affaire de lui , qu'il se promène.

M A R G O T.

Garde-toi bien de lui faire la mine , il est soupçonneux , il se douterait de quelque chose ; & vous , promenez-vous à l'entour d'ici , sans faire semblant de nous connoître.





SCENE VIII.

MARGOT, CLAUDINE,
LE COLLECTEUR.

LE COLLECTEUR.

S Arviteur, nôtre tante, ou peu s'en faut; car il ne s'en faut plus que de petites sarimonnies que je voudrois bien qui fussient faites: nôtre oncle Lucas veut remettre ça après Vendanges, ce n'est mordué pas de mon avis au moins, Claudine: mais passangué qu'est-ce donc que vous avez? est-ce que vous êtes fâchée d'attendre? vous n'avez qu'à parler, l'oncle aura beau dire? je serons mariez quand il vous plaira.

M A R G O T,

Répons-lui donc?

C L A U D I N E.

Que voulez-vous que je lui réponde; rien ne presse.

LE COLLECTEUR.

Si-fait pargué, je suis hâté, moi. J'aurons bien de la joye quand je serons tous deux dans nôtre ménage.

C L A U D I N E.

Nous n'y sommes pas encore.

LE COLLECTEUR.

Au moins, Claudine, il faut songer dès à présent à bien élever les enfans que je serons, s'il vous plaît.

C L A U D I N E.

Quel animal?

374 LES VENDANGES,
LE COLLECTEUR.

Il faudra bien prendre garde quand elles seront grandes à ne les pas marier contre leur inclination.

CLAUDEINE.

Oh pour cela , je crois que c'est un enfer que le mariage , quand on marie des filles malgré elles.

LE COLLECTEUR.

Vraiment j'ai vû mon pere & ma mere se battre comme des enragez , parce qu'ils ne s'aimions pas quand ils s'épousèrent.

CLAUDEINE.

Je n'y puis plus tenir , ma tante.

MARGOT.

Patience.

LE COLLECTEUR.

Tout petit que j'étois , j'ai reçu plus de deux cens coups de poing en ma vie , en voulant les empêcher de s'en bailler.

MARGOT.

Parguenne si par malheur vous êtes fils de votre pere , vela une belle esperance pour nôtre niece !

LE COLLECTEUR.

Oh ! je ne nous battons pas nous , car je nous aimerons. Quels plaisirs j'aurons quand je serons grands-peres !

CLAUDEINE.

Vous avez raison , c'est le bel âge.

LE COLLECTEUR.

Je ne mourrai jamais content , que je n'aies marié les enfans de nos petits-enfans. Je veux morgué vivre long-tems moi , Claudine. Mais qu'avez-vous donc encore un coup , vous êtes chagraine ?

MARGOT.

Ecoutez , plus on lui dit qu'elle l'est , plus

elle la devient : laissez-la en repos.

LE COLLECTEUR.

Mais palfangné vela qu'est étrange : ce qui est
différé n'est pas perdu ; elle m'aura , pourquoi se-
chême-t-elle ? oh bian morgué je veux la réjouir.
Il y a sous l'Orme des Hauts-bois & des muset-
tes qui font danser nos Vandangeurs : je vas les
querir : je veux pour la divertir qu'ils venient dan-
ser avec elle. Sans adieu , ma tante.



SCENE IX.

MARGOT , CLAUDINE.

CLAUDINE.

IL a bien fait de s'en aller , car je m'en serois
allée moi.

MARGOT.

St , st , le Collecteur n'y est plus , rapprochez.



SCENE X.

MARGOT , CLAUDINE , ERASTE.

LOLIVE.

ERASTE.

Que j'ai souffert pendant cet entretien , belle
Claudine , & qu'il est cruel de ceder un seul
moment de vôte conversation à un rustre comme
celui-là.

CLAUDINE.

J'en ai pensé mourir de chagrin , cet homme.

là m'est insupportable ; & depuis que vous m'avez dit que vous m'aimiez , je les hais encore bien davantage. Que ses discours m'ont ennuyée !

L O L I V E.

Pour vous dédommager de cet ennui , allez faire ensemble un tour de jardin , cette conversation ne vous ennuyera pas tant que l'autre.

C L A U D I N E.

Mais quoi seule...

L O L I V E.

Mon maître est sage , & votre tante ira vous rejoindre.



SCENE XI.

M A R G O T , L O L I V E.

L O L I V E.

O H ça , Madame Margot , il faut ici de la résolution

M A R G O T.

A propos de quoi de la résolution ?

L O L I V E.

Il faut risquer que Lucas vous frote pour rendre service à votre nièce.

M A R G O T.

N'est-ce que ça ? vela bien de quoi ! je nous sommes déjà frotés plus de cent fois depuis que je sommes en ménage , que faut-il faire ?

L O L I V E.

Paroître bien amoureuse de mon maître : mais il est question d'outrer la chose , au hazard d'être rossée comme je vous dis.

MARGOT.

Vous moquez-vous ? c'est-moi qui rossé Lucas, vous dis-je.

LOLIVE.

Je vous en félicite.

MARGOT.

La dernière fois qu'il s'enyvrit, il s'endormit sur une bancelle : un de mes camarades & moi je lui attachâmes les bras & les jambes, & je le frotâmes comme tous les diables.

LOLIVE.

Et quand il fut lâché ?

MARGOT.

Je le détachâmes quand il dormit, & le lendemain je lui fis accroire qu'il avoit rêvé.

LOLIVE.

La peste quelle deffalée !

MARGOT.

J'entends Lucas.

LOLIVE.

Laissez-moi préparer la chose, & allez trouver mon maître : nous venons de convenir ensemble du personnage qu'il faut que vous fassiez, il vous fera répéter votre rôle.

SCENE XII.

LOLIVE, LUCAS.

LUCAS à demi yvre.

LA, la, la, la ; la.

LOLIVE.

Monsieur Lucas, se porte un peu mieux que quand il nous a quittés.

L U C A S.

Ah, ah, Monsieur le Vendangeur, vous vela tout seul, où est vôte camarade ?

L O L I V E.

Je ne sçai, il est avec vôte ménagere Margot, & avec cette niece que vous allez marier je pense ; pour moi qui n'aime que le vin, je laisse-là les femmes.

L U C A S.

Pargué je vous aime bien de cette humeur-là : Aussi c'est une méchante engeance que les femmes.

L O L I V E.

Assurément.

L U C A S.

Tenez morgué, pour avoir seulement rêvé de la mienne, je me réveillis tout moulu de coups, croiriez-vous cela ?

L O L I V E.

Cela est admirable.

L U C A S.

Oh ! c'est une méchante carogne que Margot ; elle me fait enrager à la maison, aussi en revanche quand je n'y suis pas, & franchement je n'y suis guères, je m'en baille à cœur joye.

L O L I V E.

Vous faites fort bien.

L U C A S.

Quelque sot se fâcherait contre elle ; mais moi point du tout, rien ne me fâche, je me gobarge de tout ; sans souci, c'est-là ma devise, & vela ma chanson : acoutez.

*Quand Margot fait la diablesse,
J'ai pour m'en garer un bon secret,
Je m'en cours droit au cabaret,
Où jn'engendre point de tristesse,
Et jn'entends point le bruit qu'elle fait;*

*Ah ! morgué l'heureuse maniere ?
N'est-ce pas avoir bon esprit ,
Que de sçavoir mettre à profit
Les défauts de sa minagere ?*

Hé bien morgué , qu'en dites-vous ? n'est-ce pas l'entendre : c'est le cousin Dubois qui a fait la chanson , n'est-elle pas drôle ?

L O L I V E.

Où vraiment , cela est admirable , comme toutes choses ont deux faces ?

L U C A S.

Comment donc deux faces ?

L O L I V E.

C'est que Margot a un cousin , qui de son côté a fait aussi pour elle une chanson à peu près sur les mêmes rimes que la vôtre.

L U C A S.

Margot , a un cousin qui a fait une chanson ?

L O L I V E.

Oùi parbleu , je vais vous la dire.

*Si-tôt que Margot querelle ,
Lucas en mari discret ,
Pour éviter noise avec elle ,
S'en court tout droit au cabaret ,
Et le Galant vient voir la belle ,
Lucas n'a-t'il pas un beau secret ?*

Il changera sa maniere ,

S'il m'en croit.

Une femme peut tout faire

Pendant que son mari boit.

Hé bien , Monsieur Lucas , que vous en semble :

L U C A S.

Parguenne je ne connois point ce cousin-là ; mais sa chanson en a menti , il ne vient point

380 LES VENDANGES.

de galant voir Margot ; elle est diableſſe , mais elle ne m'en baille point à garder , je bouterois ma main au feu pour elle.

L O L I V E.

Vous auriez chaud , Monsieur Lucas , ne jurez de rien , elle ne vous croit pas ſi prêt à revenir : cachons-nous un peu , nous en apprendrons peut-être plus que vous n'en voudrez ſçavoir.



SCENE XIII.

L O L I V E , L U C A S *cachez* ,
M A R G O T , E R A S T E.

M A R G O T.

Allez , vous êtes pire qu'un loup çarvier ; de me vouloir faire un tour comme ſti-là.

L O L I V E.

Monsieur Lucas , hem ?

L U C A S.

C'est vôte camarade le Vendangeux qui lui a fait pièce , car elle pleure.

M A R G O T.

Baillez-moi queuque bonne raïſon du moins. Pourquoi vous marier ; Pourquoi ne m'aimer pas moi qui vous aime tant.

L U C A S.

Comment donc morgüenne , qu'est-ce que ça ſignifie ?

L O L I V E.

La chanſon n'a pas trop menti , Monsieur Lucas,

L U C A S.

Il faut voir , baillons nous patience.

M A R G O T.

Vous ne me répondez non plus qu'une souche,
 cœur dur , cœur ingrat , cœur perfide.

L U C A S.

La carogne ! où diable a-t-elle pêché ce jargon , & queu temps prend-elle pour l'apprendre ?

L O L I V E.

Le temps que vous passez au cabaret , Monsieur Lucas.

M A R G O T.

Dis-moi donc quelque chose , ou je t'étranglerai , serpent.

E R A S T E.

Que voulez-vous que je vous dise ?

L U C A S.

Tâtigué comme elle le bourre , vela une Maïresse femme , n'est il pas vrai ?

L O L I V E.

Oùi vraiment.

M A R G O T.

Tu es bien heureux que je t'aime autant que je fais , je t'aurois déjà dévisagé pour ta perfidie.

L U C A S

All'e le relance tout comme moi , je ne fis pas le seul , Dieu merci. Queu diablelle ! le vela morgué bian embarrassé.

L O L I V E.

Oùi vraiment , & vous ne l'êtes guères vous.

M A R G O T.

Inhumain que tu es !

E R A S T E.

Ma chere Madame Margot , vous avez beau m'aimer cela n'a rien de solide : il faut que je songe à un établissement , permettez de grace , ..

382 LES VENDANGES,

M A R G O T.

Madame Margot ! tu m'apelles Madame , & tu en tutayes d'autres à ma barbe , barbare ?

L U C A S.

Barbe , barbare ! où prend-elle tout ce qu'elle dit , cette masque-là ?

E R A S T E.

Que voulez-vous que je fasse ? Monsieur Lucas me reçoit chez lui , il me fait boire de son vin , il me donne sa grange , il me retient pour travailler à ses vignes , Madame Margot , je suis honnête homme.

L U C A S.

Il a morgué raison , ce n'est pas sa faute.

M A R G O T.

Tu es honnête homme , & tu ne m'aimes point ; cela se peut-il imaginer , tygre ?

L U C A S.

Tygre ! Je m'en vais morgué me montrer , elle le débaucheroit peut-être à la fin , si on la laissoit faire.

L O L I V E

Voilà l'affaire en assez bon train ; allons faire venir Claudine pour le dénouement.



S C E N E X I V

LUCAS , MARGOT , ERASTE.

M A R G O T.

NE te marie point si-tôt , petit monstre , ne te marie point , Lucas mourra , c'est un yvrogne , je nous marierons ensemble.

L U C A S.

Margot,

M A R G O T.

C'est un sac à vin qui faut qu'il crève.

L U C A S.

Hola donc , Margot.

M A R G O T.

Si je puis une fois l'entarrer , dès le lendemain je serai ta femme.

L U C A S.

Je me donne au diable si tu m'entarres , je me porte à merveilles : me voilà , Margot , regarde-moi donc

M A R G O T.

Ah ! c'est vous , nôtre homme , j'en fis biau-aise.

L U C A S.

Hé ! j'en suis morgué bien fâché moi. A qui en as-tu donc ? je crois , Dieu me pardonne , que tu rêves comme je rêvis l'autre jour , Margot ?

M A R G O T.

Non vraiment je ne rêve point. Tiens , Lucas , voila un vaurien à qui j'ai baillé mon cœur , il me l'emporte : est-ce que tu souffriras ça , mon pauvre Lucas :

L U C A S.

Non morgué , je ne le souffrirai pas , je veux qu'il te le rende.

M A R G O T.

Oh ! non , non , puisque je lui ai baillé , je ne veux point le reprendre.

L U C A S.

Mais je me donne au diable , Margot , tu n'y songes pas ; me vela , te dis-je , je suis ton mari , tu me reconnois , & tu vas toujours le même train.

M A R G O T.

Il ne m'aime point , Lucas , & je l'aime plus que ma vie.

384 LES VENDANGES,
L U C A S.

Mais tais-toi donc , Margot , il ne faut pas que je sçache rien de ça moi : N'as-tu point de honte ?

M A R G O T.

Non je n'en ai point , je veux que tout le Village le sçache moi , il me fait piece ; mais j'aurai la consolation de m'en plaindre.

L U C A S.

Mais palsangué , Margot , vela le Collecteur : es-tu folle ?



S C E N E X V.

LE COLLECTEUR , LUCAS,
MARGOT , ERASTE.

LE COLLECTEUR.

O H palsanguenne ve'ia la bande joyeuse , les Vendangeux , & les Vendangeuses venont sur mes talons , j'allons nous divartir comme des Princes.

M A R G O T.

Promets-moi donc que tu m'aimeras , petit parfide.

LE COLLECTEUR.

Oh ! oh , qu'est ce que c'est donc que ça , Monsieur Lucas

L U C A S.

Ce n'est rien , ce n'est rien , ne prenez pas garde à ça Quand Margot se met des folies dans la tête , il faut que ça l'y passe.

LE COLLECTEUR.

Tâtigué queux folies !

Ce ne sont point des folies , je n'aime que lui, il a mon cœur , & tant que j'aurai quelque esperance de devenir veuve , je ne veux point qu'il se marie.

LE COLLECTEUR.

L'esperance d'être veuve , Monsieur Lucas.

L U C A S.

Morgué , que voulez-vous que je fasse ? je suis trop bon ; il faudroit la battre , je sçai bien ça.

LE COLLECTEUR.

Comment morguénne , y a-t-il tant de façons ; c'est ce drôle là qu'il faut assommer , baillez-moi une fourche .

ERASTE *lui presentant un pistolet.*

Doucement , Monsieur le Collecteur.

LE COLLECTEUR & Lucas.

Des pistolets , allarme , allarme.

E R A S T E

Si vous faites le moindre bruit ; je tuërai quelqu'un.

LE COLLECTEUR & Lucas.

Misericorde.



SCENE DERNIERE.

LUCAS , MARGOT , LE COLLECTEUR , LOLIVE , CLAUDINE ,
E R A S T E.

LOLIVE *le pistolet à la main.*

LE premier qui branle , je fais maine basse.

L U C A S.

Morgué ceux Vendangeux ! la peste.

E R A S T E.

Mon pauvre Monsieur Lucas , je suis fâché de cette aventure. Je suis homme de condition , j'aime vôtre niece : mais dans la vûe de l'épouser.

L E C O L L E C T E U R.

C'est Claudine à qui ils en veulent!

L O L I V E.

Paix , taisez-vous , Monsieur le rustre.

E R A S T E.

Je me suis introduit chez vous sous ce déguisement : vôtre femme a pris de l'amour pour moi ? vous êtes malheureusement témoin d'une scène un peu fâcheuse , je vous l'avouë : consentez que j'épouse Claudine , & je vous rends le cœur de Margot.

M A R G O T.

Est-ce que tu y consentiras , Lucas ? me feras-tu ce chagrin-là , mon enfant ?

L U C A S.

Oùï palsangué , je te le ferai , en dûsses-tu crever , Margot.

L E C O L L E C T E U R.

Qu'est-ce à dire ? Claudine est à moi , vous me l'avez promise ?

L U C A S.

Oh ! morgué je vous la dépromets , j'aime mieux qu'il épouse ma niece que ma femme.

L E C O L L E C T E U R.

Mais Claudine n'est pas de cet avis-là , elle.

C L A U D I N E.

Si fait vraiment , je l'aime bien mieux que vous , vous voulez vivre long-temps , & j'ai peur de m'ennuyer en ménage.

On entend une symphonie champêtre.

L U C A S.

Ah , ah ! que veulent ces gens-ci ? je sommes bien en train de rire , ma foi.

COMEDIE.
LE COLLECTEUR.

387

Ils ne veulent rien , je les avois amenez pour nous divertir : mais je les remmene , & je ne suis pas d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

E R A S T E.

Sans emportement : Monsieur le Collecteur ; prenez vous-même part à la fête , il ne vous en coûtera rien , je vous assure. Ce sont des gens à moi , Monsieur Lucas que j'ai amenez de Paris pour contribuer aux plaisirs de Claudine pendant les Vendanges : Ils se sont joints à quelques personnes du Village ; voions ce que produira ce mélange , & que tout le monde prenne part à ma joie.

L U C A S.

Ecoutez , pour moi je ne me sçaurois réjouir si Margot ne me rend son cœur , franchement.

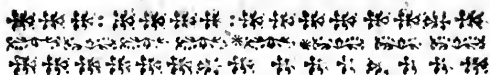
M A R G O T.

Je ne te le rendrai point qu'ils ne soient tout-à-fait mariez , & à condition encore que tu n'iras plus au cabaret.

L U C A S.

Oh ! pour stila , je t'en répons , puisqu'il te faut garder , je ne te quitterai plus , laisse-moi faire.





DIVERTISSEMENT DES VENDANGEURS.

PREMIERE PAYSANNE.

Claudine , quel est ton bonheur !
 Un biau Monsieur plein de flâme
 Te sauve d'être la femme
 D'un magôt de Collecteur.
 Claudine , quel est ton bonheur !

Il est digne , par ton ame ,
 Que tu l'aime de bon cœur ,
 Il va te faire Madame.
 Claudine , quel est ton bonheur !

PREMIER PAYSAN.

Ah ! qu'ils feront un bon ménage ,
 Si dans le temps du vin nouveau
 Ils achevent le mariage :
 Je vuidrons plus d'un tonneau ,
 A leurs nôces je fêrons rage ;
 Que je boirons de vin sans iau !
 Tope à qui plus en boutra dans sa piau !

Ah ! qu'ils feront un bon ménage ,
 Si dans le temps du vin nouveau
 Ils achevent leur mariage.
 Est-il un présage plus biau ?

ENTRÉE DE PAYSANS & de Payfannes.

SECOND PAYSAN.

*Il n'est que d'être en Vendange
Pour boire & pour faire l'amour :
On boit tout le long du jour ;
Et toute la nuit dans la grange
La folle Venus a son tour.*

*Il n'est que d'être en Vendange
Pour boire & pour faire l'amour.*

SECONDE PAYSANNE.

*Garçons & fillettes
Aiguisez vos serpettes ,
Profitez de l'Automne & de vôtre Printemps ,
Quand vous serez à l'Hyver de vos ans ,
Adieu paniers , Vendanges seront faites.*

ENTRÉE DES PAYSANS.

PREMIER PAYSAN.

*Nôtre Village a ses plaisirs
Comme une grande Ville.*

PREMIERE PAYSANNE.

*On n'entend point de vains soupirs
Dans ce séjour tranquille.*

SECONDE PAYSANNE.

*L'Automne au gré de nos desirs
En Vendange est fertile.*

390 LES VENDANGES, COMED.

S E C O N D . P A Y S A N .

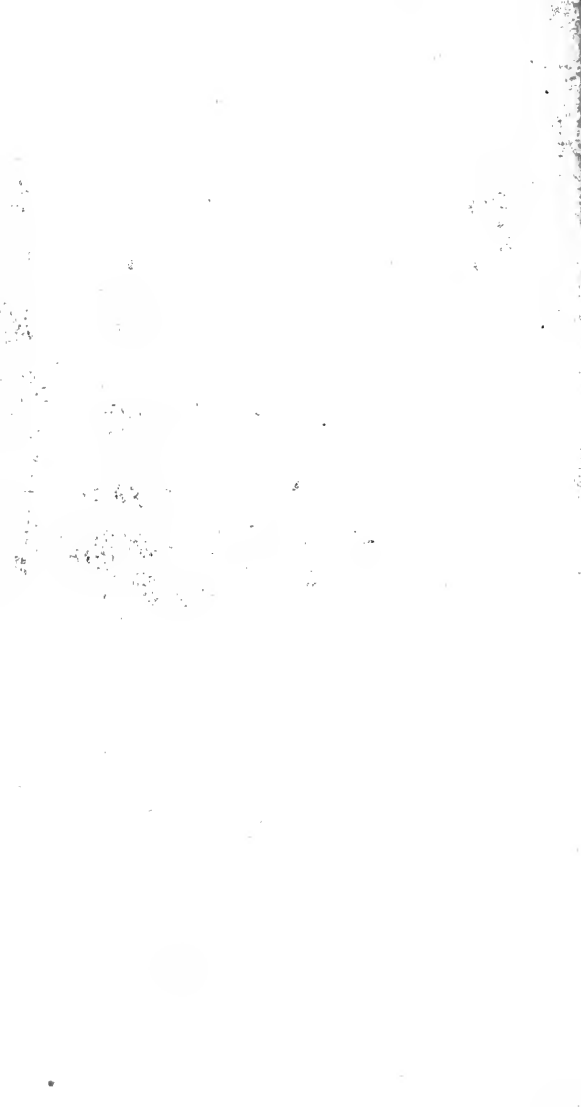
*Quand le chaud fait peur aux Zep hirs
La cave est nôtre azile.*

Tous ensemble.

*Nôtre Village a ses plaisirs
Comme une grande Ville.*

Fin du second Tome.





PQ
1794
D3
1729
t.2

Dancourt, Florent Carton
Les oeuvres de Mondieu
d'Ancourt

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
